

**PAGES
MANQUANTES**

POUR TEINDRE CHEZ SOI

MATINEES, ROBES, Rubans, Tabliers,
JUPONS, Bas, Chaussettes, Châles, GANTS
de SOIE, DENTELLES, PLUMES, FLEURS,
CHIFFONS, Lingerie, Cols,
Sous-Vêtements, etc., le...



SAVON MAYPOLE

est HORS-CONCOURS comme
TEINTURE DOMESTIQUE
COULEURS BRILLANTES,
UNIES et SOLIDES.

Ne tache pas les mains ni
les ustensiles

CHEZ TOUS LES MARCHANDS :

COULEURS, 10 cts le morceau
NOIR, - - 15 cts le morceau

L'ART DE TEINDRE. — Un livre d'instructions complet, ainsi qu'un morceau de Savon de couleur pour 10 cts (Noir 15 cts).

F. L. BENEDICT & CO. - MONTREAL

VOUS POUVEZ RECOURIR LA SANTÉ SANS DROGUES

Inventeur Original



quelle que soit votre maladie. Un grand nombre des cas les plus graves de maladies chroniques déclarés désespérés et incurables par les anciennes méthodes ont été guéris par l'application de l'

OXYDONOR

qui revivifie tout l'organisme humain à l'aide de l'Oxygène de l'air. Enregistré 1907 par Dr Hercules Sanche. Tous droits réservés. Prostration nerveuse, Rhumatisme, Troubles de l'Estomac, Maladie de Bright, Ca arrhe, Insomnies, Bronchite, Hydrophisie, Tumeurs, Affections de l'Épine Dorsale, Empoisonnement du Sang, toutes les fièvres, la Grippe et toutes les maladies des femmes et des enfants. Vous appliquez l'OXYDONOR à la maison pendant votre sommeil. Sa force ne s'épuise jamais.

M. H. F. POIRIER, 58, rue St-Jacques, Montréal, écrit le 31 janvier 1908 : " Il y a deux ans, j'ai été victime d'un accident de tramway à Montréal et on m'a relevé avec les jambes partiellement paralysées. Bien que j'aie tout essayé pour me soulager, mon état empirait de jour en jour. Il y a deux mois, on m'engagea à essayer votre Oxydonor No 2, et je suis guéri maintenant, j'ai rajeuni de 20 ans et je suis prêt à recommencer ma vie."

Ecrivez et demandez nos livres gratuits donnant des renseignements complets sur nombre de cures merveilleuses. Méfiez-vous des imitations.

Vous pouvez essayer l'Oxydonor pendant 30 jours avant de l'acheter.

Dr H. SANCHE & CIE, Dépt. A., 364, rue Ste-Catherine O., Montréal, P.Q. Phone Up 2715.

Consommation

Toux, Rhume, Bronchite, Catarrhe, Coqueluche, Debilité, Crachement de sang, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons, seront infailliblement guéris par l'usage du fameux

VIN MORIN GRESO-PHATES

Un remède actif,
Un puissant tonique

30 Ans de Succès

A MM. Dr MORIN & CIE,
Québec.

" Je ne saurais trop recommander votre excellent Vin Morin Greso-Phates à toutes celles qui souffrent comme moi de bronchite. Cette préparation magistrale vaut, pour moi, son pesant d'or... Avec gratitude, St-Lin. Delle BERTHE ROY.

Ecrivez à Dr ED. MORIN & CIE, 113, Côte de la Montagne, Québec, Canada, qui vous enverra son pamphlet FRANCO.

PLUS DE CONSTIPATION

PLUS DE MAUVAISES DIGESTIONS

Plus de Maux de Tête

PLUS DE TROUBLES D'INTESTINS

Grâce à l'emploi de L'EAU PURGATIVE

" RIGA "

La plus active et la plus
bienfaisante des

EAUX PURGATIVES

Pas de suites fâcheuses!

Hautement recommandée
par la

Profession Médicale

25c. LA BOUTEILLE

Dans toutes les PHARMACIES

SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES

" RIGA "



Mentionnez ce journal en achetant.

Les Portraits Célèbres

(Septième d'une Série de 12 Portraits de Femmes)



PORTRAIT de Jeanne d'Aragon. Il est attribué au célèbre Raphaël.
L'original se trouve au Musée du Louvre. Mentionné dans tous les recueils d'art.

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts
Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts
Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier, Bessette & Cie
Editeurs - Propriétaires,
198, Boulv. St-Laurent,
MONTREAL

Vol. I. No 7. Montreal, Juin 1908

Sommaire du present numero

Le Mariage de Fausta

Roman par Jean Rameau
(2ème et dernière partie)

L'Invasion Juive

par D'Argenson

Jos. Montferrand

par E. - Z. Massicotte

Restons chez nous

par Damase Potvin

Chemin Creux

par L. Laisné

L'Ile Ste-Hélène

par Pierre Voyer

Première Communion

par Tante Pierrette

Vers le IIIe Centenaire

par Mistigris

Le Trappeur Mathieu

par A. A. Greene

LES déménagements sont terminés à Montréal. Dans le quartier jadis très français que j'habite, je constate que les races étrangères ont encore gagné plus de terrain que les années précédentes. Les Italiens, les Grecs, les Arméniens, les Syriens, les Chinois et surtout les Juifs refoulent nos compatriotes; ils éliminent également Irlandais, Ecossais et Anglais.

Les Juifs s'établissent parmi nous pour demeurer. Ils achètent sans cesse du bien-fonds. Des centaines de maisons qui étaient depuis mémoire d'homme la propriété des Canadiens-Français du quartier Saint-Louis sont devenues la leur. Après avoir mis la main sur une forte partie des immeubles de la partie sud de ce quartier, ils sont maintenant rendus à la rue Duluth, limite nord. Ils encerclent peu à peu la belle église de Saint-Louis de France.

De vieux magasins où, de père en fils, de nombreuses familles canadiennes avaient fait le commerce, sont passés aux mains des Juifs; d'autres ont dû disparaître faute de clientèle, le Juif n'achetant que chez le Juif; d'autres se maintiennent péniblement.

Je ne blâme pas ces étrangers de faire leurs affaires. Ils sont venus ici pour cela. Quand on émigre, n'est-ce pas pour améliorer son sort?

Mais je blâme mes compatriotes de vendre ainsi leur droit d'aïnesse pour un plat de lentille; de céder si facilement foyers domestiques et territoires. La rue St-Laurent, que nous aimions à appeler notre boulevard national, devient rapidement une manière de Bowery entre les mains des étrangers. On n'y voit plus que des enseignes juives. De vieilles maisons de commerce ont fermé leurs portes ou déménagées rue Sainte-Catherine où, déjà, vont les relancer les mêmes envahisseurs.

Ces étrangers, surtout les Juifs, sont actifs, habiles, perspicaces, sobres et économes. Ils s'emparent de toutes les industries où ils ont chance de réussir; ils en fondent d'autres; ils inondent villes et campagnes de leurs produits; leurs voyageurs de commerce sillonnent tout le pays, et, dans certaines catégories de marchandises,—la confection, par exemple—ils ont presque l'absolu contrôle.

Cependant que nos compatriotes se plaignent des gouvernements, de la température, des récoltes, de la malchance, de ceci, de cela, de tout, excepté de leur torpeur, de leur égoïsme, de leur manque d'initiative.

Dans un numéro du *Sunday N.-Y. Herald* de l'automne dernier, déplorant cette victoi-

re graduelle et constante des étrangers contre les vieux citoyens de New-York, l'évêque Potter disait à ces derniers: "Je ne vous prêche pas l'offensive; je ne vous incite pas aux violences envers les envahisseurs, mais je vous dis: Ne vous laissez pas envahir, défendez votre bien."

Par une coïncidence piquante, le dimanche même où ce numéro du *Herald* était publié à New-York, le curé de ma paroisse parlait le même langage, tentait de réveiller la fibre nationale et de faire comprendre qu'au-dessus du gain immédiat que peut représenter la vente en détail des anciens quartiers français et catholiques, il y a quelque chose de plus important.

Ce langage, ces arguments pleins de force et de belle fierté n'ont eu que peu de valeur aux yeux de compatriotes qui se moquent pas mal qu'après eux ce soit le déluge, pourvu que dans le temps présent ils puissent palper des billets de banque et en jouir.

Un économiste a dit un jour: "Un pays a les Juifs qu'il mérite." Montréal doit les mériter tous, car nous en avons de toute sorte, depuis le plus crasseux jusqu'au type d'élite. Il est des Juifs, surtout ceux qui habitent depuis longtemps ici, qui comptent parmi nos citoyens les plus honorables et les plus utiles. Ceux-là n'ont



Partout des enseignes juives

ni à être craints ni à craindre. C'est l'apreté active des autres qui nous cause du mal, parce que nous n'opposons pas même la résistance de l'inertie. Nous allons pour ainsi dire au-devant d'eux, entamant les négociations, leur offrant nos postes de commerce, leur portant sur un plateau les clés de nos maisons.

C'est la classe moyenne canadienne-française qui se dépossède ou se laisse déposséder plus bénévolement; c'est notre bourgeoisie qui cesse la lutte et va se mettre à manger son capital.

Dans un de ses plus beaux romans, Mme Marie-Anne de Bovet décrit une bourgeoisie molle, inapte aux affaires, anxieuse de jouir et que les Juifs manipulent à leur guise. "Les Juifs, dit-elle, qui, lentement, obstinément, perfidement, finiront par barrer toutes les avenues, par occuper tous les postes, par détenir le pouvoir comme ils sont en voie d'accaparer la richesse publique... jusqu'au jour où, maîtres de tout, ils diront: "La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir."

Le mot de la fin sera fourni par le président du congrès juif, tenu à la Haye: "Les Juifs, a-t-il dit, n'ont pas de patrie, pas de pays à eux, en propre, mais ils sont en train de conquérir le monde." La prophétie n'est pas aussi exagérée qu'on voudrait le croire.

D'ARGENSON.

— LA —
Revue Populaire Numéro du IIIe Centenaire
 POUR JUILLET



Entre deux arguments (Tableau de L. Hermann)



Le chemin creux.

Poème Inédit

Le Chemin Creux

Par L. Laisné

I

Il existe là-bas, loin derrière les monts,
Un vieux chemin étroit entouré de buissons.
Le temps, grand destructeur des hommes et des choses,
Lui a fait en passant de graves echymoses :
Rocailleux et profond, troué, ridé, voûté,
Tout accuse chez lui la sombre vétusté,
Mais que de vie encor sous cette voûte obscure !
Que de joie, de gaieté ! Car la bonne Nature,
Pour lui faire oublier les outrages du temps,
Prodigue l'a paré de ses beaux ornements.
Et comme il est joyeux quand dans son vert feuillage
Les oiseaux sur leur nid lancent leur doux ramage.
Il a ce vieux chemin un reflet de grandeur
Qui charme et qui nous fait songer au Créateur ;
Et l'infini concert qui de ses flans s'élève
Impose le respect et apporte le rêve.
Un beau soir Pierre et Jeanne en joyeux amoureux
Gravissaient lentement le chemin raboteux.

Un beau gars que ce Pierre au maintien héroïque,
Au doux visage empreint d'une vaillance antique,
Et fort et courageux. Ah ! il fallait le voir
Faucher dans les grands blés du matin jusqu'au soir...
Il était du pays la mire de l'envie.
Et la petite Jeanne ! Elle était bien jolie
Avec son minois rose et son regard profond
Qui laissait entrevoir son âme tout au fond :
Ame simple et candide, image de l'Aurore,
Fleur qu'un autre soleil, l'amour, faisait éclore.

Ils s'aimaient.

Chaque jour, après leur dur labeur,
C'est là qu'ils échangeaient les secrets de leur cœur.
Dans ce chemin profond aux voûtes solennelles
Qui semblaient tressaillir à ces chansons nouvelles,

Ils marchaient ce soir-là ravis, silencieux ;
 Pleins de douces pensées que reflétaient leurs yeux.
 Il avait fait très chaud et un subit orage
 Était venu s'abattre avec fracas et rage,
 Maintenant il fuyait sombre dans le lointain,
 Et les tremblantes fleurs sur les bords du chemin
 Dans la rosée puisant une nouvelle vie
 Étalaien en riant leur corolle ravie.
 Tout à coup de la haie, là, tout près d'eux, partit
 Un faible cri plaintif. Et Jeanne l'entendit,
 Elle avait un bon cœur et d'un geste superbe
 Elle courut bien vite et regarda dans l'herbe :
 " Pierre ! Pierre ! viens voir ; c'est un petit oiseau.
 Oh ! comme il est mignon et doux, comme il est beau !
 Vois comme il nous regarde, on dirait qu'il pleure,
 Dis, pourquoi donc est-il là dans l'herbe à cette heure ?"
 — " C'est que, ma bonne Jeanne, il doit être un petit
 Qui a voulu trop tôt s'éloigner de son nid
 Et l'ondée de tantôt ayant mouillé ses ailes.
 Il ne peut regagner la maison paternelle."
 " Alors il va mourir peut-être le pauvre.
 Tiens vois comme il a peur, comme il est inquiet.
 Pierre ! c'est le bon Dieu qui me l'a fait entendre.
 Il veut le secourir bien sûr ; je vais le prendre
 Et je le sécherai ; comme il ne fait pas nuit
 Peut-être qu'il pourra retourner à son nid."
 Jeanne prit dans ses mains le mignon petit être ;
 Pierre encor plus ému qu'il ne voulait paraître
 Regardait sans rien dire, attendri, tout heureux
 D'être l'élu d'un cœur si bon, si généreux.
 " Oh ! comme il est joli ! " disait Jeanne câline,
 Et son beau front brillait d'une lueur divine,
 Elle le caressait, le grondait doucement
 Comme une mère fait à son petit enfant :
 " Et puis ", — lui disait-elle avec une voix tendre
 Que l'oiseau attentif paraissait bien comprendre —
 " Quand tu voltigeras joyeux dans les buissons
 Faudra pas m'oublier dans tes douces chansons.
 Ah tiens ! j'ai une idée Pierrot. Je vais lui mettre
 A la patte un ruban pour mieux le reconnaître,
 Quelque chose me dit, et bientôt tu verras,
 Que ce petit mignon ne nous oubliera pas."
 De jolies boucles bleues ornaient sa chevelure :
 Son beau front serein, auréole si pure ;
 Alors elle en prit une et la lui attacha.
 " Tu seras plus joli encore avec cela...
 Mais te voilà bien sec maintenant, la nuit tombe,
 Il te faut retourner à ton nid, ma colombe,
 Ta maman pourrait bien peut-être te gronder.
 Allons, va ! " Mais l'oiseau...

Qui pourrait donc sonder
 De ces faibles cerveaux les secrètes pensées,
 Les douleurs et les joies dans leurs yeux reflétées ?
 Qui pourrait définir le lien mystérieux
 Qui les attache à l'homme et les unit aux dieux ?

Dieu quand il les créa les fit bons et sensibles
Et leur rendit la grâce et l'amour accessibles.
En déversant sur eux sa divine douceur
Il leur refusa l'âme et leur donna le cœur.
L'oiseau ne partit point. Sans doute il voulut dire
Quelque chose, répondre à leur adieu, sourire
A son tour, car longtemps il parut méditer.
Il regardait le ciel, puis semblait écouter.
Peut-être adressait-il à Dieu quelque prière?
Insondable secret! ineffable mystère!
Enfin il s'envola.

Et les deux amoureux
Du vieux chemin profond partirent plus heureux.

Et chaque jour, à l'heure où le soleil décline,
Le bon Pierre revint trouver sa Jeannine
Et tous deux sur leur tête entendirent souvent
S'élever vers le ciel un sublime et doux chant...

II

Mais un soir, oh! c'était un beau soir pourtant, Pierre
Attendit vainement sa douce cavalière.
Il ne s'en émut pas, d'abord. "Je suis trop tôt
C'est sûr," se dit-il. "Mais elle viendra bientôt."
Et tout en l'attendant il faisait de beaux rêves.
(Le cœur des amoureux ne connaît point de rêves.)
Il attendit longtemps, bien longtemps. Le soleil,
Derrière le coteau, langoureux et vermeil
Déjà disparaissait. La vague inquiétude,
De tous les grands malheurs mystérieux prélude,
Envahit le bon Pierre et le rendit songeur
"Etrange! lui serait-il donc arrivé malheur?"
Il frissonna, puis, pris d'une pensée soudaine
Il grimpa sur la haie et regarda la plaine:
Rien... "Maintenant, dit-il, elle ne viendra pas."
Tout à coup il pâlit. Dans le sentier, là-bas!
Un couple!!!... "Mais je suis fou. Jeanne! Est-ce possible?"
Pierre eut comme un frisson d'épouvante indicible.
Quels étaient donc ces gens? Oh! il voulait savoir!
Le couple s'avançait et bientôt il put voir:
O malheur! c'était Jeanne! oui, sa Jeanne! son âme!
Son rêve! Jeanne qui le trompait, ô l'infâme!
Et le pauvre garçon vaincu, brisé, sanglant,
Dans le fond du chemin retomba lourdement.

O vous qui de l'amour n'avez eu que les charmes,
Vous qui avez aimé sans tristesse et sans larmes
Et qui vivez heureux et calmes désormais,
Vous ne pouvez savoir, vous ne saurez jamais,
Combien est douloureuse, immense la torture
Que jette dans le cœur le coupable parjure!
La honte, la douleur, le sombre désespoir,
La haine, le mépris, le vide affreux et noir,
La mort du cœur qui mène à la perte de l'âme,

Voilà ce que produit la trahison infâme.
Et malheur! ô malheur! à ceux qui de l'amour
En font l'amusement et le jouet d'un jour,
Aux êtres sans pitié dont la promesse vaine
Dans l'âme fait germer la vengeance et la haine!
Malheur aux orgueilleux et aux esprits trompeurs!
Malheur! malheur! à ceux qui font mourir les cœurs.

Et Pierre maintenant reprenait sa pensée.
Oh! comme elle souffrait sa pauvre âme blessée!
Plus d'amour! plus d'espoir! plus de rêve! plus rien!
Jeanne, c'était sa joie, son unique soutien,
Lui qui voulait lui faire une vie si heureuse.
L'ingrate! Non, c'était trop terrible. Ah! la gueuse.
Il eut une révolte. "Oh! je me vengerai,"
Cria-t-il, "cette Jeanne; eh bien! je la tuerai!"
Mais railleuse une voix lui vint de son cœur même:
"Te venger? Allons donc, tu sais bien que tu l'aimes."
Et vaincu, il sentit s'approcher le trépas.
Tout était bien fini... et comme au loin là-bas
Le soleil envoyait une dernière flamme
Sombre et noire la nuit descendit dans son âme.

Enfin, il se leva, puis se mit à marcher.
Hagard, blême il allait sans penser, sans chercher
A conduire ses pas; comme une ombre furtive
Qui se glisse en rampant honteuse et fugitive.
Il ne voyait plus rien; ni les calmes buissons
Qui chuchotaient tout bas avec de longs frissons,
Ni les arbres altiers, ni les branches légères
Qui le frôlaient pourtant, ni les fleurs, ni les pierres,
Rien qu'un sombre avenir sans bonheur, ni espoir,
Affreuse vision dans un gouffre tout noir...

Soudain il s'arrêta. A ses côtés brillante
Une mare étalait sa nappe miroitante.
Quelque démon sans doute avait dû s'y cacher
Car elle attirait Pierre et semblait l'appeler.
Il eut à cette instant une pensée terrible:
Mourir! achever là ce cauchemar horrible!
Que lui importait donc de vivre désormais
Puisque pour lui la vie ne sourirait jamais
Déjà son cœur était mort... "O Jeanne! Toi si bonne,
O Jeanne! Qu'as-tu fait? Mais va, je te pardonne,
Je ne vais plus souffrir." Et le pauvre garçon
Sentit passer sur lui un immense frisson.
Dans un songe rapide, il revit sa jeunesse,
Ce temps là si heureux où il chantait sans cesse,
La chaumière, son champ, son passé de labeur
Si rude mais si gai, si rempli de bonheur
Et Jeanne, son amour et les douces soirées
Dans le chemin profond sous les vertes feuillées,
Puis... ce couple! là-bas!... l'affreuse vision!
"La vie, s'écria-t-il, n'est donc qu'illusion!..."

Adieu! chers souvenirs, adieu! vous tous que j'aime,
Adieu Jeanne! je pars." C'était l'instant suprême
Et Pierre... Mais soudain il retint son élan.
Là tout près sur la branche, orné d'un bleu ruban,
Un oiseau le fixait... Et sa prunelle vive
Paraissait dire à Pierre, ardente et persuasive :

"Que fais-tu malheureux? As-tu donc oublié,
Toi le colosse fier qui n'a jamais plié,
Que la mort est honteuse et le suicide lâche
Pour celui qui recule et fuit devant la tâche?
Pourquoi veux-tu mourir? Ah! je sais, tu as vu!
Mais le hasard est grand et toujours imprévu,
Et bien souvent, hélas! ceux que l'on croit coupables
Sans cesser d'être bons ne sont que charitables.
Car voir ne suffit pas, il faut aussi savoir.
Rejette loin de toi ce sombre désespoir
Jeanne te reviendra. Dans son âme si pure
Dieu ne permettrait point qu'il y entre un parjure,
Et c'est toi l'insensé, c'est toi le malheureux
Qui l'a souillée, hélas! de tes soupçons affreux.
Allons! vis et crois-moi. Non, l'âme généreuse
Qui aime les oiseaux ne peut être trompeuse..."

Pierre le regardait. Il se souvint du soir
Où tous les deux, joyeux et si riants d'espoir,
Ils lui avaient rendu la vie et l'espérance
Et songea. "Cet oiseau! est-ce la Providence
Qui vient pour m'arracher à l'horreur du tombeau?
Me suis-je donc trompé? Non, ce serait trop beau."
Et l'affreuse pensée le torturait sans cesse.
"Mais je suis fou, dit-il, allons, pas de faiblesse"...
—Pierre! Pierre! que fais-tu donc? Pourquoi cet émoi?
Ta Jeanne: Mais qu'as-tu donc? Pourquoi cet émoi?
Vois-tu, il ne faut pas m'en vouloir, mon bon Pierre,
Je suis allé au train reconduire mon frère,
Tu sais, le petit Jean, celui qui est marin."
La franchise brillait sur son beau front serein,
Et Pierre se sentit revenir à la vie
L'affreuse vision; elle était donc finie!
"Pardon, Jeanne, pardon," et il lui raconta...
"Sans lui, soupira-t-il, et son doigt lui montra
Le bon petit oiseau qui semblait leur sourire,
Ce serait bien fini. C'est à lui qu'il faut dire
Merci; à ce petit envoyé du bon Dieu
Qui m'a sauvé la vie avec ton ruban bleu."
Et de leurs cœurs épris une ardente prière
S'éleva vers le ciel.

Puis tout comme naguère,
Pleins d'amour et d'espoir, en s'embrassant joyeux,
Ils gravirent riant le profond chemin creux.

Montréal 1908.

Un athlète national



Jos. Montferrand



Un Athlète National

JOS. MONTFERRAND

Par E. - Z. MASSICOTTE

DANS les premières années qui suivent la prise de Québec, ne sachant ce que l'avenir leur réserve, nos ancêtres se replient d'abord sur eux-mêmes et vivent confinés au milieu de leurs rustiques domaines.

Mais les Anglais en s'établissant au pays ne font pas que s'emparer des fonctions publiques; ils développent les industries déjà existantes, ils en implantent plusieurs qui nous manquent, enfin ils donnent au commerce une impulsion vigoureuse.

Comme le Canada abondait en animaux sauvages de toutes sortes, beaucoup d'énergies et de capitaux se tournèrent aussitôt vers la traite des fourrures qui, sous le régime français, avait toujours été plus ou moins l'objet de monopoles. Des compagnies se formèrent et poussèrent ce négoce avec une activité que nous n'aurions pu imaginer.

Les salaires attribués aux trappeurs étaient attrayants pour l'époque; en plus, la Compagnie du Nord-Ouest et d'autres de moindre importance accordaient une part de bénéfice à leurs employés. Tous ceux donc qui avaient soif d'aventures, qui enviaient la vie libre des Indiens ou qui voulaient se créer un foyer ne purent résister à la tentation d'aller voyager dans les *pays d'en haut*. (1). Puis, lorsque la traite déclina, commença le racolage des bûcherons, car c'est à peu près vers la fin de la première décade du *XI^e* siècle que l'on se mit à l'exploitation de nos forêts.



Il n'est pas un Canadien qui ne sache que pour être coureur de bois, trappeur ou bûcheron, il faille une trempe de caractère plus qu'ordinaire jointe à une constitution brisée à la fatigue et se moquant des intempéries. Nul n'oublie, non plus, que dans toute agglomération d'hommes habitués aux exploits

de force et d'audace, il s'élève souvent des discussions, ou il se déchaîne des fureurs auxquelles on ne peut mettre un terme que par le combat. Ce fait existe même dans les armées, mais il est constaté encore plus fréquemment dans les réunions d'individus non soumis à une discipline sévère. Là, le muscle est roi.

Autrefois, souvent même aujourd'hui, en Italie, en France, en Espagne, ces querelles se vidaient au poignard ou à l'épée; sous l'influence anglo-saxonne, nos ancêtres décidèrent leurs différends à la boxe. Si paradoxal que cela puisse paraître à quelques-uns, en agissant ainsi, ils se montraient moins cruels que les peuples latins, car s'il doit y avoir combat, ne vaut-il pas mieux, suivant l'opinion de Maurice Mæterlink, choisir "le poing, l'arme humaine par excellence, la seule qui soit organiquement adaptée à la sensibilité, à la résistance, à la structure offensive et défensive de notre corps?" (1). Cela semble évident.

Les Canadiens-Français étaient bien préparés pour briller dans ce sport; ils avaient acquis l'esprit de combativité en luttant pendant deux siècles contre les Iroquois et les Saxons; ils s'étaient formés des muscles superbes en se livrant aux plus durs travaux; ils ignoraient le danger et méprisaient la douleur; enfin ils étaient aiguillonnés par cette envie de se distinguer ou de ne céder à personne qui germe dans toute âme gauloise.

Des postes de traite, des huttes de *chantiers* et des villes de garnison où la boxe régnait en souveraine, le *noble art* pénétra dans les campagnes les plus paisibles et d'un bout à l'autre du Canada, tout homme viril dut pouvoir se défendre ou se faire respecter. (2).

Cette vogue extraordinaire de combats singuliers et de prouesses herculéennes dura près de cent cinquante ans et le nombre de nos compatriotes valeureux qui, dans cette période, surgissent au premier rang est difficile à énumérer. Mais, entre tous, il est un

(1) Au témoignage de l'abbé G. Dugas, le nombre de ces trappeurs s'éleva jusqu'à deux mille. V. l'*Ouest Canadien*.

(1) De l'intelligence des fleurs, p. 184.

(2) Conf. P. A. de Gaspé, *Mémoires*, p. 150.

homme qui domine ses émules par son énergie, son intelligence, son agilité, sa puissance musculaire et son prestige incontesté. Cet homme auquel l'antiquité aurait élevé une statue, c'est notre athlète national par excellence, Joseph Montferrand.



Lorsque Joseph Montferrand naquit à Montréal, du mariage de Joseph Montferrand et de Marie-Louise Couvrette, la future métropole du Canada n'était qu'une petite ville d'une douzaine de mille âmes, y compris une nombreuse garnison de soldats anglais. Ses anciennes fortifications qui l'avaient enserrée entre le fleuve, la rue McGill, la ruelle des Fortifications, la rue Saint-Louis et le square Dalhousie tombaient en ruine et des maisons commençaient à s'élever dans les endroits qui devaient bientôt devenir les faubourgs Québec, Saint-Laurent, Saint-Joseph et Sainte-Anne. Malgré son peu d'étendue, Montréal n'en était pas moins un centre remarquable d'activité, et c'est dans son sein que résidaient la plupart des *Bourgeois* du Nord-Ouest; c'étaient là encore que s'organisaient ces expéditions qui partaient annuellement vers les plaines et les bois.

Le père de notre héros avait lui-même fait la traite des fourrures pour la Compagnie du Nord-Ouest et s'était amassé une modeste fortune. Homme très robuste et très brave, on lui concédait la réputation "de n'avoir reculé devant aucune provocation et de n'avoir jamais été vaincu".

Son grand-père qui faisait partie de l'armée de Lévis, lors de la cession, demeura à Montréal après le départ des troupes françaises et il s'établit prévôt d'armes pour gagner sa vie. Plusieurs fois, il eut à soutenir l'honneur du nom français contre les conquérants, mais il le fit toujours avec une vaillance telle que l'ennemi dut retraiter.

Enfin, la mère du fameux Joseph, fut une maîtresse femme devant qui il ne faisait pas bon de se conduire en mécréant, car elle savait appliquer de rudes corrections à ceux qui lui manquaient d'égards ou maltraitaient le prochain sans raison. Par hérédité, autant que par l'influence du milieu, Joseph Montferrand devait donc être ce qu'il a été, un athlète accompli.



On ne se fait pas idée de tout ce qui se raconte sur ce personnage extraordinaire, car de son adolescence à sa mort, il a rempli le Canada du bruit de ses exploits et ceux-ci sont innombrables. M. Benjamin Sulte a recueilli les plus saillants pour les réunir en une monographie curieuse, devenue avec *l'Histoire du Juif Errant, Jean de Calais, le Siège de la Rochelle* et *les Mille et Une Nuits* un de ces ouvrages populaires qu'on rencontre partout. M. A. Montpetit a aussi raconté quelques prouesses, puis des contemporains

de Montferrand ont parfois confié aux journaux des faits qui avaient échappé aux deux auteurs cités, en sorte qu'il faudrait un volume maintenant pour toutes les colliger. Je n'entreprendrai point cette tâche; je me bornerai à extraire des œuvres de mes devanciers quelques anecdotes typiques pour faire voir notre grand athlète sous divers aspects.



La première nous montre Montferrand vers dix-huit ans. Elevé dans le faubourg St-Laurent, en plein quartier cosmopolite et batailleur, il avait appris de son père ou des habitués des nombreuses salles athlétiques de sa localité, la boxe ainsi que la savate et il était déjà suffisamment habile pour commencer sa carrière par un coup d'éclat. Laissons maintenant la parole au plus érudit de nos historiens:

"Deux boxeurs anglais renommés luttaient un jour, en 1818, (1) sur le Champ de Mars de Montréal, en présence de la foule et d'une partie des troupes de la garnison. On rapporte que le vainqueur fut proclamé champion du Canada et que le meilleur homme du pays fut appelé séance tenante à lui disputer ce titre. Le sang de Montferrand ne fit qu'un tour: il ne voulait pas laisser la palme à un Anglais! Selon la coutume du temps, il s'élança dans le cercle et chanta le coq: cela signifiait qu'il relevait le défi. Les gens du quartier St-Laurent battirent des mains—ils connaissaient l'enfant qui allait se mesurer contre le boxeur anglais. Leur espoir ne fut point trompé. Montferrand ne porta qu'un seul coup de poing, mais si parfaitement appliqué que son adversaire se déclara incapable de lui résister.

Le lendemain toute la ville prononçait le nom de Jos. Montferrand. Il avait conquis, la faveur populaire; les *sportsmen* lui pressaient la main et se le présentaient l'un à l'autre. La candeur avec laquelle il recevait les éloges le faisait encore plus remarquer. Sa bonne figure plaisait aux amateurs du grand jeu. Mais lui, dans son humble condition ne cherchait qu'à gagner sa vie et à aider sa famille. Ses instincts étaient du côté du travail."



A sa majorité, il fit son tour au Nord-Ouest, puis quatre ans plus tard, il abandonnait la traite des fourrures pour prendre du service dans le haut de l'Ottawa, car le commerce de bois commençait à devenir important et requérait l'aide de presque tous les gars solides du pays. Très prisé pour ses diverses qualités par les capitalistes, il fut immédiatement choisi comme chef de *gang* et, pendant trente ans, il sera conducteur d'hommes, défenseur des siens et redresseur

(1) C'est deux ans auparavant, en 1816, qu'eut lieu aux Etats-Unis le premier combat de boxe pour un enjeu.

de torts. Il ne cherchera pas la lutte, il ne provoquera personne. Sa mère, disait-il, dans son langage, un peu gauche, lui avait, avant de mourir, fait promettre devant l'image de la sainte Vierge, "de n'agir que s'il voyait une chose mauvaise, un tort, une insulte imméritée ou le fort opprimant le faible" et sa piété réelle aussi bien que son respect filial l'empêchèrent de manquer à sa solennelle promesse, et on peut lui concéder ceci, qu'il refusa toujours de se battre pour de l'argent. En voici le meilleur exemple :

"En 1828, à Québec, Montferrand pensionnait à l'*Hôtel de Québec*, tenu par un nommé Beaulieu. Les frères McDonell, commis de Bowman et McGill, (1) donnaient un bal aux voyageurs. Les officiers d'un navire anglais s'avisèrent de troubler la fête. Ils cherchaient à se mesurer contre les plus vaillants et menaçaient de tout briser dans l'hôtel. C'était la mode du temps. Les McDonell appelèrent au secours; Montferrand descendit de sa chambre. Il tenta d'abord de faire sentir sa force aux intrus, mais ceux-ci s'armèrent de gilettes—alors le véritable bal commença! Montferrand ne manqua pas un seul officier: il les laissa tous aux mains des médecins."

Le lendemain de nombreuses personnes vinrent lui faire visite et le capitaine d'un des navires en rade lui fit la proposition suivante :

"Nous avons parmi nous, le champion de la marine anglaise; il est de votre force et serait heureux de voir ce que peut faire contre lui un Canadien."

"Le mot n'était pas lâché que Montferrand avait dit: "J'accepte!" Son patriotisme n'hésitait jamais, quoiqu'il aimât médiocrement la bataille pour elle-même.

"Le rendez-vous était sur le quai de la Reine. Un trait qui peint bien les mœurs du temps, c'est que, outre la population accourue en foule, il y avait beaucoup de dames—et les soldats de la garnison formaient la chaîne pour contenir les deux mille spectateurs de cette scène. De nombreux paris étaient engagés. Montferrand ignorait cette circonstance. Le champion anglais était un colosse... Son apparence en imposait aux plus braves,—si bien que Montferrand se crut perdu. Une faiblesse générale s'empara

(1) Riches marchands de bois à l'emploi desquels était Montferrand.

de ses membres. Il ne savait comment se tourner. Tout à coup, la musique du régiment se fit entendre. Elle eut un effet magique sur notre héros. Il entra dans le cercle et se mit en garde."

Ce match dura dix-sept rondes et se termina par la victoire complète de notre compatriote. Aussitôt, "le capitaine, suivi de nombre de personnages... donna force poignées de mains à Montferrand et déposa devant lui deux mille piastres formant la part de bénéfice du vainqueur."

"—Je veux bien, dit Montferrand, garder le titre de champion du monde que vous me décernerez; quant à l'argent, donnez-le au pauvre diable que j'ai brossé, il en aura plus besoin que moi pour se faire raccommo-der la carasse. Je ne me bats ni pour or ni pour argent."

L'anecdote suivante, choisie entre plusieurs du même genre, fera voir jusqu'à quel point Montferrand poussait la bravoure :



Joseph Montferrand père.

"En 1829, plus de cent cinquante *shiners* (orangistes) s'étaient mis en embuscade, du côté de Hull, à l'extrémité du pont qui est suspendu sur la décharge de la cataracte.

Montferrand, qui avait conçu des soupçons, demanda à une femme dont l'échoppe se trouvait à la tête du pont, du côté de Bytown (Ottawa), s'il y avait du monde dans le voisinage, et sur sa réponse négative, il partit seul pour traverser. A peine rendu au milieu du tra-

jet, l'ennemi se précipita au devant de lui. Il voulut fuir, mais la femme avait refermé la porte du pont. Les *shiners* brandissaient des gourdins et proféraient des menaces en s'excitant les uns les autres, Montferrand fit quelques enjambées rapides pour se rapprocher des agresseurs; ceux-ci s'arrêtèrent un instant, mais l'un d'eux plus exposé, tomba aux mains du Canadien, qui le saisit par les pieds et s'en fit une massue avec laquelle il coucha par terre le premier rang; puis ramassant ces malheureux comme des poupées, il les lança à droite et à gauche, dans les bouillons blancs de la rivière. Au moment de l'attaque, Montferrand avait invoqué la sainte Vierge et fait le signe de la croix. L'un des *shiners* culbutés se releva sur un genou et au moment où la formidable poigne du géant allait lui faire subir le sort des autres, il décrivit sur sa personne avec un air suppliant, le signe de la croix. "Passe der-

rière", lui dit Montferrand, qui, sans tarder, bondit de nouveau en avant et recommença à abattre des hommes. La bande plia et se mit à courir, mais en même temps, Montferrand se sentit atteint derrière la tête par un coup de pierre ou de bâton. Il se retourna et rabattant son poing sur la poitrine du traître (l'homme au signe de croix) il l'étendit raide à ses pieds, puis, le saisissant par le milieu du corps, le lança dans le gouffre. La scène était horrible. Le sang coulait du parapet dans la rivière. Une foule de gens, rassemblés sur le rivage de Hull, regardaient détalér les *shiners* qui s'enfuyaient sur la route d'Aylmer, Montferrand venait de passer le pont comme il passait partout : en vainqueur."

Une autre anecdote donnera une idée de sa force prodigieuse. Elle est racontée par M. Moïse Bastien, (1) ancien agent de police de Montréal :

"Un jour, dit-il, que nous descendions une *cage* de madiers sur la Lièvre, notre *cage* se trouva embarrassée dans un petit bateau à demi échoué sur le bord de la rivière. Nous nous mîmes alors en frais de le *canter* afin de pouvoir mieux passer la *cage*, mais ce fut en vain, personne ne put venir à bout de cette épave.

—Alons, allons, tonna tout-à-coup Jos. Montferrand, quand même ça serait-il rien que pour me donner la faim, je vais vous montrer, tas de paresseux, comment on *cante* un bateau. Et Montferrand, ordonnant à ses soixante d'hommes d'équipe de sauter dans la barque, renversa à demi, d'un vigoureux coup d'épaule, le bateau et son équipage improvisé. Du coup nous crîmes que Joe s'était *crevé* pour la vie ; mais il ne s'en porta pas plus mal pour cela. Une autre fois, continue le père Bastien, j'ai vu Jos. Montferrand à Pointe-Fortune, près de Carillon, d'un coup de poing passer un Anglais à travers un carreau de fenêtre. Les amis de l'étranger qui avaient osé au commencement de la querelle prendre fait et cause pour l'adversaire de Jos, crurent, après ce fameux "coup de poing", qu'il était plus prudent de déguerpir, ce qu'ils firent sans hésiter."



A l'époque où vivait Montferrand un genre de combat dénommé "A tout faire" par les Canadiens et "Rough and tumble" par les Anglais se pratiquait hors des villes.

(1) M. Bastien avait été au service de Joseph Montferrand et c'est ce dernier qui le fit entrer dans la police par le ministère du chef Hayes qu'il connaissait bien. M. Bastien né en 1827 a été policeman pendant 51 ans ; il a démissionné en 1907.

Dans ces rencontres on faisait usage de la tête, des pieds, des poings et même des dents. Chaque adversaire y allait sans pitié et oubliait ou méconnaissait cet élément sportif et humain qu'ont introduit dans la boxe les règlements de Londres et, ensuite, ceux du marquis de Queensbury.

Montferrand ne fut jamais aussi cruel ; il ne dédaigna pas, cependant, lorsque son antagoniste faisait fi des règles, de combiner la boxe anglaise avec la savate (1), car il pouvait s'enlever en souplesse et frapper aisément à la poitrine ou à la tête avec son pied. En employant à la fois, les bras et les jambes, Montferrand se trouvait à tirer en boxe française avant même qu'elle fut inventée et il serait un des précurseurs de cet art que l'on doit à un professeur de savate, Charles Lecour (2).



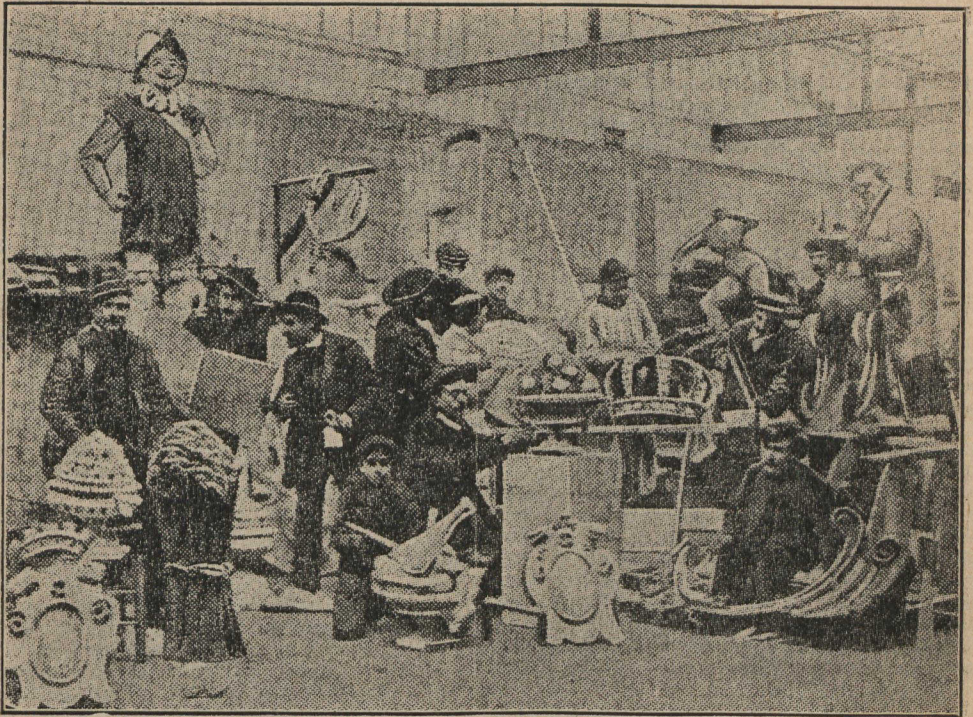
Montferrand était un colosse de six pieds, quatre pouces, à quelques lignes près. Plus bel homme que ne l'indique son portrait, prodigieusement fort, d'une audace sereine, d'une agilité surprenante, il complétait ces qualités physiques par de la générosité, de la charité, du patriotisme et de l'amour du travail.

Si grande a été sa réputation, si admirés ont été ses exploits, que le théâtre et l'histoire ont été forcés de l'accueillir. Deux de nos meilleurs annalistes lui ont consacré des pages lues et relues, les journaux citent souvent ses exploits, M. Louis Guyon en a fait le héros d'un drame qui attire la foule chaque fois qu'il est à l'affiche ; dans le peuple, son nom reste proverbial. Quel est le secret de cette popularité exceptionnelle ? C'est que Montferrand est venu à son heure et qu'il a été un personnage nécessaire ; c'est qu'il a contribué à donner confiance aux nôtres et qu'il a relevé leur fierté à une période critique de leur existence. Le verdict populaire est juste.

(1) Montferrand devait tenir cette connaissance de la savate de son père ou de son grand-père, car ce dernier était maître d'armes et comme tous les militaires du XVIIIe siècle ne pouvait ignorer l'escrime à coups de pieds.

(2) Charles Lecour est né en France en 1808. Ce n'est que vers 1830 "à la suite de la défaite que lui infligea un boxeur anglais, Owen Swift, qu'il eut l'idée d'allier les deux méthodes en adjoignant la boxe du poing à celle du pied." M. Lecour est mort en 1894. De nos jours, les principaux maîtres de la boxe française sont les professeurs Leclerc et Charlemont.





Actualité Québécoise

Vers le Troisième Centenaire

Par MISTIGRIS

ON CITE, au nombre des plus belles pages de l'*Enéide*, celle où Virgile décrit l'activité, l'industrie, les chassés-croisés de milliers d'artisans en train de construire une ville. Il nous semble voir les matériaux sortir des carrières, s'acheminer vers les chantiers, y recevoir les formes et les dimensions prescrites, puis passer aux mains expertes d'où se matérialisent murs et citadelles. Il nous paraît que des voix arrivent à nos oreilles: cris des architectes, cris des chefs d'équipe, cris du menu fretin. Mais tout cela, pour employer l'expression consacrée, tout cela, ce n'est que de la littérature.

Ce qui n'en est pas, par exemple, ce qui tombe sous les sens, c'est ce qui se passe à Québec depuis quelque temps. Sous une direction-mère bien répartie entre des douzaines de comités et de sous-comités, on y élève une ville nouvelle dans la vieille; à celle-ci, qui s'est modernisée en plusieurs endroits depuis surtout un demi-siècle, on s'efforce de rendre les aspects d'autrefois. On reconstitue le passé.

J'ai beau en appeler à mes souvenirs de lecture ou autres, je n'arrive pas à trouver où que ce soit, dans le passé, l'équivalent d'une pareille entreprise à accomplir en si peu de temps. Et ce qui m'émerveille davantage dans le programme publié l'autre jour, c'est le détail des cavalcades, des processions, des scènes historiques qui seront *nature*, étonnamment fidèles, paraît-il.

Un journal parisien s'extasiait, quelques jours avant la dernière Mi-Carême, sur la dextérité des divers comités chargés d'organiser cette fête d'un jour, cette procession que les chroniqueurs ont trouvée fort ordinaire.

Or, ces comités avaient commencé leurs travaux en septembre, soit six mois avant la célébration. Ils avaient à leurs gages cinq spécialistes et le sujet de la cavalcade était le défilé des provinces de la France.

Et ils n'avaient qu'à tendre la main pour avoir matériaux et gens. Il y eut 18 chars (loués pour la circonstance) dont la mise à point avait coûté de \$300 à \$600 pièce. Quant

à la figuration, elle fut représentée par 150 femmes à \$1.60 et 1,200 hommes à \$1.00 pour la journée. Le travestissement féminin valait \$4 et le costume masculin \$2. Mais il vaut mieux citer une partie de l'article. Cela donnera aux non-initiés une idée des préparatifs qui se font en ce moment à Québec.

* * *

Après avoir parlé de quelques items du genre banal, l'écrivain continue: Il faut ajouter à cela la location de mille tiges de bottes à 1 franc la pièce et autant de perruques de 1 franc à 3 francs, selon la qualité ou le style. Les musiciens, au nombre de 500, se paient de 10 à 12 francs; les tambours et les trompettes ne valent que 9 francs; par contre, les sonneurs de trompe de chasse reçoivent 15 francs, dernier prix et inutile de marchander. Comme accessoires, nous avons à compter cinquante bannières à 15 francs la pièce, les armures, hallebardes, épées, lances, etc., dont la location moyenne vaut de 1 à 4 francs. Nous ne devons pas oublier non plus, dans ce chapitre, les légumes en carton, les grosses têtes, les motifs portés à la main, tous objets de cartonnage dont le prix est de 20 à 25 francs et qui figurent au nombre d'une centaine dans le cortège.

Mais voici les fortes dépenses qui vont surgir avec la cavalerie. Il faut des chevaux de selle pour les cavaliers et des chevaux de trait pour tirer les chars. Le croirait-on, Paris n'offre, à ce point de vue, que des ressources très précaires et pour se procurer les 10 chevaux nécessaires aux personnages montés, il faut, après avoir engagé tous les chevaux des manèges parisiens, s'adresser encore aux écuries spéciales de Montmorency, de Robinson, d'Enghien, etc. L'an dernier, la location d'un cheval valait 18 francs, mais cette année les loueurs en réclament 25, si bien que le comité s'est demandé s'il ne remplacerait pas les chevaux vivants par de simples coursiers en cartonnage juponné. Les chars, eux, exigent, suivant leur importance, 4, 6 ou 8 chevaux de trait, soit 80 au total à 50 francs la paire, loués chez les entrepreneurs de camionnage, et deux conducteurs par paire à 6 francs par homme engagé, les hommes de métier pouvant seuls opérer de savants virages sans accident. D'ailleurs, le comité, par prévoyance, contracte une assurance contre les accidents qui lui coûte 600 francs pour cet unique jour. Il faut ajouter aux frais de cavalerie la location de selles d'hommes et de femmes, à 3 francs par cheval, soit 510 francs au total.

Nous avons énuméré les principaux frais qui incombent aux organisateurs de cette fête. Il nous reste maintenant à indiquer comment se recrute et fonctionne la figuration du cortège. C'est au personnel habituel de certains théâtres où manœuvrent des masses de figurants que l'on fait appel. Les écuyères sont empruntées aux hippodromes;

quant aux cavaliers, on exige d'eux la production de leur livret militaire, afin de s'assurer que les futurs mousquetaires ont servi dans un régiment de cavalerie.

L'embauchage étant terminé, rendez-vous est donné à la figuration dans un groupe scolaire. Les femmes s'habilleront du côté de l'école des filles, les hommes à l'école des garçons. Dès sept heures du matin, le travail du travestissement commencera, sous la surveillance de trente chefs de groupes, recevant chacun un salaire de 30 francs. Ces chefs de figuration seront chargés, du matin au soir, de veiller sur leur équipe et de la contrôler, le comité étant responsable, par traité, de toute perte d'effet, de perruque ou d'accessoire. Dans les contrats sur papier timbré, une perruque Louis XIII ou Louis XIV est cotée 18 francs, mais une chevelure moyen âge ne vaut plus que 12 francs; nous avons vu que les tignasses ordinaires varient de 1 à 3 francs.

Les costumes d'homme ne sont pas essayés, mais distribués au jugé. Tel a la moustache tombante: "Mon vieux, lui dit-on, toi tu vas faire un Vercingétorix épatant." Un autre porte sa barbe inculte; on en fait aussitôt un de nos ancêtres de l'époque des cavernes. Celui-ci a sous le nez des poils retroussés, il est tout désigné pour devenir un mousquetaire. Et à celui-là, qui est glabre, on dira: "Toi, tu seras César." Les petits seront travestis en clowns et les grands en légumes animés. C'est ainsi que se distribue la gloire ou l'obscurité. La jalousie naît parfois de ces rivalités, car figurer dans le cortège comme empereur romain est autrement prestigieux que d'y représenter une betterave.

* * *

Quelqu'un qui s'y connaît et que des affaires viennent de retenir à Québec pendant quelque temps, me dit: "Ils peuvent compter sur un succès triomphal, là-bas. Tout marche avec ordre et symétrie. Il n'y a que tout juste assez de tiraillement pour donner raison à l'axiome qui veut que toute règle ait une exception. Quelle vaste entreprise! C'est un programme quasi universel. Si le temps est beau seulement cinq jours durant ces fêtes, elles resteront comme un exploit unique."

J'ajouterai: Québec est une ville privilégiée pour les grandes célébrations. La nature en lui préparant ce site et ce cadre a comme prévu, de toute éternité, la moitié des programmes de festivals à venir. Ses citoyens ont la gaîté, l'enthousiasme, le goût des manifestations, l'art de contribuer par une quote-part généreuse et bien entendue à l'ensemble de pareilles fêtes.

On a dit qu'il suffisait de trois drapeaux, de trois érables et du son de quelques clairons pour donner tout de suite à Québec un air de liesse générale.

Or, pour cette grandiose occasion de juillet prochain, le vieux Québec a toute l'aide,

toute la collaboration, toute la réclame désirable. Il ne se peut pas que l'événement ne soit pas le "grand fait" du siècle dans le genre.

Il n'y a que la question du logement qui puisse encore créer quelque souci. Mais je serais bien étonné si, avec les mesures prises à l'intérieur et les facilités qu'offrent les voisinages, à sept lieues à la ronde, tous ne trouvaient pas un gîte pour le moins suffi-

sant. Et puis, à la guerre comme à la guerre. Un peu de gêne nocturne sera d'ailleurs grandement compensé par la féerie du jour.

Demandez au voyageur qui a suivi le cours de quelque beau fleuve bordé de merveilles de la Nature, de l'Art ou de l'Industrie, s'il a mis en ligne de compte avec ce délicieux régal de l'esprit l'absence d'un confort matériel complet?

Dans le Jardin en Fleur

*Attarde-toi, ce soir, dans le jardin en fleurs;
Quitte un moment le joug des tâches coutu-*

[mières,

*Adore l'heure brève aux mourantes lumières,
Passante au front baigné d'indécises pâleurs.
Puisque tu sens ta peine, obscurément, re-*

[naître,

Que tes yeux vont pleurer, ton coeur se sou-

[venir,

*Pourquoi vouloir cacher ta faiblesse, et venir,
De tes tremblantes mains, refermer la fenê-*

[tre?

Laisse s'appesantir sur toi la fin du jour

Et gémir doucement ton inlassable peine:

Ta blessure demeure et ton âme ose à peine

Se souvenir d'avoir en vain pleuré d'amour...

Tu vins ici t'asseoir à la saison passée:

Les roses ont fleuri depuis sur le mur nu,

Mais les espoirs promis à ton rêve ingénu

Ne sont plus, aujourd'hui, qu'une image effa-

[cée.

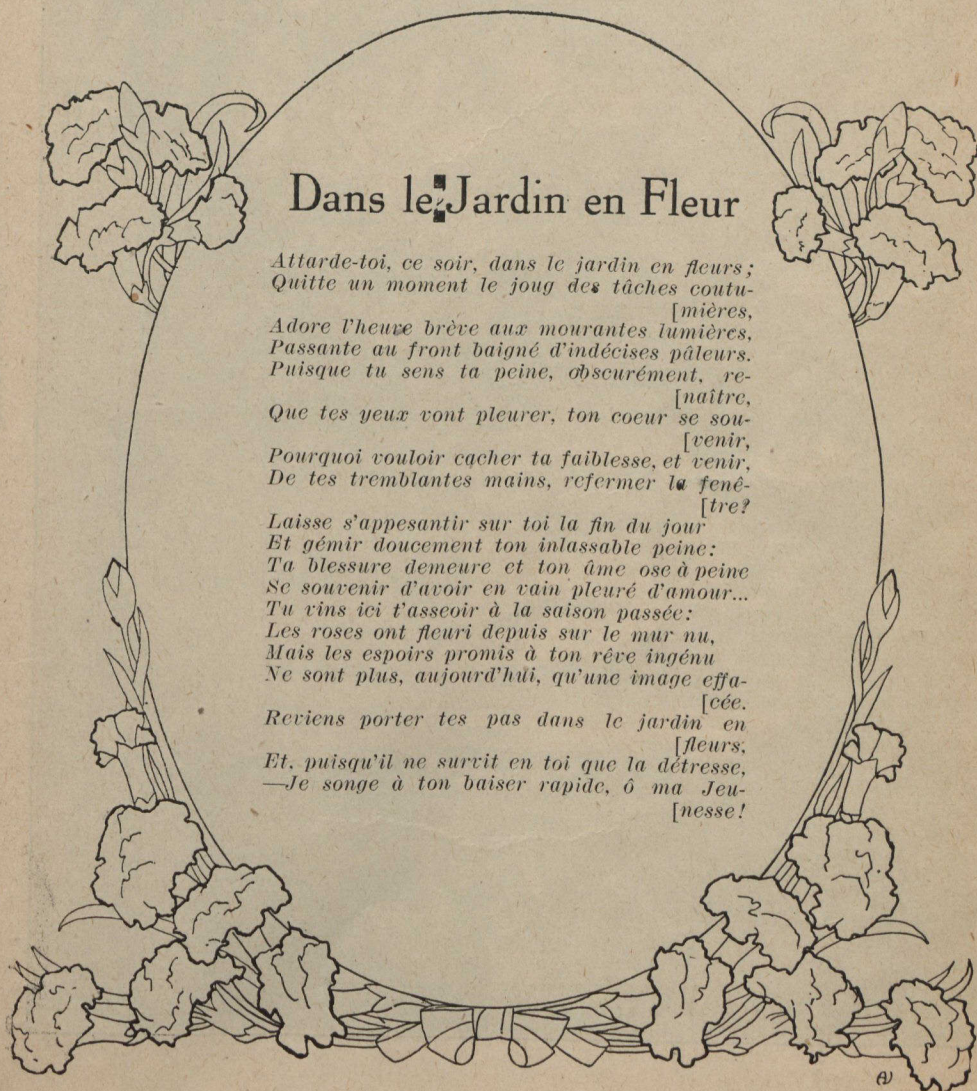
Reviens porter tes pas dans le jardin en

[fleurs.

Et, puisqu'il ne surcit en toi que la détresse,

—Je songe à ton baiser rapide, ô ma Jeu-

[nesse!





Premier voile. (par Carrière)



COURRIER DE LA FAMILLE
La mère. La fille. L'enfant
par Tante Pierrette.

Première Communion



LA série de ce qui a été si bien appelé : les blanches journées, dure, dans notre province, de mai prenant à mi-juillet. Dans les villes, elles sont presque toutes faites, en ce moment, les premières communions de l'année.

Dans les campagnes, on n'est pas si pressé. Peut-être que la hâte des uns et la lenteur des autres sont-elles choses voulues pour faire coïncider la première communion avec l'itinéraire de l'évêque en tournée de confirmation. Par malheur, depuis quelques années, les communiantes et surtout les communiantes des paroisses hâtives grelottent et sont privés, en ce beau jour, de la radieuse collaboration du soleil à leur bonheur.

L'effort combiné des pasteurs et des journalistes, pour empêcher les toilettes grotesques, a porté assez généralement ses fruits. Pour ma part, je n'ai vu que des mises décentes et de bon goût. Les robes d'écuylères de cirque, les chevelures "broussaille vierge", les souliers dorés, beurre frais ou sang bœuf ne sont pas venus jeter leurs aspects criards ou insolents dans les gracieuses théories des premières communiantes. Du côté des garçonnets, il y avait moins de réformes à obtenir, la toilette masculine prêtant moins aux exagérations. Je constate néanmoins une grande amélioration : je n'ai vu, ni en vente ni sur les têtes, aucun castor-cassot ; par contre, le crâne képi aux contours français se voyait beaucoup.

* * *

Il y a de cela assez longtemps ; c'était quinze jours avant la première communion. Le jeune abbé Dupanloup, qui faisait déjà les catéchismes de Saint-Sulpice de Paris et fut évêque d'Orléans plus tard, prit familièrement la parole et s'adressant aux jeunes filles :

—Mes chères enfants, dit-il, voici bientôt le jour de la première communion. Beau-

coup d'entre vous ont de la fortune ou de l'aisance, mais bien plus encore sont pauvres. Les parents des premières ne manqueront pas de leur choisir de beaux vêtements, bien ornés, bien parés pour ce grand jour ; et vous autres, pauvres enfants, habillés bien simplement, aurez le cœur bien gros, et devrez faire appel à tout votre courage pour ne pas éprouver un petit sentiment de jalousie. Eh bien ! c'est ce que je ne veux pas ; et pour y remédier, je vais faire une chose qui va bien vous étonner : je vais m'occuper de vos toilettes.

L'abbé Dupanloup prononça ces mots d'un accent de bonté tellement familial et communicatif que toutes les jeunes filles laisseraient échapper une légère hilarité.

— Vos rires ne me surprennent pas, reprit M. Dupanloup. Oui, vous ne vous attendiez pas à ce que je me mêlasse de vos toilettes de petites filles ! Mais je m'en mêle tout de même et voici ce que j'ai décidé : Vous porterez toutes des robes épaisses et montantes, des voiles de mousseline unie ; point de dentelle ni de bijoux ; souliers blancs unis ; gants blancs de fil ou de coton. Celle qui ne se conformera pas rigoureusement à cet uniforme sera refusée.

Il se fit un grand silence dans l'auditoire, et les rieuses ne rirent plus.

Le jour de la première communion arriva. Une jeune communiant, fille d'un lord, — il y avait beaucoup d'Anglais à Paris en 1825, — se présenta seule en robe claire, en voile de tulle et en souliers de satin.

L'abbé Dupanloup s'avança vers elle :

— Mon enfant, dit-il, retournez dans votre famille et ne revenez que lorsque vous aurez revêtu le même costume que vos compagnes.

Et ainsi fut fait.

* * *

J'ignore si nous réussirons aussi bien à supprimer la manie de promener les communiantes avec des charges de bananes, d'oranges et de bâtons de sucre. Pour certaines mères, cette balade est encore une partie essentielle de la journée.

J'ignore également si on apporte plus de goût, plus de tact dans le choix des cadeaux offerts à ces enfants ce jour-là. Il y a les

objets tout désignés par la circonstance : livre, chapelet, beau scapulaire, jolies médailles. Mais il faut que ces choses soient de valeur proportionnée à l'état de fortune des parents de l'enfant. Donner à l'enfant du pauvre un objet de grand luxe, c'est une erreur de jugement qui peut devenir une insulte. Dans pareil cas, il est gentil de contribuer délicatement à la toilette de l'enfant, ou, si c'est impossible, d'offrir un billet de banque, en émettant le désir que ce soit pour l'enfant un commencement de fonds d'épargne. Et, dans tous les cas, n'oublions jamais cette profonde vérité : La façon de donner vaut souvent ce que l'on donne.

Dans les familles riches, un souvenir riche,

premier bijou de l'écrin, pour la communicante; un objet d'utilité ou d'art, ayant une valeur réelle, pour le communicant.

Mais de grâce n'allons pas donner une telle importance à la question des cadeaux; que celle-ci devienne, pour ces enfants, l'événement principal de pareil jour. Que rien de mondain ne les détourne de l'impression douce et émouvante que chacun a ressentie quelques instants auparavant, impression unique que le poète a résumée en ce beau vers :

Le Ciel a visité la terre, mon Bien-Aimé re-
[pose en moi !

Premières Communions

*On dime à remonter le courant des années
Pour y trouver les jours plus chers à notre cœur,
Il semble, en remuant toutes ces fleurs fanées,
Respirer encore leur odeur.*

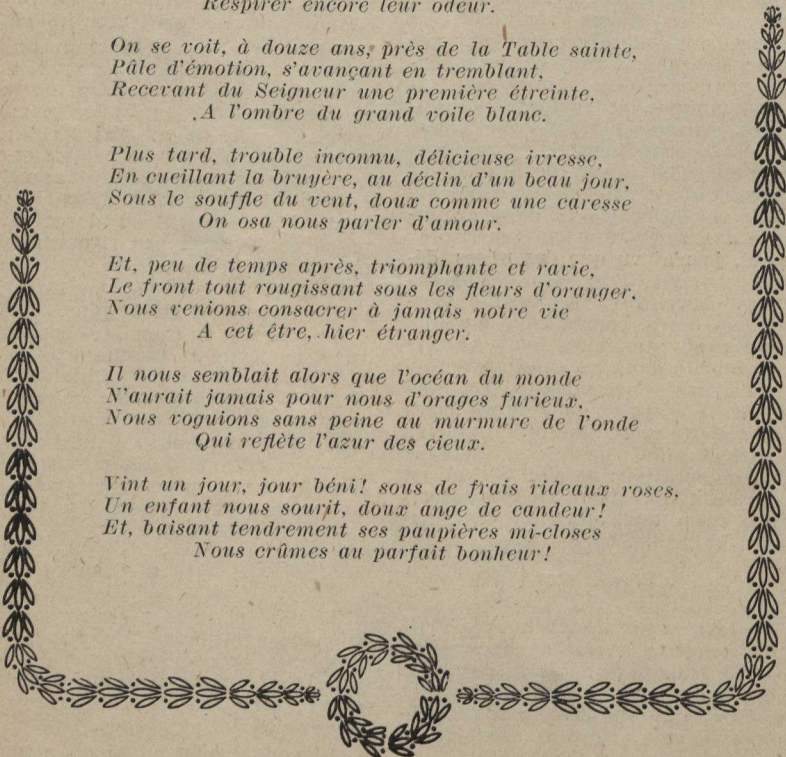
*On se voit, à douze ans, près de la Table sainte,
Pâle d'émotion, s'avancant en tremblant,
Recevant du Seigneur une première étreinte,
A l'ombre du grand voile blanc.*

*Plus tard, trouble inconnu, délicieuse ivresse,
En cueillant la bruyère, au déclin d'un beau jour,
Sous le souffle du vent, doux comme une caresse
On osa nous parler d'amour.*

*Et, peu de temps après, triomphante et ravie,
Le front tout rougissant sous les fleurs d'oranger,
Nous venions consacrer à jamais notre vie
A cet être, hier étranger.*

*Il nous semblait alors que l'océan du monde
N'aurait jamais pour nous d'orages furieux,
Nous voguions sans peine au murmure de l'onde
Qui reflète l'azur des cieux.*

*Vint un jour, jour béni! sous de frais rideaux roses,
Un enfant nous sourit, doux ange de candeur!
Et, baisant tendrement ses paupières mi-closes
Nous crûmes au parfait bonheur!*





Communiants (d'après Pascal Blanchard)



Pionnier Canadien

Le Trappeur Mathieu

Par A. A. GREENE

FRANÇOIS-Xavier Mathieu est celui qui sauva un Etat et qui, soixante-quinze ans ans après, peut témoigner de l'excellence de son œuvre. Ce n'est pas la moindre distinction que de vivre très vieux, ce n'est pas un fait purement physique. Vivre, pour ceux qui ne voient les choses qu'à la légère, c'est respirer, manger et dormir, mais tel n'est pas le cas pour M. F.-X. Mathieu.

C'était, l'autre jour, le 90ème anniversaire de naissance de François-Xavier, dernier survivant de cette assemblée qui décida de la question de souveraineté sur la côte du Pacifique, de ce parlement-pionnier qui siègea à Champoeg, Oré., le 2 mai 1843. Il y eut réception publique, dans l'après-midi, dans les salons de l'Historical Society, de la capitale de l'Orégon.

Le robuste et vieux patriote y a passé deux heures, au milieu d'anciens amis, et ç'a été pour lui une vraie fête.

J'étais peut-être, parmi les centaines de personnes qui sont venues lui serrer la main et lui présenter leurs souhaits, la seule qui n'ait rien fait pour la prospérité de l'Etat. Presque tous les assistants avaient les cheveux blancs et le grand nombre d'entre eux ont fait beaucoup pour l'Orégon. Je pense, toutefois, que celui qui regarde placidement faire les autres est plus en mesure d'apprécier leurs actes.

Le dernier des pères de l'Etat est un petit homme alerte, en dépit de son âge avancé. Il est sur son déclin, sans doute, mais il ne souffre pas. Bien qu'il ait pu étudier les hommes et les choses, il n'a pas connu les lamentations. Il ne savait pas, non plus, qu'il accomplissait de grandes choses, quand il vota pour que le drapeau des Etats-Unis fût celui de la postérité. Non plus, probablement, que les champions qui signèrent la grande charte ou la Déclaration. Nous apprécions même le fait, aujourd'hui, mais pas très bien encore, en présence de ce dernier survivant, ni ne pourrions-nous peut-être le bien apprécier d'ici longtemps. Un jour, éloigné sans doute, quelque poète chantera les hauts faits de ces hommes, dans une nouvelle Illiade, dans une nouvelle Odyssee. L'histoire, alors, leur préparera une belle place dans la chronique d'une nation puissante.

J'ai tâché de me faire une juste idée de ce rare vieillard, à l'œil encore étincelant, et je dois dire que, bien qu'il n'ait jamais commandé les applaudissements de sénateurs

attentifs, ni fait grand bruit, ce fut un Hampden dont le nom et la renommée se perpétueront dans cet Etat.

Songeons qu'il naquit en 1818 et que soixante-dix ans se sont écoulés depuis son arrivée aux Etats-Unis. C'est un long passé. Bien peu d'entre nous vivaient alors et un petit nombre encore étaient assez âgés pour porter les armes dans une révolution et être bannis par décret royal.

François-Xavier Mathieu, lui, prit une part active dans la rébellion canadienne de 1837-38 et, après la défaite, il traversa la frontière parce qu'on le poursuivait, puis il unit sa destinée à celle des Etats-Unis.

En 1839, il entra à l'emploi de l'American Fur Company, de Saint-Louis, et fut trappeur et chasseur dans les plaines qui forment aujourd'hui le Minnesota et le Dakota. Il gagna plus tard les régions sauvages du Wyoming et du Colorado, régions alors moins civilisées que l'est aujourd'hui le Thibet.

Il fut l'ami, l'associé de Kit Carson, de Jim Bridger et de Bent. Il connaissait les Indiens avant l'arrivée des missionnaires et avant que les trafiquants les eurent rendus hostiles. C'est en 1842 qu'il vint en Orégon. Après bien des épreuves, il entra au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, recevant pour tout salaire un minot de blé par jour et six bouchées, puis "arrange-toi". Il me disait, hier, que Portland n'était qu'une forêt tellement touffue qu'un canot n'y pouvait atterrir. On ne pouvait, dit-il encore, trouver un morceau de tabac d'Oregon-City à Vancouver, trajet qu'on mettait deux jours à parcourir.

L'année suivante, il était un de ceux qui se réunissaient à Champoeg, pour décider si l'on serait Anglais ou Américain. La lutte fut chaude. Il y avait cinquante hommes pour l'Angleterre et, quand Joe Meek demanda le vote, il y avait cinquante-deux voix de majorité pour les Etats-Unis. Les votes qui décidèrent de la victoire furent gagnés par F.-X. Mathieu et Etienne Lussier, bien que ces deux Canadiens-Français ne fussent pas encore naturalisés, car ils le furent plusieurs années après.

Lussier et tous les autres sont morts depuis longtemps, mais le trappeur Mathieu est encore au nombre des vivants.

Le temps, ce marcheur infatigable, a continué son chemin, de décade en décade, faisant appel à chacun et Mathieu pouvait encore répondre hier: "Adsum."





Restons Chez Nous !

Par DAMASE POTVIN

Ceci est un chapitre inédit d'un roman à la veille de paraître, roman patriotique et utilitaire au premier degré. Paul, le héros, a quitté la vie calme de son village, attiré, comme tant d'autres, par le mirage si attrayant et si décevant des grandes villes. Ce chapitre nous le montre à New-York. Ce beau et bon roman de notre collaborateur sera édité par la société québécoise "La Propagande du Bon Livre".

...NEW-YORK! est-ce une ville, est-ce un monde? En tous cas, il renferme tout.

Lorsque l'on contemple cette reine de toutes les Amériques, on a peine à s'imaginer que trois siècles seulement séparent ces splendeurs d'aujourd'hui d'avec l'aspect miséreux que présentait jadis le petit groupement de huttes de marchands hollandais, débarqués du *Half-Moon* sur l'île Manhattan où les avait conduits l'esprit aventureux de Hendrick Hudson et qui furent les fondateurs de la grande cité américaine.

Quelle profonde transformation!

Quelle est donc la puissance du génie qui a fait en si peu de temps d'un petit hameau de commerçants cet énorme entassement de fer et de pierres? Pourra-t-on jamais saisir l'enchaînement logique des causes et des événements qui ont opéré une si incroyable métamorphose?... Cité puissamment commerciale, elle tire son origine d'un groupe de colporteurs: obscurs débuts, d'où devait jaillir un des deux ou trois grands centres commerciaux du monde entier et qui ne mérite pas moins l'admiration par son développement extraordinairement rapide que par la splendeur de sa prospérité matérielle. Dès son origine, cette cité prodigieuse doit au commerce son existence et sa croissance; puis, dans la suite, son développement et son caractère sont subordonnés pour le bien comme pour le mal à des influences commerciales plutôt qu'à aucune autre. Une heureuse spéculation même préside à sa fondation quand le Westphalien Peter Minnit, son premier gouverneur, achète des indiens l'île Manhattan pour la somme de vingt-cinq piastres. Ce fut le signal heureux de sa vocation de cité commerçante. Tenace, elle la suit fidèlement, courageusement, sans défaillance aucune; et l'on peut dire aujourd'hui que peu de villes commerciales se sont déve-

loppées avec une plus merveilleuse rapidité que la cité de l'île de Manhattan. Aidée d'agents puissants, primordiaux qu'elle crée elle-même pour son commerce et son industrie, elle grandit, grandit démesurément aux yeux de la vieille Europe étonnée qui est longtemps sans même soupçonner une rivale de ce côté de l'océan...

Mais, grâce à ce prodigieux accroissement, New-York devient bientôt la grande fascinatrice des affamés de l'or. Une immense immigration s'y dirige, augmentant chaque année sa population de milliers d'individus de tous pays, si bien qu'elle en change bientôt le caractère ethnique originel et qu'aujourd'hui, les quatre-cinquièmes de cette population sont d'origine étrangère et que le dixième seulement du peuple appartient à la vieille souche américaine d'avant la Révolution.

Et plus que jamais, aujourd'hui, à cause de sa richesse toujours croissante, New-York reste la pieuvre dont les tentacules, couvrant le monde, traversent les océans, attirent vers elle des légions de pauvres, fascinés, assoiffés d'or et d'inconnu...

Hélas! le malheur est qu'on se laisse trop facilement éblouir par les dehors: par la somptuosité des édifices, l'immensité de ses manufactures, la variété de ses industries. On oublie trop souvent que les grandes villes américaines frappent surtout, quand on y regarde de près, par l'accroissement de la pauvreté excessive à mesure qu'augmente la population immigrante; par l'accroissement réel ou apparent de la distance qui sépare les gens très riches et les gens très pauvres; en d'autres termes, par ce fait que, si d'une part il se crée des fortunes colossales pour lesquelles bien peu sont élus, d'autre part, il se forme une nombreuse population composée en partie de journaliers qui n'économisent rien et en partie de prolétaires qui ne

gagnent jamais assez pour fournir à leur famille même les choses indispensables; accroissement inquiétant pour la grande République et qui contrebalance puissamment les bienfaits apportés par la liberté de l'immigration européenne.

On ne réfléchit cependant à rien de tout cela. En chaque ville américaine on ne voit qu'une sirène enchanteresse qui nous fascine et nous subjuge. Villes de leurre!... Villes de loterie où l'on croit que chacun peut gagner le gros lot, où quiconque joue bien finit toujours par gagner; villes de Cocagne, toutes, où il y a des aveniris tout faits que l'on n'a qu'à choisir; terres promises qui ouvrent des horizons magnifiques à toutes les intelligences et dans toutes les directions; vastes ateliers de civilisation où toute capacité, où tout talent trouve du travail et fait fortune; océans où se fait, chaque jour, la pêche miraculeuse; cités prodigieuses enfin, cités du prompt succès et d'activité d'où, en un court temps, un homme, entré en souliers éculés, en ressort en carrosse capitonné; où, tout le jour, il pleut des pépites d'or mêlées aux scories des cheminées d'usines!... Mais aussi, il faut bien l'avouer, villes d'illusions! Illusions ruinées, bonheurs perdus, oh! que les grandes villes américaines en ont vu! Combien, dans leur sein, ont senti tout-à-coup que la mesure d'idéal qu'ils portaient en eux était trop courte une fois superposée aux réalités d'une existence à faire! Combien s'en sont trouvés qui, après avoir vu, touché, respiré ces villes; après avoir erré des jours entiers, dans leurs rues enfumées, désœuvrés, méconnus, solitaires, au milieu d'une foule d'êtres indifférents, se sont tout à coup croisés les bras, puis, crispés moralement et physiquement, se sont laissés mourir tristement. Heureux ceux de nos gens qui, après quelques mois de séjour dans ces cités-merveilles, par une transition dont il nous est libre de rêver les nuances, n'ont pas senti le dégoût remplacer la curiosité... Les Etats-Unis peuvent, à la vérité, être bonne mère pour les hommes ambitieux et à grandes vues, soit qu'ils veuillent jouir du fruit de leur existence passée, soit qu'ils aient une fortune à faire ou à refaire et qui se sentent capables de nager dans les eaux troubles; mais les faibles ont bien peu de chances de se frayer une route en luttant contre la marée turbulente de ces villes.....

... Nous sommes au fort de la canicule. Un soleil rouge qui perce une nuée blanche, volatile, mélancolique, semble une tache de sang dans le ciel presque assombri et la monstrueuse ville de fer est assoupie dans une torpeur ardente et lourde... Les voitures-réservoirs à tuyaux d'arrosage grelottent dans le blême silence et, dans les rues à la mode, les roues caoutchoutées des voitures de gala font un bruit de luxe, conforme à l'ambiance...

La journée de travail est finie.

Le port où, masses sombres et trapues,

s'allongent les quais d'Hoboken, sur lesquels a travaillé tout le jour une nuée de débardeurs, se déserte peu à peu, et chaque ouvrier, délabré, en sueurs, reprend le chemin du domicile... A travers un dédale de rues tristes et tortueuses, placardées d'affiches multicolores, et bordées de cheminées puantes, de fourneaux et d'usines, un jeune homme s'avance à pas lents, fatigué, harassé... Indifférent à tout, il ne semble rien voir, rien entendre: ni les sonneries rapides et précipitées des tramways électriques qui coupent les avenues et les ruelles, ni les grelots des fiacres qui se pressent et les fers des chevaux qui frappent l'asphalte, ni les autos qui lourdement cornent, ni les airs mélancoliques des orgues de Barbarie, au fond des cours humides et noires, que de pauvres pères tournent continuellement des journées entières... Un escalier branlant qui craque sous les pas, une porte criarde qui s'ouvre, et notre jeune homme se trouve dans une méchante petite chambre nue, sans ornement, sans rien qui réjouit la vue. Une tranche de pain avec un morceau de fromage et un verre d'eau sont vite engloutis par un ouvrier qui a travaillé fort durant la journée... et c'est le frugal repas que vient de prendre ce pauvre ennuyé...

Cet ouvrier, l'a-t-on reconnu? Non, assurément, tant il n'est plus le même. C'est Paul Pelletier...

Ah! ils sont loin, déjà, les beaux jours de la Malbaie et ceux, encore plus ensoleillés de la Baie des Ha! Ha!... La réalité dérange parfois nos idées comme le mouvement dérange une draperie. Lui qui croyait que la réalité c'était la liberté, la fortune, le plaisir; non, c'était le rêve, cela; et la réalité, elle était là-bas, à la ferme, dans la pauvreté décente, même dans les petites privations, sauvegardes de la dignité...

Et ce soir, appuyé mélancoliquement à l'unique fenêtre de sa chambre, Paul essaya de scruter, dans l'horizon de cheminées qui lui borne la vue et les innombrables fils métalliques qui passent au-dessus de sa tête, les secrets décevants de cette vie qu'il avait imaginée si belle et qui était si triste. Hélas! la bonne fée qui l'avait conduit jusqu'ici s'était envolée; le charme était rompu et une première expérience de la vie lui apprenait qu'il ne faut pas confondre le rêve avec la réalité, qu'il est plus facile de former des projets que de les exécuter...

La nuit règne maintenant sur la ville qui s'endort et tout est silence dans le pauvre quartier des travailleurs qui ont peiné depuis le matin pour gagner le pain qu'ils ont mangé... Quelques voitures roulent encore de loin en loin. La nuit s'étend, plus épaisse, silencieuse, avec la solitude, avec la tristesse dans la chambre de Paul face à face avec son ennui...

Son ennui!...

Oh! cet ennui de certains soirs qui vient se coller aux fenêtres comme un brouillard, quand le ciel est sombre et bas, quand les

routes et les rues ne sonnent plus, quand la chambre et l'âme restent sans lumière dans le lent crépuscule. Ennui du cœur qui n'aime plus rien; ennui de la pensée lasse d'avoir trop pensé et qui perçoit la vanité de ce jeu; ennui de la volonté rompue de s'être trop efforcée vers des fins illusoires!... Pauvre Paul! c'en est-il donc fait à jamais, déjà, de ton vouloir, de ta pensée et de ton amour? Vous tous qui l'avez connu, cet ennui, et vous surtout, pauvres villageois qui avez déjà été enchaînés dans l'isolement d'une ville, à qui la vie moderne, si prodigue d'agitation et de vains spectacles, semble n'avoir réservé que

l'immobilité et le souci d'attristants et d'humiliants devoirs, pensez à Paul, ce pauvre désenchanté!...

Si, à cette heure, Paul avait connu Sully-Prudhomme, il aurait pu jeté ce cri de l'âme:

Ah! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyer,
Quelquefois devant ma fenêtre
Vous passeriez!

Mais Paul ne connaissait pas même le nom du délicat auteur du "Vase brisé".

Le Sol Natal

*En vain, j'ai voyagé jusqu'aux confins du monde
Traversant tous pays, voguant sous tous les cieux
Allant toujours plus loin pour tâcher d'être mieux,
Mais rien n'a pu fixer ma course vagabonde.*

*Et je suis revenu, vers la terre féconde
Où jadis ont souffert et vécu mes aïeux;
J'ai revu mon village, et son clocher si vieux
Qu'il tremble sous le vent, lorsque l'orage gronde.*

*J'habite de nouveau, la chambre où je suis né:
Le logis minuscule, et l'humble jardinet,
Qui vit mes premiers pas, sur ses sentiers de mousse.*

*Je suis heureux ainsi; mon unique désir,
Est d'attendre, en ces lieux, mon heure, et puis mourir,
La mort, en ce pays, me paraîtra plus douce.*

SIDI-BOUZIAN.

Echo du match de Chicago



— Quand on veut on peut...

Le Mariage de Fausta

(ROMAN EN DEUX PARTIES)

Par Jean Rameau

Dernière Partie

(Suite et fin)

IX

ALEXANDRE Marjolin connaissait peu les tourments d'amour.

Jeune, impétueux et riche, il croyait n'avoir qu'à lever le doigt pour voir les cœurs s'ouvrir à la ronde, et, en effet, ils s'ouvraient assez bien, ordinairement, l'éclat de ses millions les faisant s'épanouir, dans les plates-bandes

parisiennes, comme celui du soleil dans un champ de coquelicots.

Aussi fut-il exaspéré par la résistance de Fausta.

Il eut compris, peut-être, que l'héritière de magasins importants comme les *Galeries Châteaudun* manifestât quelque hésitation; mais les *Galeries Saint-Antoine!*... C'était hardi.

Et qui lui préférerait-on? Un bonhomme comme Nanteilles, un de ses salariés! C'était outrageant. Il fallait donc triompher, coûte que coûte. C'était plus qu'une question d'amour: une question de dignité. La maison Marjolin ne pouvait pas recevoir ce camouflet public.

Aussi, après les obsèques de Mme Navarroux, le siège de Fausta fut-il entrepris avec vigueur.

Lettres, visites, envois de fleurs, prêts de livres, attentes au Père-Lachaise, près de la tombe quotidiennement visitée, filatures discrètes dans les magasins ou au bois de Boulogne, interventions d'amis communs s'ingéniant à préparer une réconciliation: tout fut mis en œuvre—et tout échoua.

Mme Marjolin, dont la police était fort bien faite, apprit un jour que MM. de Nanteilles père et fils voulaient donner leur dé-

mission. Cela laissait présager des événements importants.

—Ah! qu'ils partent! qu'ils fichent le camp! s'écria le jeune Alexandre. Beau débarras!

Mais sa mère sourit et ses dents fines pointèrent entre ses lèvres.

—Et les traités? murmura-t-elle.

—Quels traités?

—Ceux qui les lient à nous pour trois ans?

Et sa tête se balançait, confiante, comme si elle venait d'élaborer, dans les profondeurs de son cerveau, un plan mystérieux, de dresser une machine de guerre infaillible qu'on mettrait en mouvement au besoin.

Mais, en attendant, il fallait penser à consoler ce pauvre Alexandre qui, vraiment, s'affolait.

Et d'abord sa mère essaya de le marier ailleurs, dans les cinq semaines, pour bien démontrer à tous que c'était lui qui avait pris les devants, qui ne voulait point de Fausta.

Mais Alexandre eut beau s'appliquer, il ne trouva point dans son entourage la jeune fille capable de l'éblouir, de l'enchaîner, de lui faire oublier la trop belle Fausta Navarroux.

Elles semblaient si peu de chose en comparaison! Les mieux tournées avaient l'air de sa caricature.

Alors, de sa propre initiative, il chercha des consolations ailleurs.

Il avait été un fétard célèbre avant de connaître Fausta; il le redevint avec frénésie.

Les music-halls le revirent. Une débutante des Variétés le retint quatre ou cinq jours.

Une blonde Américaine réussit à l'amener en croisière sur la grande bleue.

De toutes ces expéditions lamentables, de ces courses violentes à l'oubli, l'Antimicrobe revenait avec un peu moins de santé, mais avec autant de mémoire. Il broyait tout de fureur, de dépit, autour de lui, quand il avait



une heure de clairvoyance. Et il éprouvait des tentations d'aller lui couper la gorge à ce Nanteilhes, à ce sans-le-sou, pour lequel il endurait le martyre, lui le multimillionnaire.

Il ne passait plus à son journal que pour piller la caisse. En trois mois, il dépensa quatre cent mille francs. L'avenir sentait la ruine. Cela ne pouvait pas durer. Alexandre devait être fou.

Sa mère s'alarmait, perdait la tête, elle aussi. Les affaires étaient déjà si brillantes! Des concurrents acharnés se levaient partout.

Certains soirs, désespérée, elle songeait, comme son fils, à se débarrasser de ce gentilhomme. Mais comment faire? Des brutalités n'auraient-elles pas donné l'éveil? Certes, une agression de rôdeurs, la nuit, aurait été facilement organisée. Mais, si l'un de ces individus avait bavardé ensuite? Il fallait être prudente. Si le salut de son fils ou celui de sa maison l'obligeaient à intervenir, Mme Marjolin s'arrangerait de façon à travailler seule. Les plus fortes œuvres sont filles de la solitude plutôt que de la collaboration.

Une après-midi, étant passée au bureau du journal, il lui sembla que le visage du "régisseur" avait une expression insolite.

—Madame, lui dit cet homme aussitôt qu'il la vit, je serais heureux de causer un instant avec vous.

—Je n'ai pas le temps aujourd'hui, cher monsieur.

—Alors, demain, peut-être?...

—Il est probable que je ne viendrai pas demain.

—Dans ce cas, nous vous écrirons.

—Qu'est-ce que vous voulez écrire?

—Que nous avons le regret, mon fils et moi, de quitter la maison.

—Ah bon!... Et vos traités?

—Nous réglerons cette affaire à l'amiable, si vous le voulez bien.

—Vous avez donc trouvé une nouvelle situation?

—Oui, madame; et, personnellement, je suis désolé...

—Moi aussi, mon ami.

Et après un vingtième de minute de réflexion, où les petits yeux, vitrés de lunettes, sourcilèrent fort, comme pour mieux rassembler des idées éparses, Mme Marjolin reprit:

Pour vous, ça ira tout seul. Nous trouverons bien un autre régisseur, faisant fonctions de concierge... Ce n'est pas ce qui manque...

Le comte serra fortement ses mâchoires, mais il ne broncha pas.

—Quant à votre fils, poursuivit la directrice du journal, c'est une autre histoire; il fait la mise en pages, et j'ai besoin de huit jours pour trouver quelqu'un. D'ailleurs, vous savez que c'est le nombre de jours réglementaire...

—Pour les domestiques, madame.

—Eh bien? demanda-t-elle, de son air le plus ingénu.

Et, tranquillement, Mme Marjolin passa dans le cabinet de son directeur.

Mais elle eut beau faire, elle fut nerveuse dans ce cabinet. Elle n'entendit pas grand-chose de ce qu'on lui raconta. Son cerveau avait des bruissements de fourmilière.

—Ça y est! pensait-elle. Il va l'épouser un de ces jours... Ah! mon pauvre Alexandre!...

Mais il ne fallait pas se laisser abattre. La partie n'était pas perdue, loin de là. Il importait seulement de bien travailler, durant cette dernière semaine.

Et Mme Marjolin travailla. Ce furent huit jours d'une activité fiévreuse. Elle les passa presque entièrement dans ses bureaux. Le monde n'existait plus. Pas une visite, pas un dîner en ville. Du soir au matin, elle combinait, méditait, fouillait dans des placards, remuait des tas poudreux de vieilles lettres, s'enfermait dans son bureau particulier de l'entresol.

Et, parfois, une brusque sortie, à pied, en des vêtements modestes comme ceux d'une institutrice.

Denis de Nanteilhes s'étonnait de la voir si active, si absorbée.

Il logeait, maintenant, dans l'hôtel même du journal. Une chambre fort sommairement meublée, au troisième étage. Une après-midi, ayant besoin de faire un bout de toilette, il y monta. Et, devant la porte, il trouva Mme Marjolin.

—Nantes! sursauta-t-elle. Que faisiez-vous donc?... J'allais voir si vous étiez dans votre chambre.

—J'étais à mon bureau, madame.

—Par exemple!... On m'a dit qu'il n'y avait personne dans votre bureau.

—Vous aviez besoin de moi?

—Mais oui... Que voulais-je donc?... Ah! lisez un peu mieux les épreuves pour le prochain numéro. Le dernier était plein de coquilles. Des réclamations me parviennent de toutes parts. Prenez-en bonne note, n'est-ce pas?

Et Mme Marjolin descendit, fort pressée, semblait-il, et un peu plus rouge que d'habitude.

—Ah! ça, se dit Denis, qu'est-ce qu'elle manigance?

Et il entra dans sa chambre d'un air inquiet, comme s'il avait flairé un camorillage.

Mais la semaine touchait à sa fin. Bientôt, on serait libre...

Mme Marjolin fut exquise, les jours suivants.

Et, quand il partit, elle ne voulut entendre parler d'aucune indemnité. Le traité lui aurait permis d'exiger un millier de francs, peut-être davantage. Elle n'eut pas l'air de s'en douter le moins du monde.

—Adieu, monsieur! Ne nous oubliez pas! recommanda-t-elle. Nous resterons bons amis, j'espère... Alexandre aurait été heureux de vous serrer la main, mais vous savez qu'il est en voyage. A bientôt!

Elle prêta sa voiture pour le déménagement de quelques bibelots que M. de Nanteilhes avait installés dans sa chambre. Pour les vé-

tements et le linge, elle fournit deux grandes caisses.

Denis n'en revenait pas. Cette amabilité tardive le touchait. Il pensa :

—Ce n'est pas une méchante femme, au fond. Quand on la connaît bien...

Mais voilà : il commençait seulement à la connaître.

A partir de ce jour, les événements se précipitèrent.

Au mois d'avril, les fiançailles de Mlle Fausta Navarroux et de Denis de Nanteilhes furent officiellement annoncées. Et les intimes répandirent le bruit que le mariage serait célébré trois semaines plus tard, dans la plus stricte intimité, à cause du deuil récent.

Alexandre était toujours en voyage. Une élégante divorcée avait voulu voir avec lui les processions de la semaine sainte en Espagne.

Mme Marjolin était sur des braises. Que fallait-il faire? Empêcher le mariage? Elle croyait le pouvoir à présent. Mais cela n'irait pas tout seul. Il faudrait se donner beaucoup de mal, manœuvrer une arme effrayante, qui risquait de blesser beaucoup de monde, à tort et à travers.

Et si Alexandre était consolé par hasard? S'il ne pensait plus à Fausta?

Il était fort possible que cette jeune divorcée, qu'on disait jolie et capiteuse, eût guéri le pauvre enfant. Alors, à quoi bon agir?

Certes, c'était vexant que cette petite Navarroux préférât un Nanteilhes à un Marjolin, le serviteur au maître; mais elle, la mère du prétendant éconduit, n'en mourrait pas. Elle oublierait vite cette petite mésaventure.

Si elle avait souhaité un autre dénouement, c'était pour son fils. Tout ce qu'elle avait fait, tout ce qu'elle s'était préparé à faire, c'était pour son fils. Lui seul emplissait sa vie, commandait à ses actes, et rien ne pouvait être mal de ce qui pouvait lui procurer quelque bien, un crime même devait être un geste vertueux s'il avait pour effet de lui apporter un peu de douceur.

Alexandre tomba chez elle, place Malesherbes, un dimanche matin, à neuf heures.

Elle poussa un cri en le voyant. Mais ce n'était pas seulement du plaisir, c'était aussi du chagrin, de l'épouvante.

—Pauvre miennot! Tu es malade?

—Mais non! ricana-t-il.

—Tu as l'air si fatigué! Ces joues... oh! ces pauvres joues!

Elle se mit à genoux, devant lui, dans son peignoir de flanelle blanche, pour mieux lui baiser les mains.

Et ses yeux se remplissaient de larmes en voyant combien ces mains avaient maigri, combien tout ce visage accusait la souffrance, l'ennui de vivre, le dégoût de penser. Les prunelles brillaient d'un éclat fiévreux.

—Alors, c'est vrai? Tu n'as pas été malade en Espagne? Tu peux me dire, va!

—Mais pourquoi voulez-vous?... En voilà une entêtée!

—C'est cette femme, alors, qui t'as mis dans ce bel état?

—Quelle femme?

—Oh! je sais, pauvremien! Inutile de me faire des cachotteries. Une femme du monde, paraît-il, divorcée...

—Oh là! vous retardez, maman! Plaquée à Madrid, la divorcée... Mais je voudrais bien me débarbouiller, avec votre permission.

—Oui, viens! pauvre chéri...

—Et puis, avec votre permission...

Il s'interrompt.

—Ceci va être plus dur, sourit-il.

...Je voudrais bien un bon qui me permit de lever 125,000 francs chez notre banquier.

—125,000 francs?... Tu es fou!... D'où veux-tu que je les tire? Ça ferait un demi-million depuis quatre mois!

—Il me les faut pourtant.

—Ah! mais non!

—Dette d'honneur...

—Mais, comment, malheureux?

—J'ai joué.

—Joué, toi!

—Ça vous étonne?... Oui, joué et perdu, ce qui signifie, comme vous savez, que je suis joliment heureux en amour. A propos...

Il rougit et ses paupières fripées battirent deux ou trois fois.

—...Comment vont-ils?

—Qui?

—Les tourtereaux, parbleu! Ça biche toujours?

Mme Marjolin recula légèrement. Ses regards se posèrent sur les yeux d'Alexandre. Que fallait-il lui répondre?

Ah! tant pis! elle allait voir.

—Tu ne sais donc pas? murmura-t-elle, sans le quitter du regard.

—Qu'est-ce qu'il y a?... Je ne sais rien, tu comprends. On parle d'autre chose en Espagne!

—Il y a qu'ils se marient.

—Fausta? Elle épouse de Nanteilhes?

—Eh oui! C'est pour la fin du mois.

—La noce?

—Oui, mon chéri.

—Non!... Vous voulez rire?

—Les journaux ont annoncé. Les publications sont faites.

—Ah! par exemple! s'écria-t-il.

Et sa face prenait une couleur de bois mort.

Mme Marjolin se précipita, le serra de ses bras maigres, le baisa de ses lèvres ardentes.

Elle le sentit trembler comme un agonisant sur sa poitrine.

—Non, non! Ils ne se marieront pas, je te le promets!

—Ah! c'était une plaisanterie!... Je sentais bien...

—Ce n'était pas une plaisanterie. Ils doivent réellement se marier; mais ils ne se marieront pas! Ça te ferait trop de peine, miennot!

—A moi? voulut-il protester. Pfft!...

—Oui, ça te désespérait, je le vois bien. Tu l'aimes toujours! C'est elle, au fond, qui t'a mis dans cet état, qui te fait jouer, qui te

fait commettre folies sur folies!... Tu l'a-dores, tu la veux... Tu l'auras, mon chéri! Embrasse-moi bien encore!... Tu l'auras, je le jure devant Dieu! Ou, du moins, il ne l'aura pas, lui!

—Mais comment?...

—C'est mon affaire. Je t'aime, miennot. Et je suis une bonne mère, tu sais bien! Tu vas voir si je suis une bonne mère... Mais, quoi qu'il arrive, tu me soutiendras, dis? Tu me défendras, au besoin, comme je te défendrai? Un baiser encore... sur les yeux?... Merci! Maintenant, j'ai la force.

Une heure après, Mme Marjolin, vêtue de noir, sortait vivement, prenait un fiacre sur la place Maiesherbes et jetait au cocher l'adresse de M. Moiru, avenue du Trocadéro, 95.

X

M. Théodore Moiru était un brave cinquantenaire qui avait fait fortune dans les phosphates.

Il commençait à éprouver de vastes ambitions, celle d'avoir une galerie de tableaux, par exemple. Or, ne connaissant rien en peinture, il avait coutume de passer une heure ou deux, chaque dimanche matin, au musée du Louvre. Le dimanche soir, il allait à l'hôtel Dronot, examinait les divers tableaux qui devaient être mis en vente le lendemain; et, quand il en trouvait un à son goût—"qui lui dit quelque chose"—il donnait l'ordre à un commissionnaire de le pousser jusqu'à tel prix. Vingt-quatre heures après, le tableau lui était généralement envoyé. Seulement, il s'apercevait, trop tard, que c'était presque toujours une copie. Ces tableaux, s'ils lui avaient "dit quelque chose" le soir à quatre heures, c'était parce qu'il avait fait leur connaissance à onze heures du matin.

M. Théodore Moiru se trouvait ainsi possesseur d'une importante galerie de reproductions qui ne lui revenaient pas à plus de mille francs, l'une dans l'autre. Mais il aimait se figurer que, dans le nombre, il y avait beaucoup de "répliques", puisqu'il est avéré que la plupart des tableaux célèbres ont leurs doubles, sinon leurs triples, qui se promènent à travers le monde.

Ce dimanche matin, M. Moiru était en train de prendre son *Théophile Gautier* et son *Boedecker* pour aller explorer l'École italienne, quand on lui annonça la visite de Mme Marjolin.

Il eut une expression d'ennui. Mais Mme Marjolin était une de celles à qui un homme comme Moiru ne pouvait rien refuser. Il avait le culte du souvenir.

Il posa donc ses livres et pria de faire entrer Mme Marjolin.

Elle parut, vêtue de sombre et voiletée comme si elle venait de faire trente lieues en automobile.

—Bonjour, chère amie! Comment ça va!

Elle tendit sa main, releva sa voilette, et, constatant qu'ils étaient bien seuls, elle tendit sa joue.

—Embrasse-moi! murmura-t-elle. Comme

autrefois... Ah! le baiser d'un honnête homme fait du bien!...

Il reçut aussi deux bonnes "bises" de ces lèvres minces, qui n'avaient pas manqué de fraîcheur au temps de Mac-Mahon, et, correct, il demanda:

—Comment va Alexandre?

—Pas mal... Il est de retour depuis quelques heures à peine, répondit-elle.

Et, comme Moiru était l'un des trois amis de son mari auxquels Mme Marjolin eut pensé, lorsqu'il avait été question de chercher un parrain, elle donna des détails abondants:

—Ce pauvre chéri!... Très sérieux malgré les apparences, très gai aussi... Et un cœur d'or! L'éanuyeux, c'est qu'il ne veuille pas se marier.

—Ah! je croyais que Mlle Navarroux, dans le temps...

—Oui, pendant trois semaines, il y a songé. Mais il en a eu vite assez, et il l'a envoyée promener comme les autres.

Ces réflexions faites, Mme Marjolin crut pouvoir exposer l'objet de sa visite.

Elle prit des airs pénétrés, soupira légèrement et, baissant les yeux, commença:

—Mon ami, je viens à vous, aujourd'hui, comme à un confesseur.

—Diantre! ironisa-t-il. Dois-je aller revêtir un surplis?

—Ne plaisantez pas! C'est fort grave.

—Que se passe-t-il donc?

—Je suis en possession d'un secret terrible et je ne sais pas ce que je dois en faire. C'est un cas de conscience très douloureux. Connaissant votre sagesse, votre droiture, mon cher ami, c'est à vous, après avoir réfléchi longuement, que je m'adresse de préférence.

—Mais qu'y a-t-il? quel est ce secret? demanda le bon M. Moiru, qui troublait un prologue si sévère. Est-ce qu'Alexandre?...

—Cela ne concerne en rien Alexandre, interrompit Mme Marjolin d'une voix coupante. Mon fils n'a rien à voir dans cette affaire. Il l'ignore, d'ailleurs, d'un bout à l'autre.

De ses doigts minces qu'un léger énervement faisait trembler sur le bureau, elle prit une bande de journal qui traînait, la froissa, la tritura inconsciemment, puis, l'ayant jetée d'un geste sec dans la corbeille voisine, elle dit avec brusquerie:

—Que feriez-vous si, ayant découvert qu'un homme vient de tuer une femme, vous appreniez que cet homme va épouser la fille de cette femme?

—Quelle histoire! s'écria Moiru.

—Une histoire vraie, mon cher. Il y a un homme, à Paris, qui a tué ou fait tuer une femme, et qui, dans quelques jours, doit épouser la fille de sa victime.

—Et cette fille le sait?

—Non; le veuf non plus n'en sait rien.

—Et vous le savez, vous?

—D'une manière indiscutable.

—Ah?

—J'en ai les preuves. Il y a quelque part des papiers qui établissent que cet homme

est un réel assassin.

—Et pourquoi aurait-il assassiné?

—Pour mieux arriver à ses fins : pour épouser la fille.

—La mère s'y opposait donc?

—De toutes ses forces. Elle l'avait mis à la porte. Elle avait pour ainsi dire déshériter sa fille; on lui avait fait savoir qu'elle n'aurait pas un sou si elle persistait à vouloir pour mari cet homme qui, de son côté, n'avait aucune fortune. Alors, l'homme s'est arrangé de façon à supprimer la mère, ce qui, non seulement écartait tout obstacle, mais faisait hériter la jeune fille d'un million ou deux. C'est un beau coup, comme vous voyez.

—En effet! Un joli monsieur!... Et, dites-moi : c'est dans une famille honorable que ça se passe?

—Très honorable.

—Ne la connais-je pas? demanda M. Moiru d'une voix assourdie.

Pour toute réponse, Mme Marjolin eut un sourire aigu.

Les yeux du brave homme cillèrent. Il avait compris.

Il détourna la tête, prit un coupe-papier et tambourina quelque temps sur son bureau.

—C'est effrayant! grommela-t-il avec indignation. Le coup serait fameux, en effet. Et il est clair que la disparition de la mère a été pour ce jeune homme un événement providentiel... Mais, comment se fait-il? C'est bien des suites d'une opération que Mme Navarroux est morte?

—Evidemment.

—D'une opération pratiquée par le docteur Luteck, si je ne me trompe?

—C'est cela même... Le docteur Luteck, avec qui notre jeune homme s'était abouché précédemment.

—Ah!... Vous croyez donc que ce docteur...

—...a pu recevoir les instructions du jeune prétendant. Et un coup de bistouri n'a qu'à dévier d'un demi-centimètre, n'est-ce pas?

—Oh! mais ce serait infernal! Et je me refuse à croire...

—J'ai les preuves, répéta Mme Marjolin avec son même sourire.

—De telles choses pourraient donc se passer? Un opérateur, à la demande d'un criminel quelconque...

—Oh! pas quelconque! Il y a longtemps que notre jeune homme connaissait l'opérateur. Du reste, c'est sur la recommandation personnelle de Luteck que nous l'avons pris chez nous. Ainsi...

—Mais quel serait l'intérêt du médecin là-dedans?

—Si on y a mis le prix, à sa petite complaisance?

—Vous croyez donc que Luteck est un homme...

—Je ne crois rien... Mais je sais que Luteck a déjà reçu, secrètement, divers acomptes de notre ancien employé; 2,500 francs en deux fois... Et si l'on considère que ce jeune homme est sans le sou, qu'il n'avait pas de quoi se vêtir proprement lorsqu'il est entré

chez nous, que son père n'était pas plus fortuné...

—Deux mille cinq cents... Vous dites que Luteck a touché deux mille cinq cents francs pour cela?

—Pourquoi voulez-vous que ce soit?

—D'abord, ce serait bien peu! Un homme, dans la situation de ce médecin...

—Pas si brillante qu'on se figure. Il a eu la main malheureuse, deux ou trois fois. La clientèle se raréfiait, j'en sais quelque chose. Et puis, ces deux mille cinq cents francs, ne l'oubliez pas, ne sont qu'un acompte. On pourra faire des versements plus considérables bientôt, quand on aura épousé l'héritière.

—Mais c'était peut-être pour payer l'opération que ce jeune homme a versé les deux mille cinq cents francs!

—Erreur! L'opération a été payée intégralement, et par moi-même. Ainsi...

—Comment savez-vous que cet argent a été donné au docteur?

—J'ai vu les reçus.

—Ah!... C'est bien singulier!... Des reçus pour une affaire de ce genre... Et qu'y a-t-il sur ces reçus-là?

—Oh! rien! On ne s'est pas compromis, vous pensez! Ce sont deux simples talons de mandats-poste. Il n'y a que le nom de l'envoyeur; M. de Nanteilles; celui du destinataire; M. Luteck, et le montant des sommes versées.

—On ne peut vraiment pas conclure d'après ces papiers...

—Oh! il y a bien autre chose! D'ailleurs, ce qui prouve que ces reçus sont compromettants, c'est que le jeune homme les a cachés sous la doublure d'une jaquette. C'est une autre preuve ça. On ne va pas coudre si mystérieusement, entre deux étoffes, des papiers honnêtes. Il faut être coupable pour cacher ainsi les pièces à conviction. C'est cela qui m'a ouvert les yeux, qui m'a fait réfléchir et m'a conduit à la vérité. Un de mes employés a vu, par hasard, notre ancien secrétaire envoyer l'un de ces mandats. Ça m'a intriguée; j'ai surveillé mon bonhomme, et j'ai fini par découvrir la cachette aux reçus. Alors j'ai compris. Tout s'est admirablement éclairci pour moi, j'ai trouvé la raison de plusieurs démarches antérieures, d'une foule de petits faits. Ça a été net, dans mon cerveau, comme une démonstration mathématique. Un coup de maître, un véritable chef-d'œuvre du crime, un assassinat bien modern-style et qui ne pourra probablement jamais être prouvé en justice. L'instigateur dira: "Je me suis trompé; ça peut arriver à tout le monde, une fois ou une autre!" Donc, impunité certaine, malgré les reçus, malgré le reste. Des présomptions morales, oui; mais des preuves matérielles, non. Et, pourtant, cette horreur a été commise, aussi vrai qu'il fait jour en ce moment. Épouser une jeune fille comme Fausta et posséder une belle dot comme la sienne, quand on est pauvre comme Job, cela vaut quelques efforts, du reste... Ah! le

monstre! Qui aurait pu se douter? On lui donnerait le bon Dieu sans confession.

—Je l'ai vu plusieurs fois, comme vous savez; il est venu ici à l'occasion de cette revue; il soufflait pendant les répétitions, et j'avoue que je ne l'aurais jamais cru capable.

—N'est-ce pas?

—Mais ces reçus, on pourrait les retrouver sans doute, faire une enquête? Vous savez où il les a cachés?

—Je vous le répète: sous l'épaule américaine d'une jaquette noire, l'épaule droite.

—Vous en êtes bien sûre? Vous les avez vus?

—... Je les ai vus. Une bonne, qui les avait découverts, me les a montrés.

—Et on les y a remis?

—Scrupuleusement... D'ailleurs, si je n'avais pas été sûre de tout cela, je ne serais jamais venue vous le dire, vous comprenez. J'aurais eu des soupçons, mais pas des preuves. Et je défie une personne sensée, quelle qu'elle soit, de ne pas les considérer comme des preuves certaines, irréfutables, écrasantes. C'est aussi probant qu'un poignard retrouvé dans le ventre d'un mort.

—C'est affreux. Et vous êtes convaincue que Mlle Navarroux ignore?

—J'aime à le croire. Et son père ignore aussi, certainement. Le jugez-vous capable, s'il savait, de consentir à un mariage aussi monstrueux?

—Non! répondit Moiru avec force en rejetant son coupe-papier sur un monceau de lettres.

—Maintenant, insinua Mme Marjolin à demi-voix, faut-il que Navarroux continue à ignorer?...

M. Moiru se retourna sur son fauteuil; il regarda son amie, demeura silencieux trois ou quatre secondes, puis haussa lentement les épaules.

—Qu'est-ce que ça nous fiche? conclut-il, philosophe.

—Oh! à moi, rien! A vous non plus, sans doute, répliqua Mme Marjolin. Et un tic qui vint actionner son sourcil gauche à deux reprises révéla combien sa tension nerveuse était violente en ce moment. N'est-ce pas terrible de penser que des abominations de ce genre peuvent rester impunies?

—Bien sûr! bien sûr! approuva Moiru. Mais ça serait si délicat, ça ferait de telles histoires...

—Alors, selon vous, il faut se taire?

—Je crois que ça vaut mieux.

—Et laisser une brave petite fille comme Fausta—car j'ai un fond de tendresse pour cette enfant, moi; je l'ai presque vue naître—laisser cette malheureuse orpheline épouser l'assassin de sa mère?

—C'est épouvantable, évidemment.

—Et si elle le découvre, un jour, que son mari est un assassin? Car elle pourra le découvrir; il est même probable qu'elle saura tout dans quelques mois, quand l'histoire se sera ébruitée—et elle commence à s'ébruiter. J'ai déjà entendu quelques réflexions significatives...

—Vraiment?

—Allez donc retenir les mauvaises langues! Tout le monde sait que la mère était formellement opposée au mariage, que sa mot a fait de ce garçon—qui n'était qu'un vulgaire employé à quatre cents francs par mois—un des hommes les plus en vue de notre société. Alors, concluez vous-même! Surement, Fausta saura; elle apprendra un jour ou l'autre, par une lettre anonyme ou autrement, tout ce qu'on dit de son mari; et quelle sera sa situation à cette pauvre petite? Que pourra-t-elle penser de son entourage, de moi, de vous? "Ils savaient que j'allais épouser un brigand, et ils ne m'ont pas empêchée!" Que pourra penser le père?...

—C'est vrai! déclara Moiru, avec un grand geste de son bras gauche, qui sembla balayer les derniers scrupules. C'est vrai! il vaut mieux les prévenir.

—N'est-ce pas?

—Oui, oui! les prévenir, puisqu'il en est temps encore. Nous encourrions une responsabilité terrible.

—C'est ce qu'il me semblait.

—Dites-leur tout, chère amie!

—Oh! moi? s'excusa Mme Marjolin rougissant. Une femme?...

—Eh bien, quoi? une femme ne sait-elle point parler aussi bien qu'un homme?

—Et puis, étant donné qu'Alexandre a déjà dû épouser cette jeune fille...

—Ça, c'est gênant, en effet.

—On pourrait croire que j'agis par vengeance, par rancune, quoique cela nous soit bien égal que Fausta épouse Pierre ou Paul.

—C'est vrai, fichtre! Ce serait assez délicat.

—Je ne peux pas, vous le voyez bien.

—Non.

—Mais vous-même, cher ami?

M. Moiru sursauta.

—Moi?...

—Oui, pourquoi ne feriez-vous pas cela, vous?

—Comme vous y allez!

—Vous connaissez si bien Navarroux! Vous êtes son ami, son vieux camarade; et devrait-on hésiter, pour un ami, quand il s'agit de lui sauver l'honneur, de lui épargner la plus épouvantable tuile qui puisse tomber sur un homme?

—Bigre, bigre!... Ça ne sera pas comode!

—Non; mais si c'est nécessaire? Vous-même, vous venez de le reconnaître qu'il serait injuste, qu'il serait cruel de le laisser dans l'ignorance.

—Et si rien de cela n'est vrai?

—Oh! l'incrédule... Mais j'en réponds! ce n'est que trop vrai! La complication avec Luttek saute aux yeux... D'ailleurs, vous n'auriez pas besoin d'accuser formellement, de crier: "Il y a eu meurtre! Jetez ce misérable dehors!" Non! en douceur! il faudrait agir en douceur, ne procéder que par persuasion, conseiller la méfiance, raconter simplement ce qu'on chuchote un peu partout, et ne pas oublier les reçus, révéler leur cachette,

mettre à même de réfléchir, de vérifier... Ce serait suffisant. Voyons, mon ami! vous avez peur de faire une bonne action, de sauver une famille, vous l'honnête homme par excellence?... Vous avez peur?

—J'irai! dit Moiru, après avoir secoué ses épaules, comme un bœuf qui veut se débarasser d'une mouche importune.

—A la bonne heure! Vous êtes gentil!... Il faut que je t'embrasse... Je savais bien que tu étais un homme de cœur!

Et, doucement, après lui avoir mis un bon baiser au coin des yeux, en souvenir d'autrefois:

—Quand iras-tu?

—Mais le plus tôt possible! Il n'y a pas de temps à perdre.

—Oh! non!

Le mariage est pour...

—Le 28... dans douze jours, par conséquent.

—Eh bien, je tâcherai de voir Navarroux cet après-midi.

—C'est ça! Et ne lui parle pas de moi, hein? Tu le jures?

—Ah?

—Mais non! mais non! Pas un mot, sur-tout! Il ne faut pas qu'on se doute! On se méfierait, tu comprends? on croirait, comme je t'ai dit, que c'est pour venger Alexandre; et ça ne porterait pas, on ne te croirait pas. Ce serait un coup d'épée dans l'eau. Ce mariage ignoble se consumerait tout de même. Tandis que, si tu ne me fais pas intervenir, si tu as l'air d'agir de ta propre initiative, si tu dis que c'est la rumeur publique, des potins de droite et de gauche, des soupçons plus ou moins ouvertement formulés, qui t'ont donné l'éveil, on prendra la chose au sérieux, on considèrera la démarche comme un avertissement grave, et nous empêcherons cette brave petite Fausta d'épouser un Apache. Est-ce compris? Tu feras bien tout comme je te l'explique?

—Je tâcherai.

—Merci! Tu es un amour... Ah! Théo! comme tu as été cruel pour moi, autrefois! J t'aimais bien, tu sais!...

—Chut! chut! Moi aussi je t'aimais bien; et, si tu as un peu de mémoire... Mais laissons dormir le passé. Nous sommes restés bons amis, n'est-ce pas? C'est l'essentiel. L'amour a cela de charmant, quelquefois, qu'il fait d'excellents amis de deux individus qui furent des amants médiocres.

—C'est vrai. Tu as autant d'esprit que de bonté... Adieu, mon Théo d'autrefois!... Je me sauve. Tu viendras me dire, pas? comment il a pris la chose? Et de la prudence!... A bientôt!

—Oui, à bientôt!... Vous dites bien une jaquette?

—C'est ça; une jaquette noire, toute neuve, commandée après l'enterrement; et sous l'épaule droite, souvenez-vous!

—Bon. Pour le cas où ils voudraient contrôler...

—Oui; explique bien! Au revoir!... Il fait frisquet, ce matin... Mes amitiés à Mme

Moiru. Je ne monte pas... Je sais qu'à cette heure on dérange les jolies femmes.

Frétillante, Mme Marjolin rabattit sa voilette et sortit.

XI

A deux heures de l'après-midi, comme tous les dimanches, Léonard Navarroux était allé déposer des fleurs sur la tombe de sa femme.

Depuis le terrible événement, sa pensée, déjà si lente à se mouvoir, semblait atteinte d'une paralysie partielle. Il vivait dans une prostration indéfinie. Le prochain mariage de sa fille ne l'intéressait pas beaucoup plus qu'une mise en vente de blanc ou d'objets d'étrennes. Il avait donné son consentement, puisqu'on le lui avait demandé, mais il ne comprenait pas très bien que sa fille eut d'autres préoccupations que de pleurer sa mère.

Il l'adorait, la chère défunte, et maintenant que les yeux de son corps ne la voyaient plus, son âme était toute retournée vers elle.

Généralement, il demeurait debout, devant le tombeau, jusqu'à la fermeture, à songer, à se rappeler, le cerveau lourd comme un ciel d'orage où passeraient des mouettes plaintives.

Cet après-midi, Fausta était restée à la maison. Avec son amie, Mme Blanchetti, la sceptique veuve, pour qui son cœur avait peu de secrets, elle était en train d'écrire et de papotter dans le petit salon du premier étage, entre sa chambre et celle de son père. C'était ses lettres d'invitation qu'elle préparait.

Il avait été décidé que le mariage aurait lieu à Marly-le-Roi, dans l'intimité la plus stricte, à cause du deuil récent. Il y avait une autre raison au choix de cette campagne. Là, le mariage passerait inaperçu. Fausta redoutait les cancons des Parisiens, leurs pointes contre Denis, que les Marjolin devaient bêcher avec frénésie depuis quelques mois.

Une *intimité* pour un mariage de personnes tant soit peu en vue, comporte naturellement une centaine d'invitations. Fausta les lançait avec d'autant plus d'insouciance qu'elle était sûre que les deux tiers des invitées ne viendraient pas. Marly-le-Roi, en cette saison, paraîtrait aussi loin que Pétersbourg. Elle en avait donc pris son carnet d'adresses, piqué un point bleu en face de quelques noms; et Mme Blanchetti, qui avait une écriture extrêmement à la mode, des lettres droites et carrées comme des Allemands à la parade, inscrivant les noms, à mesure, sur de grandes enveloppes blanches.

Tout en écrivant, les deux amies bavardaient, alertes.

—Jolie, ta robe empire!

—Tu aimes l'empire?

—Oui, pour les toilettes et l'argenterie...

—Et ton futur mari, qu'est-ce qu'il aime?

—Moi!

—Bête!... Comme si tu ne me l'avais pas assez dit! Ça se voit, d'ailleurs.

—Qu'il m'aime? A quoi ça se voit-il?

—A tant de choses! Tu as un air, un épa-

nouissement... Tu rayonnes comme un phare. Ah! ça fait du bien d'aimer! Ce que ça nous embellit!... Il va falloir que je m'y mette.

—Tu ne ferais pas mal! Alexandre est libre, tu sais?

—Merci! Tes laissés pour compte... Mais tu me fais tromper! Tais-toi!

De temps à autre, Fausta soulevait un coin de brise bise et regardait, de l'autre côté de l'avenue, une *maison de famille*, peuplée d'Américains. C'était là que Denis et son père habitaient depuis qu'ils avaient quitté la cage aux microbes.

—A, propos, demanda Mme Blanchetti. Les Marjolin, tu les as invités?

—Naturellement. Il ne faut pas avoir l'air de les craindre.

—Alexandre est capable d'avoir un coup de sang.

—Tu le soigneras.

—Quant à la mère Coupe-Toujours...

—Qui ça, demanda Fausta.

—Mme Marjolin, donc... Tu ne savais pas? On ne l'appelle que comme ça depuis qu'elle fait travailler les chirurgiens.

Mais les deux amies levèrent simultanément la tête. La porte s'ouvrait.

—Mademoiselle, dit la femme de chambre, on demande, au téléphone, à quelle heure on pourra voir Monsieur.

—Qui demande ça?

—M. Moiru.

—Qu'est-ce qu'il veut, celui-là? murmura Fausta, pensive.

Et plus haut:

—Répondez-lui que Monsieur sera probablement entré à cinq heures.

—Bien, mademoiselle.

Quand la soubrette fut sortie, Mme Bianchetti réfléchit:

—Dis donc: les Moiru, n'est-ce pas chez eux que tu allais, le soir de l'accident de voiture?

—Si!

—En voilà un accident heureux! Sans lui, tu serais peut-être Mme Alexandre Marjolin, ma pauvre!

—C'est vrai, pourtant... A quoi ça tient, hein? A une cage d'ours qu'on rencontre sur sa route!

—Pauvres chéris d'ours!

—Si je savais où ils sont...

—Tu les inviteras à ta noce?

—Mauvaise! Je leur enverrais un gâteau de miel... Mais laisse-moi travailler, hein? Il faut que toutes les invitations soient mises à la poste ce soir.

Pendant une heure, les deux amies écrivent, presque silencieusement.

Bientôt, un pas lourd retentit dans l'escalier.

—Papa, dit Fausta.

—C'était lui, en effet.

Et presque aussitôt une automobile s'arrêta devant la maison. Fausta écarta la brise-bise.

—Moiru, annonça-t-elle.

Mme Bianchetti demanda:

—Tu les invites, les Moiru?

—Heu... faut-il?

—Oui, va. Sois reconnaissante... Puisque tu ne peux pas avoir les ours...

A cinq heures et demie, l'automobile repartit.

En même temps, les pas de Navarroux retentirent dans l'escalier, mais ce n'étaient plus les pas lents d'un bœuf qui laboure, c'était l'allure souple d'un lion qui chasse.

Il ouvrit la porte, brusquement, et son visage parut si bouleversé que Fausta ne put retenir un léger cri.

Elle se leva, spontanément, et alla vers lui, en le regardant avec stupeur.

—Bonsoir, papa... Qu'avez-vous donc? demanda-t-elle, presque à voix basse, comme on parle quand on sent le malheur proche.

Il eut une sorte de sursaut en voyant Mme Bianchetti près de sa fille; mais il ne songea pas à la saluer. Il demeura silencieux, les yeux fixes, et rien ne bougeait guère, de son corps, que ses mains larges, qui s'ouvraient, se refermaient, machinalement, comme pour étrangler d'invisibles ennemis.

Effrayée par cette attitude, Fausta s'approcha davantage, tendit son front à baiser.

Navarroux ne desserra pas les lèvres.

—Ah! mais?... Vous êtes souffrant? demanda-t-elle. Je ne vous ai jamais vu comme ça!... Vous venez du cimetière?... Je suis avec mon amie Alberte, comme vous voyez. Et nous avons joliment travaillé depuis trois heures... Toutes les lettres de part sont prêtes. On peut porter à la poste.

Et, comme les yeux de son père ne s'éclaircissaient pas, elle dit, moitié badine, moitié fâchée:

—Ah ça! est-ce que vous allez nous la faire longtemps à la statue du Commandeur?... A votre aise! Quand vous en aurez assez, prévenez-nous!

Et, revenant à la table, elle prit le paquet des lettres de part et sonna sa femme de chambre. Mais Navarroux lui saisit le bras.

—Qu'est-ce que tu veux faire? lui demanda-t-il d'un ton rude.

—Donner ces lettres à Annette, pour qu'elle les porte au bureau.

—Ce n'est pas la peine.

—Comment? Ce n'est pas la peine?...

—Comment? Ce n'est pas la peine?...

—Laisse ça!

—Mais nous sommes le 15! Et il faut que les invitations soient lancées au moins douze jours à l'avance.

—Laisse ça! répéta Navarroux d'une voix plus forte.

Mme Bianchetti comprit que sa présence était gênante. Elle se leva et dit:

—Comme il doit être tard! J'oubliais que j'ai deux visites à faire... A bientôt, mon chéri!

Elle embrassa Fausta, tendit la main à M. Navarroux et sortit.

Dès qu'elle fut seule devant son père, Fausta lui prit les mains avec anxiété.

—Qu'avez-vous donc, mon Dieu? Dites maintenant, dites?... On croirait que vous êtes devenu fou.

—Il y a de quoi le devenir! répondit-il en allant brusquement vers la fenêtre.

Et lui aussi regarda, par-dessus le brise-bise, la maison où demeurait Denis de Nanteuilles.

Il demanda :

—Ton fiancé est-il venu?

—Pas encore.

—Est-ce qu'il ne devait pas dîner avec nous, ce soir?

—Mais si! Comme tous les dimanches.

—Fais-lui dire qu'il ne vienne pas.

—Pourquoi?... Vous ne dînez pas à la maison?

—Ce jeune homme ne doit plus mettre les pieds chez nous.

—Ah! par exemple! s'écria Fausta. Denis?... Denis ne mettrait plus les pieds chez nous.

—Non. Moi vivant, il ne les mettra pas!... Où as-tu du papier? Je vais lui écrire un mot.

—Mais est-ce moi qui suis folle? Qu'est-ce que cela veut dire?... Papa, vous m'effrayez! Que se passe-t-il?

—Des choses abominables! éclata-t-il en jetant le porte-plume d'un geste sec.

Et c'était déconcertant de voir cet homme, si calme d'habitude, si lent dans ses paroles, si réservé dans ses gestes, parler et agir, soudainement, avec l'agitation d'un hôte de la Salpêtrière.

—Des choses abominables? demanda Fausta en blémissant. Mais quoi? quoi?

—Je ne peux pas le dire. C'est à faire frémir... Ah! ma pauvre Fausta!

—C'est M. Moiru qui vous a dit quelque chose?

—Non... répondit Navarroux après une hésitation légère.

—Qui, alors?... M. Moiru sort d'ici. Je le sais. Que vous a-t-il raconté? Quelque méchanceté contre Denis.

—Ne m'interroge plus!

—Ah! mais si! Ça m'intéresse, vous comprenez! Qu'a-t-on dit de Denis?

—Rien.

—Je veux le savoir.

—Rien! répéta-t-il en tapant du poing sur la table.

Fausta se mit à genoux, soudain, devant lui; et, lui serrant les jambes dans ses bras, l'adjuvant de ses beaux yeux éplorés:

—Il faut que je sache, papa, redit-elle, les dents serrées. Je me figurerais des choses plus horribles encore!

—Tu ne pourrais pas, malheureuse!

—Voyons!... Il n'est pas mort?

—Ah! Dieu, non!

—Vous avez l'air de le regretter!

—Je devrais le regretter.

—Qu'a-t-il donc fait? Ah! pour l'amour de Dieu, répondez-moi! Comment voulez-vous que je le justifie, si je ne sais pas ce dont on l'accuse?

—Eh bien! oui, ça vaut mieux, après tout... Je m'étais pourtant juré... Il a fait tuer ta mère! Voilà ce qu'on dit!

—Oh! cria Fausta, en se redressant d'un

jet, comme une épée sort d'un fourreau. Qui peut dire des choses comme ça?

—Mais tout le monde, paraît-il.

—Oui, tout le monde? Les Marjolin, peut-être?

—Pas plus eux que d'autres.

—Mais comment peut-on lancer des ignominies pareilles? On sait bien que maman est morte des suites d'une opération.

—Si ce misérable s'était entendu avec l'opérateur?

—Ah!... mais c'est grotesque!

—Si des preuves existent de cette entente?

—Des preuves?... C'est impossible!...

Voyons, voyons, vous n'y croyez pas! Vous avez votre bon sens! Vous ne pouvez pas admettre de telles monstruosités!

—Non, bien sûr. C'est trop, c'est inconcevable... Mais d'autres ont tellement l'air d'y croire...

Ah! ma pauvre Fausta!... Tu sais bien que ta mère s'était toujours opposé à ce mariage, qu'elle avait mis ce garçon à la porte, qu'elle t'avait juré, à toi-même, que tu n'aurais pas un sou si tu l'épousais! Et il était pauvre, tu le sais bien aussi, et la famille avait des dettes, il ne s'en cachait pas...

Maintenant, ta mère étant morte, il va être riche, puisque tu es riche! Voilà ce qu'on dit autour de nous; et c'est affreux. Épouser l'homme qui passe pour l'assassin de ta mère? Oh! Fausta, ma pauvre Fausta!...

—Mais où sont-ils donc les misérables qui ont imaginé de telles infamies?

—Imaginé?... Puisqu'ils ont des preuves!

—Quelles preuves?

—Des tas!... Des reçus, des lettres qui démontrent qu'il y avait entente préalable entre l'opérateur et ton fiancé, qui démontrent que ton fiancé a payé l'opérateur pour cette opération, pour ce meurtre.

—Allons donc! Qui les a vus, ces papiers?

—Des gens.

—Quelles gens? M. Moiru?

—Peut-être...

—Fiez-vous donc à M. Moiru!

—C'est un honnête homme.

—Qui a pu être influencé par les Marjolin.

—Tu veux voir les Marjolin partout.

—S'ils y sont? Il n'y a qu'eux qui puissent machiner des horreurs pareilles. Tout ça, parce que je n'ai pas épousé Alexandre! C'est ignoble! Je les cravacherai!

—Si c'est faux, ah! bien sûr! Il faudra cravacher les calomniateurs! Et je te donnerai un coup de main!... Mais ces reçus...

—Quand vous les aurez vus, les reçus, vous pourrez vous indigner. Et moi aussi!... Et même quand je les verrais...

—Tu n'y croirais pas?

—Non, certes!

—Si tu es de mauvaise foi...

—Les reçus peuvent être faux... Denis est incapable de commettre un tel crime.

—Si ce crime s'imposait? S'il t'aimait assez pour le commettre? S'il lui était impossible de t'avoir autrement?

—Quelque soit son amour, il aurait renoncé à moi plutôt que de faire tuer quelqu'un, tuer ma mère, surtout... Oh! le cer-

veau ne vous éclate donc pas à cette supposition?

—Mais ces preuves, pourtant! Si elles existent?

—Où pourraient-elles exister?

—Il les a mises en lieu sûr, paraît-il. Elles sont cousues dans un de ses vêtements.

—C'est fantastique.

—Deux regus de deux mille cinq cents francs, je crois, cachés sous une doublure, à l'épaule d'une jaquette.

—C'est idiot!

—On ne sait jamais. Dans tous les cas, s'ils y étaient, tu avoueras toi-même que ce serait grave. On ne cache ainsi que des papiers d'une importance capitale, des papiers inavouables.

—Evidemment. Mais y sont-ils?

—C'est ce qu'il faut savoir.

—Eh bien, cherchez.

—Le plus tôt possible. Tu comprends, je ne vis plus, moi, depuis qu'on m'a dit; et je sauterai à la gorge de ce garçon la première fois que je le verrai, si je ne suis pas sûr de son innocence.

—Vous pensez bien que je ne pourrais pas lui faire fête non plus.

—Tout de suite, alors! Visiter ses vêtements, découdre cette jaquette?

—Mais comment?

—Aller chez lui, parbleu, et fouiller!

—Oh!

—Ou bien lui dire carrément ce qui se passe et demander à tâter, à voir... Et j'y vais, tiens!

—Papa! s'écria la jeune fille alarmée.

—Eh oui! j'y vais! Je n'y tiens plus, j'étouffe!...

Mais ils se turent. On entra. La femme de chambre parut et annonça:

—M. de Nanteilhes vient d'arriver, mademoiselle.

Fausta tressaillit.

—Quel M. de Nanteilhes?

—M. Denis. Faut-il le faire monter?

Le père et la fille se regardèrent. Navarroux tremblait comme un mouton qui a senti le fauve.

—Comment est-il habillé? demanda-t-il à la bonne. Jaquette? redingote?

—Mais comme à l'ordinaire... Je crois qu'il a une jaquette.

—Noire?

—Oui, monsieur... Est-ce que je fais attendre en bas?

—Non. Priez M. de Nanteilhes de monter, ordonna Fausta d'un air résolu.

Aussitôt que la servante fut partie, Mlle Navarroux marcha vers son père et le poussa vers une porte latérale.

—Allez-vous en! dit-elle à voix basse. Laissez-moi seule... Il vaut mieux que je fasse goûter seule... Vous êtes trop énervé, vous gâteriez tout... Je vous en supplie!

Il céda.

—Mais tu me diras... Je ne vous cacherai rien.

—Tu le jures? Tu ne te laisseras pas tourner la tête?

—Non, non!... Mais je ne les trouverai pas! Soyez tranquille!

—Dieu l'entende!

—Sortez vite! Il est là...

Denis entra.

XII

Il avait son air tranquille de tous les jours. La loyauté irradiait de ses yeux bleus d'enfant. La tendresse émanait de son sourire comme un parfum d'une aubépine en fleurs.

Il salua les mains tendues.

—Bonsoir, amie!

—Bonsoir... répondit-elle, hésitante.

—Vous allez bien?

—Et vous?

—Moi, très bien. Mais votre visage n'a pas l'air... Seriez-vous souffrante?

—Non.

—Contrariée? boudeuse?

—Non plus.

—Je le crois puisque vous le dites. Est-ce qu'on peut baiser vos mains, ce soir?... Oh! elles ont l'air de ne pas vouloir!

—Mais si! elles veulent bien! dit-elle en les haussant d'un mouvement saccadé, vers les lèvres du jeune homme.

Et elles s'efforcèrent de ne pas trembler sous la bonne caresse.

—Je ne suis pas allé au cimetière, aujourd'hui, annonça-t-il.

—Ah!

—Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu le temps.

Fausta le considéra de ses yeux graves.

—Regrettez-vous tant que cela? murmura-t-elle.

Il s'étonna.

—Comment? C'est vous qui demandez?

Leurs regards se croisèrent aigus. Et après avoir scruté le visage de Denis, Fausta ne put s'empêcher de lui regarder les épaules.

Laquelle était-ce donc? la gauche, la droite? Elle ne se rappelait plus. Ses prunelles allaient, de l'une à l'autre, effrayées.

—Vous croyez donc, reprit Denis, que je joue une comédie odieuse quand je vais porter des fleurs sur la tombe de votre mère?

—Non, sans doute... Pourtant, vous ne pouvez pas l'aimer beaucoup. Elle vous a fait des scènes; elle était opposée à notre mariage.

—Au commencement, oui. Mais ne m'avez-vous pas dit que le dernier jour...

—Evidemment... Mais c'était bien tard! Et, jusqu'alors, vous ne deviez pas la porter dans votre cœur. Sans cette opération, je ne sais pas ce qui serait arrivé... Ah! elle est venue à point, cette opération!

A son tour, Denis la considérait avec effarement, avec inquiétude.

—Que voulez-vous dire, chère amie? demanda-t-il d'une voix douce. Vos yeux me font de la peine, ce soir. Cette malheureuse opération a peut-être hâté notre mariage, c'est vrai; mais croyez que je la regrette bien sincèrement et que j'aurais mieux aimé

que votre mère vécut, quand même j'aurais dû renoncer à vous.

—Je n'en doute pas! Comme vous me faites plaisir! éclata la jeune fille en lui prenant une main.

Et ses yeux s'illuminaient d'une approche de larmes.

Il murmura :

—Avez-vous donc pu penser?...

—Non, non!

Et, fermant les yeux, Fausta offrit son front, avidement, pour se faire donner un de ces baisers chastes qu'elle lui permettait, depuis les fiançailles, quand ils étaient seuls.

Mais cependant, quoiqu'elle fût convaincue de son innocence, qu'elle estimât comme de misérables inventions tout ce dont son père venait de lui parler, elle sentait une sorte d'ombre planer sur son cœur; et ses mains ne purent s'empêcher d'appuyer sur les épaules de Denis pendant qu'il donnait le baiser... d'appuyer, de tâter... légèrement...

Elle eut un frisson. Elle avait bien perçu un froissement sous ses doigts, le bruit amorti de papiers mystérieux, pressés entre deux étoffes.

Elle recula et ses yeux s'agrandirent. Elle parut chanceler comme si elle avait reçu un coup de couteau en pleine poitrine.

—Qu'est-ce que vous avez là? demanda-t-elle d'une voix sourde.

—Où donc?

—Aux épaules?... Sous l'étoffe de votre jaquette?

—Que voulez-vous qu'il y ait?

—Des papiers?... On dirait qu'il y a des papiers!...

—Ah!

Il s'étonna; il toucha lui-même.

—En effet. Ça crisse un peu... De mauvaises fournitures, sans doute.

—On fait donc des épaules américaines en papier?

—Il faut croire... A moins que ce ne soit une doublure trop empesée qui grince au contact...

—Non, non! c'est bien du papier! dit Fausta d'un air hagard. Ah! mon Dieu!... Pourquoi avez-vous du papier là?

—Mais je n'en sais rien! Croyez que ce n'est pas moi qui dépose là mes archives!

—Est-ce bien sûr?

—Comment? Si c'est sûr? se récria-t-il.

—Ces papiers m'intriguent!

—Et moi, donc!

—Je n'en ai jamais remarqué dans les vêtements de mon père.

—Ce doit être quelque étiquette oubliée par le tailleur... Vous savez? de ces papiers sur lesquels on inscrit les mesures, le nom du coupeur, la date à laquelle on doit livrer... Je ne vois pas autrement...

—Il faut s'en assurer! dit Fausta, d'une voix sèche.

—Comment?

—En décousant, naturellement!

—Oh! je suppose que vous n'êtes pas si pressée...

—Ah! mais si!... Voulez-vous avoir la bonté de défaire?

—Ma jaquette?

—Oui, votre jaquette... Je vous en prie!

—Par exemple!

—Vous ne voulez pas?

—Mais je vous avoue que je ne vois pas bien la nécessité...

—Je la vois, moi... Les femmes sont curieuses, vous savez bien.

—Alors, vous désirez connaître ce qu'il y a dans ma jaquette?

—Oh! oui, et le plus tôt sera le mieux!

—Bon! Je vous l'enverrai demain matin, et vous pourrez faire découdre tout à votre aise.

—Pourquoi, demain matin? demanda Fausta, dont le visage prenait une expression de défiance.

—Mais parce que ça vous sera plus commode... et à moi aussi.

—Ça vous gêne d'enlever votre jaquette?

—Dame!

—On va vous en donner une autre, en attendant.

Et d'un geste fébrile, Fausta sonna :

—Annette! dit-elle à la femme de chambre, allez chercher une jaquette dans le cabinet de Monsieur.

Et, quand la servante eut apporté le vêtement, Fausta l'offrit à Denis.

—Tenez! Défaites... Vous pouvez vous mettre derrière ce paravent... Je ne regarde pas.

—C'est donc sérieux? interrogea-t-il, stupéfait.

—Hélas! oui!...

—Bien... Comme il vous plaira.

Et docile, Denis passa derrière le paravent, changea de jaquette, revint auprès de sa fiancée.

—Voici, mademoiselle, dit-il, légèrement triste.

Elle avait déjà les ciseaux à la main.

Elle prit la jaquette noire, la retourna, s'assit, décousit... Ses doigts tremblaient comme ceux d'une fiévreuse.

En quelques secondes, elle eut mis à jour l'épaule américaine.

Elle vit deux petits rectangles blancs :

République française. Postes et télégraphes.

—Ah! soupira-t-elle.

Et ses yeux se remplissaient de brouillard.

—Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il en se penchant.

—Voyez!

—Tiens!... C'est drôle!

—En effet.

—Deux papiers de la poste?... mais oui! Deux reçus...

—Parfaitement. Deux reçus, l'un de quinze cents francs et l'autre de mille.

—Comment ça se fait-il?

—Je vous le demande!

—Montrez.

Il tendit ses mains pour prendre les deux papiers. Mais Fausta les garda, d'un geste farouche.

Elle s'était levée, pâle comme une morte.

Anxieusement, elle continua de lire ce qu'il

y avait sur ces papiers. Elle trouva :

*Versé par M. D. Nanteilhes
Pour M. le docteur Luteck,*

Paris.

Elle poussa un cri, comme si la mort entraînait dans son cœur.

—Ah! mon Dieu! c'était vrai!... Papa, papa! C'était vrai!

Affolée, elle avait couru vers la porte.

M. Navarroux entra. Ses yeux flamboyaient.

Il prit les deux reçus des mains de sa fille, les examina rapidement et marcha vers de Nanteilhes.

Fausta étouffait. Elle s'éloigna, chancelante, rentra dans sa chambre et alla s'abattre sur le lit.

—Mais, monsieur, que signifie? demanda Denis d'un air effaré.

—Cela signifie que vous êtes un misérable! éclata Navarroux.

—Un misérable, moi?

—Oui, vous! un criminel! un assassin!

—Monsieur, de telles paroles...

—Sont l'expression de la vérité, vous le savez bien! Vous avez tué ma femme!

Denis frissonna.

—J'ai tué votre femme? demanda-t-il, hébété.

—Oui, vous l'avez tuée, de complicité avec Luteck!

—Ah! mais c'est extravagant!... Savez-vous bien ce que vous dites?

—Je ne le sais que trop.

—Mais, au nom du ciel, expliquez-vous!

—C'est tout expliqué.

—Quoi? Qu'y a-t-il d'expliqué? Sur quoi vous basez-vous pour m'accuser d'une atrocité pareille! Ah! monsieur, je vous en supplie! Parlez! que je sache! que je me défende!

—Oh! oui! papa! intervint Fausta, qui s'était relevée, à moitié folle, et qui revenait au petit salon. Racontez-lui. Ce n'est pas possible qu'il soit coupable!...

—Tais-toi! répliqua Navarroux.

—Oh! monsieur, ayez pitié! Dites-moi seulement ce qu'il y a sur ces papiers. Ce sont eux qui m'accusent, n'est-ce pas? Qu'y a-t-il donc sur ces papiers? Je vous jure, je vous donne ma parole d'honneur que je n'y comprends rien.

—C'est pourtant facile à comprendre! Pourquoy avez-vous envoyé des mandats au docteur Luteck?

—J'ai envoyé des mandats au docteur Luteck, moi?

—Mille francs le 10 janvier; quinze cents le 29.

—Mais je ne lui ai jamais envoyé un centime!

—Vous avez du toupet! Et ces reçus qui sont là? Nierez-vous que ce soient deux reçus de la poste pour de l'argent envoyé par vous au docteur Luteck? Votre nom y est, que diable! Et le sien aussi! Et le montant des sommes, et les dates de vos envois, et le nom du bureau de poste, et tout!

—Mais c'est stupéfiant!

—Et clair.

—Quand je vous jure que je n'ai rien envoyé!...

—Non? Alors, vous allez me faire croire que la poste délivre à n'importe qui des reçus de mille ou quinze cents francs si on ne lui a pas versé l'argent à un guichet?

—Cependant...

—Et vous allez nous faire croire que si ces papiers n'avaient pas pu vous compromettre, vous stigmatiser, vous accuser d'assassinat, vous auriez été les cacher entre deux étoffes, dans l'un de vos vêtements, là où les policiers eux-mêmes n'auraient peut-être pas songé à fouiller?

—Ce n'est pas moi qui les ai mis là, monsieur!

—Qui, alors?

—Ah! qui!...

—Voyons, défendez-vous si vous êtes innocent! Prouvez qu'il n'y avait pas un traité secret entre vous et le chirurgien pour que l'opération fût meurtrière!

—Oh, monsieur! s'écria Denis en voyant bien, pour la première fois, toute la noirceur du complot tramé contre lui.

—Prouvez que vous n'avez pas promis dix mille, vingt mille, cinquante mille francs, pour que ma femme mourût, pour que vous puissiez épouser ma fille, râfler sa dot, devenir riche!... Ah! vous auriez pu bientôt vous acquitter, et, si les premiers versements vous ont donné du mal, les derniers vous auraient été faciles! Vous n'auriez eu qu'à puiser dans notre caisse, qu'à prendre dans la bourse de votre victime.

—Oh, monsieur! n'insistez pas! Je comprends tout, maintenant.

—Ce n'est pas trop tôt.

—Je comprends de quelle machination infernale je suis l'objet, et je m'attriste de voir que vous avez pu ajouter foi à ces ignominies.

—Pas moi! Je n'ai jamais cru! s'écria Fausta en se rapprochant.

—Merci, mademoiselle.

—Ces reçus sont des faux, j'en suis sûre.

—Merci!

—C'est bien malin d'aller, à la poste, demander des reçus de mille ou quinze cents francs, au nom d'un tel pour tel autre, et d'aller coudre, ensuite, les talons de ces mandats sous la doublure d'une jaquette!

—Mais qui aurait fait ça? s'exclama Navarroux.

—Qui? Mme Marjolin, monsieur! déclara Denis d'une voix claire. Je n'hésite plus à prononcer ce nom. Il n'y a que Mme Marjolin ou son fils qui soient capables...

—Bravo! éclata Fausta. C'est la vérité, j'en suis convaincue!

—Il n'y a qu'eux qui aient pu inventer de telles horreurs, machiner un plan aussi diabolique. Vous savez, monsieur Navarroux combien le jeune Marjolin aimait Mlle Fausta, combien il se désespérait de ne pas pouvoir l'épouser; ils ont tout mis en œuvre pour m'empêcher d'être votre gendre; et, mainte-

nant, craignant d'échouer quand même, ils ont imaginé ce dernier coup : me faire passer pour le meurtrier d'une femme, pour que la fille de cette femme fût dans l'impossibilité de m'épouser. Quelle lâcheté sordide ! C'est aussi bas que féroce !... Et c'est bête, au fond ! archibête !... Voyons, réfléchissez une minute, monsieur Navarroux ; à qui fera-t-on croire que si je dois donner de l'argent à un chirurgien pour un marché aussi abominable, je vais lui envoyer cet argent par la poste ? Il ne demeure pas aux antipodes, M. Luteck ! et rien ne m'aurait été plus facile que de lui donner cet argent de la main à la main.

—Oui ; mais les reçus?... Il aurait été délicat de lui demander des reçus pour ces versements, il ne vous en aurait jamais délivré ; tandis qu'en payant par l'intermédiaire de la poste, vous aviez les reçus séance tenante.

—Et qu'en aurais-je fait ? Sont-ce des papiers bons à produire en cas de contestation ? Il ne doit jamais y avoir de reçus pour ces traités louches, quand les contractants ne sont pas des idiots.

—Mais si !... Je crois ! pour mémoire, on peut tenir à garder de tels papiers. Quand rien n'y est spécifié, du reste, ils ne sont pas bien dangereux.

—Ceux-là sont faux, je vous en donne ma parole d'honneur, monsieur Navarroux. Ils sont truqués, et stupidement truqués. Je pourrai le démontrer un jour ou l'autre. On ne pense jamais à tout. Les Marjolin se seront trahi eux-mêmes dans quelque détail d'exécution. Quelles crapules ! Je me vengerais !

—Oh, oui ! oui ! approuva Fausta, dont les yeux décelaient une énergie farouche.

—Je les démasquerai, je les piétinerai tout leur ordure. Ils sont riches, ils peuvent tout, ou presque tout ; mais Dieu m'aidera !... Bonsoir, monsieur Navarroux !... Je vais reprendre ma jaquette.

—Vous partez ?... demanda le père de Fausta, ébranlé par ces paroles ardentes. Ne deviez-vous pas dîner avec nous ?

—Si ; mais permettez que je m'abstienne. Je veux me justifier auparavant. Et permettez aussi que ces lettres de faire-part ne soient pas encore envoyées, que le mariage soit retardé, s'il le faut. Je tiens à entrer dans l'église la tête haute, si je dois épouser un jour Mlle Fausta. Cela vaudra mieux pour tous.

—Il a raison, murmura Navarroux, dont les bouillonnements gascons s'étaient évaporés peu à peu et qui reprenait sa placidité coutumière. N'est-ce pas, Fausta, qu'il a raison ?

Elle pleurait.

—Adieu, mademoiselle ! lui dit Denis.

—Oh ! adieu ?... s'inquiéta-t-elle.

—A bientôt, j'espère.

Et, comme elle tendait vers lui son visage illuminé de larmes :

—Non, non, eut-il la force de dire encore, en la repoussant. Lorsque je ne passerai plus pour l'assassin de votre mère...

—Mais je n'ai jamais douté !...

—Quand personne ne doutera. Ne pleurez plus. J'ai confiance, je reviendrai bien vite... J'aurai peut-être besoin de vous, d'ailleurs, pour m'innocenter, pour confondre ces misérables. Mon cerveau est bouleversé en ce moment. Je ne sais pas du tout ce que je vais faire, comment je vais procéder... Mais vous daignerez venir à mon secours, n'est-ce pas, si je succombe ? Ces gens-là sont si forts !

Oh ! oui, oui ! Comptez sur moi, sur nous !... Bonne chance !

—Merci, mademoiselle Fausta.

Et, après une poignée de main vibrante, une de ces poignées où les âmes se mêlent, par l'intermédiaire des doigts, comme les deux courants d'une pile, Denis partit.

XIII

Durant cette longue nuit, Fausta ne ferma guère les yeux. Elle pensa. Et son agitation fut si grande, par intervalles, que ses éclats de voix emplirent la maison. Elle parlait haut, toute seule, ainsi qu'une démente.

Comment tirer Denis de là ? Comment faire éclater son innocence ?

Les Marjolin étaient certainement de rudes lutteurs ; s'ils avaient entrepris cette campagne, c'était avec l'assurance de vaincre. Ils devaient s'être armés jusqu'aux dents, avoir pris toutes leurs précautions, envisagé tous les accrocs possibles.

Qui sait même si le docteur Luteck n'était pas leur créature et ne marchait pas avec eux ?

Mais Fausta rejeta bien vite cette hypothèse. Non, le chirurgien ne pouvait pas être avec eux.

Même pour cent mille francs, même pour un million, un docteur français ne pouvait pas descendre si bas, tuer sciemment, manœuvrer son bistouri comme l'escarpe son couteau. Et, quand même il s'en trouverait un assez vil pour le faire, il ne l'avouerait pas ; cela, jamais.

Donc Luteck ne pouvait pas être complice des Marjolin. Il était leur victime plutôt, leur victime indirecte. Et, en effet, puisque les Marjolin s'étaient arrangés de façon à répandre plus ou moins ouvertement cette calomnie odieuse, Luteck se trouvait atteint en même temps que Denis ; il passait pour un criminel à la solde de Denis, pour un homme à tout faire, qui allait jusqu'à tuer, quand on le payait suffisamment.

Il importait donc d'aller trouver ce docteur tout de suite et de s'en faire un allié. Refuserait-il de marcher quand on lui aurait laissé entendre de quelle horreur les Marjolin l'accusaient ? Et on le lui laisserait entendre ! On dirait tout, crument, s'il n'y avait pas moyen de s'en tirer d'une autre façon. Et lui connaissait bien les Marjolin, il avait eu de nombreux rapports avec eux, il allait encore souvent chez eux ; il trouverait le défaut de la cuirasse s'il y en avait un, et il saurait les confondre, les démasquer, se ré-

habilité. Et, en même temps, il réhabilite-rat Denis.

Voilà donc la première chose à faire; aller trouver le docteur Luteck.

Dès qu'il fit jour, Fausta soumit ce projet à son père.

Il l'adopta volontiers.

Certes, il n'était pas aussi bien disposé que sa fille pour M. de Nanteilles. Il n'était pas entièrement convaincu de la parfaite innocence de ce jeune homme. Les confidences de Moïre l'avaient ébranlé, d'abord; la découverte des papiers l'avait stupéfié ensuite; et, malgré les protestations si violentes de Denis, malgré tout ce que l'hypothèse d'une vengeance atroce, d'une machination perfide organisée par les Marjolin, pouvait avoir de vraisemblable, il ne parvenait pas à se défaire d'un léger doute. Fausta s'en aperçut bien et sa tristesse en fut grande.

—Vous le croyez encore coupable, avouez-le! s'éplora-t-elle. Ah! que c'est mal!... et tenez, une preuve qu'il n'est pas coupable—une preuve morale, je le veux bien, mais qui a pour moi toute l'importance d'une preuve matérielle—c'est qu'il n'a pas emporté ses reçus.

—Les talons des mandats?

—Oui; les voilà. Je les ai trouvés sur la table. Il n'a pas songé à les reprendre. Croyez-vous qu'un véritable criminel oublierait ainsi des pièces à conviction qu'il ne les garderait pas, ne fût-ce que pour les détruire?

Navarroux parut un peu plus rassuré. En effet, Denis ne devait pas avoir grand peur de ces papiers pour qu'il les laissa traîner de telle sorte; et l'argument de Fausta n'était pas sans force.

Néanmoins, sa religion n'était pas encore absolument éclairée et s'il consentait à faire une démarche auprès du docteur Luteck, c'était surtout pour tâcher de découvrir la vérité intégrale.

—Ecoute, dit-il à sa fille, moi aussi j'ai réfléchi cette nuit, et voici quel est mon plan à moi: tu vas trouver le docteur chez lui, à l'heure de sa consultation; tu amènes ta gouvernante. Tu lui fais bon visage au docteur, tu n'as pas l'air de te souvenir que ta pauvre maman est morte par sa faute; tu caches bien ton jeu—toutes les femmes savent.—Pour expliquer ta visite, tu feins d'être souffrante, de redouter une appendicite ou autre chose; tu lui demandes, en deux mots, si une opération quelconque ne lui paraît pas nécessaire. Ensuite, sans avoir l'air de rien, tu dis: "A propos, docteur, mon fiancé a peur que vous n'avez pas reçu son dernier mandat." S'il se trouble, s'il demande: "Quel mandat?" tu répondras: "Vous savez bien. Ce qui a été convenu entre vous? Il devait vous faire parvenir un mandat, il y a quelques semaines, le... (ici, tu cites la date qui est sur le dernier reçu), et tu ajoutes: Il a bien eu l'intention de vous envoyer cette somme, et, la preuve, c'est que voici le reçu de la poste." (Tu le montres, puisque

tu l'as). Mais mon fiancé n'a pas beaucoup de tête; il ne se souvient pas d'avoir mis ce mandat sous enveloppe, et peut-être l'a-t-il égaré... Il m'a chargée, docteur, de vous régler cette petite somme pour le cas où vous ne l'auriez pas encore touchée; et même, pour le reliquat, je suis à votre disposition." Si le docteur hésite, à ces paroles, tu peux ajouter, avec ton sourire le plus rassurant: "Soyez sans crainte: mon futur mari ne m'a laissé rien ignorer; et c'est moi, aussi bien que lui, qui vous suis reconnaissante..." —Oh! protesta Fausta. Cette comédie serait atroce!

—Mais si elle est nécessaire? fit remarquer M. Navarroux, dont les yeux noirs avaient une lueur mauvaise. Voilà, je crois, un moyen d'apercevoir la vérité, sinon de la connaître sur toutes ses faces: Avec ton adresse, ta diplomatie, ta séduction, tu peux confesser à fond cet homme; et il le fait, entends-tu? Sans ça, je le sens bien, j'aurai toujours un doute.

—Bon, bon! décida Fausta.

—Tu veux?

—Puisque vous l'exigez!

Elle tremblait cependant. Et si, par miracle, il se confessait trop bien? S'il la laissait deviner toute la vérité? Et si cette vérité...

Elle ferma les yeux et sentit une sorte de glaçon s'appesantir sur son cœur.

—Moi aussi, je doute donc? pensa-t-elle, honteuse... Malgré tout, il plane en moi une ombre de soupçon, et ces bandits n'ont pas absolument travaillé pour rien?

Elle se leva, énervée.

—Oui, oui, vous avez raison! Il faut tendre ce piège au docteur! redit-elle.

—N'est-ce pas? Et, si sa bonne foi, son honnêteté absolue éclatent dans cet entretien, tu n'hésites plus, tu dis ce qui se passe, tout simplement; tu expliques ce dont on accuse Denis, ce dont on l'accuse lui-même: et il marchera, va! il se joindra vite à nous pour écraser les Marjolin! Et, à nous trois, à nous quatre... car Denis doit travailler de son côté...

—Je l'espère bien! dit Fausta, qui voyait de mieux en mieux combien la tactique de son père était adroite.

Et, à neuf heures, elle téléphona elle-même au docteur Luteck pour lui demander un rendez-vous.

Il répondit qu'il serait chez lui à six heures.

A cinq, Fausta partit avec sa gouvernante. Navarroux était revenu des Galeries deux heures plus tôt que de coutume, afin d'accompagner aussi sa fille. Seulement, il décida qu'il n'entrerait point chez le docteur. Il resterait en bas, dans la voiture. Il sentait que son tempérament d'homme fruste ne comportait pas du tout le tact, la souplesse, la pleine possession de soi qui étaient nécessaires pour mener à bien cette entreprise. Mais, étant dans la voiture, il connaîtrait plus tôt le résultat et, au besoin, il pourrait offrir à Fausta des consolations immédiates.

—Ecoutez bien tout ce que le docteur dira, souffla-t-il à la gouvernante pendant que

Fausta descendait. Ne la quitte pas une seconde!

La gouvernante lui signifia d'un regard qu'elle avait compris, et les deux femmes entrèrent dans l'hôtel du docteur Luteck.

A six heures dix, un laquais en habit les introduisit dans le cabinet de travail du maître.

Luteck était un beau quinquagénaire sans cheveux blancs. Ses traits avaient beaucoup de finesse, son œil avait une acuité de regard démontante. Une rosette de la Légion d'honneur, toute menue, ponctuait sa redingote. Son cabinet regorgeait de bronzes. Fortunes, gloires, génies, penseurs, sciences, muses, paix laurées, moissonneurs aux biceps traciens, siffleurs au nez goguenard, frileuses aux nudités transies, gardeuses de vaches au corset lâche, tout ce que les fondateurs de Paris et de la province ont pu imaginer depuis trente ans, devait se trouver là, déposé tour à tour par des clients pétris de reconnaissance, et la reconnaissance pour les docteurs—on n'a jamais su pourquoi—se traduit toujours par deux ou trois kilogrammes de bronze.

Luteck lui-même parut être en bronze aux yeux de Fausta. Elle comprit aisément qu'il ne pourrait pas être, ce soir, d'une gaieté intense. La première minute fut difficile. Mais Fausta se montra fort aimable. Elle n'eut pas l'air de se rappeler l'horrible événement qui mettait son ombre entre eux; et petit à petit, Luteck se dégela.

—Docteur, dit alors la jeune fille, j'ai grand mal à une épaule, depuis quelques jours, et c'est pour cela que je me suis permis de venir vous voir.

Elle avait jugé qu'une appendicite serait chose trop grave, et même gênante, s'il fallait procéder à quelque examen, et c'était pourquoi elle avait préféré se plaindre d'une douleur à l'épaule.

—Ah! de quel côté souffrez-vous? demanda le docteur.

—Du gauche. Sûrement, j'ai quelque chose de démonté par là. C'est très douloureux, certains jours. Ici, tenez! Surtout quand je fais ce geste. On dirait que mes nerfs se sont entremêlés, là-dedans, comme un peloton de fil.

—Vraiment! Un peu de rhumatisme, sans doute.

—Oh! ce doit être bien plus grave!... Pourvu qu'une opération ne soit pas nécessaire...

—Eh! pourquoi?

—Je ne sais pas, docteur... Mais j'aurai du courage, allez, si vous jugez qu'il faille...

—Ça m'étonnerait. Je vais voir... Voulez-vous avoir la bonté d'enlever votre corsage?... La manche seulement.

Fausta fit un signe à sa gouvernante, qui vint aussitôt à son aide.

En quelques secondes, l'épaule fut dénudée. Le docteur Luteck parut en apprécier le grain, la ligne et l'éclat, mais il n'y trouva aucune tumeur, n'y découvrit rien de suspect.

—Elle est charmante, votre épaule, dit-il, *mezzo-voce*—professant que la science doit se fleurir d'un brin de galanterie, quand il

s'agit de soigner une Parisienne — et je ne m'explique pas du tout pourquoi elle fonctionnerait mal... S'il y a quelque raideur dans les mouvements, deux ou trois séances de massage en auront raison, j'espère; mais la chirurgie n'a pas à intervenir là-dedans.

—Vous êtes sûr?

—Oui, mademoiselle. Et, d'ailleurs, voyez-vous cette jolie peau taillée par un bistouri?... Je me considérerais comme un véritable profanateur.

Fausta parut contente. Elle avait déjà la preuve que ce docteur n'était pas extrêmement intéressé. On venait lui offrir une opération, c'est-à-dire quelques billets de mille francs, et il répondait gentiment non. Les mauvaises langues prétendent que tous les chirurgiens ne sont pas aussi consciencieux. Comment un tel homme aurait-il pu, pour de l'argent, donner un mauvais coup de bistouri à une cliente?

Fausta renfonça son bras dans sa manche, remercia le docteur, admira quelques bronzes, puis tendit sa main pour prendre congé.

Mais, avant d'arriver à la porte, elle dit:

—Ah! j'oubliais!...

Et alors, suivant le plan que lui avait tracé son père, elle fit allusion aux mandats, parla de l'étourderie de M. de Nanteilhes, demanda si ces papiers de la poste étaient bien arrivés à destination. Ce disant, elle braquait ses yeux limpides, vifs comme deux fontaines où les pensées rôderaient avec des lueurs de tanches. Mais ces yeux guettèrent vainement les pensées du docteur dans les siens; ils n'y aperçurent aucune ombre, aucun reflet louche.

—De quoi voulez-vous donc parler? demanda-t-il à demi-voix.

Elle expliqua discrètement:

—Vous savez bien? les dettes que mon fiancé a contractées envers vous?

—Quelles dettes? Il me doit quelque chose?

—Vous avez donc oublié, docteur?

—Mais oui... Je ne crois pas que M. de Nanteilhes... Ah! une consultation peut-être. Il m'avait demandé, un jour, ce qu'il devait faire pour une foulure, je crois, une chute de bicyclette... Mais je n'ai jamais pensé qu'il me dût quoi que ce soit pour ces quelques paroles.

—Ce n'est pas cela... rectifia Fausta doucement. C'est une dette beaucoup plus sérieuse... Et ces petits papiers—elle tira les deux reçus de son sac à main—vont vous mettre sur la voie, sans doute.

Il prit les papiers, les regarda.

—Des reçus de la poste? dit-il. Des reçus de mandats? Et à mon nom?... Mais oui! Comment cela se fait-il? M. de Nanteilhes m'a donc envoyé de l'argent?

—Mais sans doute!... Ou, du moins, il en a eu l'intention, puisque l'argent a été versé à la poste.

—Je n'ai jamais reçu.

—Bien vrai?

—Je n'en ai aucun souvenir... D'ailleurs,

n'ayant rien à toucher de sa part, je ne vois pas pourquoi...

—Docteur, je suis au courant, interrompit Fausta, et son sourire voulut paraître bourré de réticences. Je sais très bien tout ce que mon fiancé vous doit, ce que je vous dois moi-même...

—Je comprends. Vous vous figurez peut-être que le prix de l'opération ne m'a pas été versé? Eh bien, je dois vous dire que Mme Marjolin m'a payé, il y a quelque temps déjà, et je n'ai plus rien à recevoir. Je lui ai délivré un reçu, du reste.

—Oui... pour le prix convenu entre mes parents et vous... Mais pour ce qui a été convenu avec mon fiancé?

—Quoi donc? Il n'a jamais été rien convenu avec votre fiancé.

Fausta sourit de tout son cœur, cette fois. Elle était bien convaincue.

—Ah! que vous me faites plaisir! dit-elle en prenant la main de Luteck. Eh bien, il y a des personnes qui veulent faire croire que si, docteur! qui ont osé dire que la malheureuse issue de votre opération avait été voulue, préméditée par vous!

—Ah! par exemple! éclata le chirurgien dans un sursaut d'indignation.

—Qu'elle avait été garantie par vous dans un traité secret que vous auriez passé avec M. de Nanteilhes, et que ces reçus de la poste, trouvés cachés dans un vêtement de M. de Nanteilhes étaient la preuve de votre complaisance dans cette affaire.

Le docteur était devenu extrêmement pâle. Il n'était plus en bronze, mais en cire.

—Qui a dit cela? s'écria-t-il. Quel est le misérable qui vous a fait croire?

—Je n'ai jamais cru! interrompit Fausta vivement.

—Qui a essayé, alors?

—Ah! cela, c'est vrai: on a essayé.

—Mais qui, qui? Dites-le moi, que j'aille lui cracher au visage, lui faire un procès, lui demander raison pour une telle perfidie!

—Eh bien, docteur, je ne vais pas vous le cacher: nous sommes persuadés que c'est votre amie, Mme Marjolin.

—Mme Marjolin?

—Ou son fils; peut-être tous les deux.

—Ça c'est fort! Les Marjolin auraient eu l'audace?...

—Oh! je ne dis pas qu'ils aient fait cela contre vous, qu'on ait même prononcé votre nom; c'est contre mon fiancé qu'on a machiné cette infamie, c'est lui seul qu'on a visé, mais, comme vous pourriez être atteint en même temps, je n'ai pas hésité à vous en faire l'aveu.

—Et je vous en remercie, mademoiselle. Ah! la vipère! A moi, jouer de ces tours!... J'aurais dû me méfier aussi! Un médecin qui se respecte ne devrait jamais consentir à mettre les pieds dans ces boîtes-là... Mais vous savez ce que c'est: l'exemple, la tentation, la nécessité de faire comme les autres pour n'être pas écrasé par ces autres... Je vais tout vous dire, sans fard... vous devez le savoir du reste: Mme Marjolin, à cause

des imbéciles innombrables qui entrent dans sa boutique, a été souvent obligée de s'adresser à des chirurgiens. Aussi a-t-elle eu cette idée hardie: se faire rabatteuse pour chirurgiens. Oui, c'est ainsi; une bonne partie des bénéfices de sa maison, actuellement, provient de ce rabattage ou de ce que nous appelons la "dichotomie". Dès qu'un de ses clients lui paraît susceptible d'une opération chirurgicale quelconque, elle l'envoie à l'un de nous, et l'on s'arrange, comme on dit. On donne à Mme Marjolin une commission honnête qui varie de 25 à 50%. C'est triste, mais c'est comme cela. Nous refusâmes tous, d'abord, les propositions qui venaient de cette caverne. Mais il faut vivre. Peu à peu, des chirurgiens sérieux consentirent à écouter Mme Marjolin. Des maîtres, des professeurs, des hommes de grande science et de probité reconnue, se laissèrent tenter. Ils firent des opérations—nécessaires, cela va sans dire—pour des clients de la *Vie Nouvelle*, et daignèrent compter avec les Marjolin. Et maintenant, les nouveaux traitent presque ouvertement avec elle; les anciens eux-mêmes, les irréductibles, se lamentent en secret de n'être pas sur sa liste. La lutte est rude et ceux d'entre nous qui n'ont pas des intermédiaires, des indicateurs, des gens qui les mettent en rapport, d'une manière ou d'une autre, avec des malades, ne font presque plus rien. Ils sont voués à l'isolement, à la misère. Je pourrais citer des docteurs illustres, qui ont été obligés de capituler comme les autres. J'ai donc capitulé à mon tour, vous le savez mieux que personne, puisque c'est Mme Marjolin qui m'a mis en relations avec vos parents. Et tenez, mademoiselle, puisque j'y suis, permettez-moi de tout dire. Si ces procédés sont regrettables, il ne faut pas croire qu'il en résulte un grand mal. On se figure, dans le public, que nous sommes des massacreurs et que nous coupons à tort et à travers, soucieux avant tout de palper la forte somme. C'est faux. Je ne connais pas un chirurgien assez canaille pour ouvrir un panaris, dût-on le payer cinquante mille francs, s'il ne juge pas cette opération indispensable pour la santé du malade. Sans doute, il y a, comme on dit, des opérations malheureuses; mais on ne remarque pas assez que les personnes qui en paraissent les victimes sont, neuf fois sur dix, menacées de mort à brève échéance. Il y a, maintenant, pas mal d'individus qui succombent des "suites d'une opération", mais il n'y en a presque plus qui meurent d'une péritonite, par exemple. On nous met sur le dos, quand nous ne réussissons pas, ce que la nature aurait fort bien fait toute seule. Ainsi, Mme votre mère... pardonnez-moi, mademoiselle, d'aborder en passant ce sujet douloureux... Je voudrais répandre un litre de mon sang pour vous épargner une larme... Mme votre mère ne serait certainement plus à l'heure actuelle; elle était gravement atteinte. Puis son état diabétique était reconnu. Dans ces conditions, je pouvais difficilement réussir. Je souffrirai, toute ma vie, vous le savez, de

cette perte affreuse, et vous n'êtes pas la seule frappée. Mais je n'insiste pas... Et vous venez donc m'apprendre aujourd'hui qu'une ignoble créature, une marchande d'orviétan, laisse croire partout...

—Ne vous alarmez pas, docteur, interrompit Fausta en essuyant ses yeux, car les paroles de Luteck avait réveillé en elle de trop cruels souvenirs, Mme Marjolin s'est bien gardée de vous compromettre personnellement. Il n'y a encore que mon père, moi, Denis de Nanteuilhes, et une ou deux autres personnes à qui cette odieuse manœuvre ait été révélée. Le monde ignore; il ignorera toujours, j'espère.

—Mais il pourrait savoir; et le procédé n'en est pas moins criminel.

—Evidemment.

—Alors ces reçus?...

—Sont des faux. Mon fiancé ne vous a jamais rien envoyé, j'en étais bien sûre. C'est Mme Marjolin qui les a fait fabriquer, qui a été ensuite les cacher dans les vêtements de M. de Nanteuilhes, qui s'est arrangée de façon à ce que je les trouve, et que je prenne mon futur mari pour l'assassin de ma mère. Vous comprenez, il s'agissait d'empêcher notre mariage par n'importe quel moyen, et de me faire épouser Alexandre, à qui j'étais pour ainsi dire fiancée depuis quelques semaines.

—C'est donc cela! Tout s'explique!

—Admirablement. Et c'est pourquoi nous n'avons pas hésité une minute: le coup ne peut venir que des Marjolin.

—En effet.

—Eux seuls devaient en profiter.

—Quelles canailles!

—Vous nous aiderez à les démasquer, n'est-ce pas, docteur?

—De toutes mes forces. Ne craignez rien; cela ne se passera pas ainsi.

—Je l'espère bien!

—C'est un coup de poignard dans le dos que ces gens-là ont voulu me donner, plus ou moins directement. Si une telle histoire était répandue, était crue—et on croit toujours les horreurs de cette trempe—je serais bientôt un homme déshonoré, perdu, bon pour le suicide, sinon pour le bagne. C'est satanique, c'est d'une férocité qui dépasse l'imagination!... Ah! ces Marjolin, si gentils, si obséquieux!... Avant-hier encore, la mère m'a fait une visite. Elle vient me voir trois ou quatre fois par semaine, depuis quelque temps.

—Pour mieux cacher son jeu!

—Qu'elle revienne! Je vais lui montrer mon jeu, moi! Et je lui promets une de ces danses...

—Pourtant... Permettez-moi de vous soumettre une réflexion, docteur; il faudrait peut-être, avant de la faire danser, comme vous dites, avoir en mains toutes les preuves de sa scélératesse. Autrement, elle nierait, vous pensez bien.

—C'est probable.

—Alors, ne serait-il pas bon d'avoir des pièces convaincantes, de retrouver, par ex-

emple, les mandats qui tenaient à ces reçus? Si vous n'en avez pas touché le montant, s'ils ne vous ont pas été envoyés, où sont-ils?

—En effet.

—Mme Marjolin a-t-elle fait confectionner ces deux reçus par un faussaire, je veux dire par un imprimeur ou un graveur, qui aura imité les récépissés de la poste?

—Je ne crois pas, interrompit Luteck. Le faux srait trop bien réussi. Puis il y a le timbre à date, avec le numéro du bureau; il serait trop facile, en faisant une enquête dans ce bureau, de prouver que ce ne sont pas de vrais mandats.

—C'est ce qu'il me semble.

—Mon avis, mademoiselle, c'est que les mandats ont bien été faits, mais qu'ils n'ont pas été envoyés. En somme, cela lui aura coûté 2,500 francs à cette bonne dame, et elle est assez riche pour se payer une vengeance dans ces prix doux.

—A moins qu'elle n'ait trouvé le moyen d'encaisser les mandats elle-même?

—Au fait, elle est si maligne... Dans ce cas, la preuve serait difficile.

—Croyez-vous, docteur? Pour toucher le montant des mandats, il faut signer, et signer de votre nom, par conséquent commettre un faux. C'est peut-être comme cela, au contraire, que nous pourrions la pincer. Mais elle, se méfiait, elle préférera perdre les deux mille cinq cents francs.

—Hé! on ne sait jamais! Elle est assez rat, la petite mère...

Fausta et le docteur en étaient là de leur conversation, lorsque le valet de chambre ouvrit la porte.

—Mme Marjolin demande si Monsieur est visible.

Luteck eut un léger sursaut. Il regarda Mlle Navarroux qui, de son côté, s'était dressée vivement.

—Je crois bien que je suis visible! annonça-t-il d'une voix sourde.

—Oh! docteur!... murmura Fausta inquiète.

Et ses yeux se tournaient vers la porte, comme si elle avait voulu fuir.

Luteck rappela son domestique.

—Pierre, avez-vous appris à Mme Marjolin que Mlle Navarroux était ici?

—Non, monsieur.

—Bon. Ne le lui dites pas. Et priez-la d'attendre une minute. Je sonnerai quand il faudra la faire monter.

Le domestique sortit.

—Maintenant, mademoiselle, puisqu'il vous serait désagréable de vous rencontrer avec cette femme...

—Oh! oui, je ne sais pas si je pourrais m'empêcher de lui sauter à la gorge.

—Eh bien! vous allez passer par cette pièce; au fond, la porte s'ouvre sur un couloir. Vous prendrez à gauche et vous arriverez à un petit escalier. Comme cela, vous pourrez sortir sans risquer de voir Mme Marjolin. D'ailleurs, je vais vous conduire...

—Oh! merci!... Alors, vous la recevez?

—Certainement! Et de mon mieux.

—Ne brusquez rien. Ayez la patience d'attendre.

—Soyez sans crainte. Nous allons causer comme des amis, d'abord... Je vais l'étudier, tâcher de savoir où elle veut en venir. Ces visites répétées ont un but, évidemment. Qui sait si elle ne s'enferrera pas toute seule? Maintenant que je suis prévenu, je découvrirai peut-être des choses qui m'auraient échappé auparavant. Je vais travailler de mon mieux et j'ai bon espoir. Nous la pincerons! De votre côté, ne vous endormez pas, je vous prie.

—Oh! non, docteur!

—Puisque ces reçus ont été cousus dans un vêtement de M. de Nanteuilhes, veuillez examiner attentivement les restes de la couture, le fil, les points. Il suffit de si peu de chose, parfois...

—Je vous promets de m'appliquer, docteur. Je donnerais dix ans de ma vie pour la faire mettre en prison, cette drôlesse... Vous me tiendrez au courant de ce qui va se passer?

—Mais certainement... A bientôt, mademoiselle! Voici la petite porte.

—Bonsoir, docteur.

Fausta sortit avec sa gouvernante et alla rejoindre son père dans la voiture.

Luteck remonta rapidement à son cabinet de travail et sonna pour qu'on introduisît Mme Marjolin.

XIV

Elle arriva, frétilante, avec un sourire pointu.

—Bonsoir, docteur! Comme vous êtes aimable de me recevoir!... Je n'ai rien à vous dire, vous savez? Besoin de vous voir seulement... Ça va bien?

—Mais oui, chère madame... Et vous-même? Asseyez-vous donc.

—Avec plaisir. Je suis éreintée... Mais, à propos? Il y avait une voiture de maître à votre porte. Il m'a semblé reconnaître le cocher des Navarroux?...

Aucun muscle ne bougea sur le visage du docteur.

—Vous avez dû vous tromper, chère amie. C'est une Américaine qui sort de chez moi, avec sa gouvernante. Les Navarroux, je ne les ai pas vus depuis longtemps.

—Il me semblait extraordinaire, aussi... Et autrement? Rien de nouveau? Qu'est-ce que vous avez coupé depuis trois jours?

—Pas grand'chose.

—Ah! les temps deviennent durs! Il n'y a plus d'appendicites! comme dit le docteur Sarriolles.

—Pour lui!

—Depuis qu'il a envoyé *ad patres* cette pauvre Mérette du Vaudeville... Aussi quelle rage, quand on a sa situation, de vouloir opérer des gens en vue! C'est très chic, assuré-

ment, d'opérer une gloire, et ça peut rapporter gros; mais aussi, quand ça rate, on le sait aux quatre coins du monde; et le docteur qui a eu le coup de main malheureux en a pour six mois à se relever. Tenez, Patrias, par exemple, il ne fait plus rien, mon cher, pas ça! Il lui a suffi d'une série noire parmi les gens du monde, la belle madame Rivière surtout, pour qu'il fût coulé, absolument coulé! J'ai beau le proposer à des tas de gens qui viennent chez moi, pas un ne marche!... Ah! tant que j'y suis... Je crois que je vais avoir un fibrome pour vous.

—Ah?

—Une dame russe, très riche et pas connue: une perle... Je vous en reparlerai.

Luteck la laissait dire, tout en l'observant de ses yeux froids. Il ne voyait pas bien encore à quoi rimait ce verbiage.

Elle continua pendant quelques secondes, minaudant, faisant l'aimable, amenant la conversation—pourquoi?—sur les sciences occultes, la graphologie.

Tout à coup, elle se pencha sur la corbeille à papiers, un gros chaudron de cuivre armorié du seizième siècle.

—Ainsi, tenez, cette enveloppe, dit Mme Marjolin en fouillant dans le tas des lettres froissées, j'ai un neveu qui, rien qu'à voir ces deux lignes d'écriture, vous dira le caractère, les habitudes, les tics de la personne qui vous les a envoyées... Voulez-vous faire un essai, docteur?

Les yeux de Luteck la considéraient gravement, imperturbablement, et leurs paupières se rabattaient, par intervalles, d'un mouvement bref, comme aux minutes d'attention intense.

Mme Marjolin avait posé le récipient de cuivre sur ses genoux, et, sans façon, elle furetait dans les papiers, prenait des enveloppes, les examinait à la hâte... Elle en retint sept ou huit.

—Tenez, recommença-t-elle, connaissez-vous les personnes qui ont écrit ça?

Il jeta un regard sur les enveloppes et répondit d'un air distrait:

—Mais non, chère madame... Je ne crois pas, du moins.

—C'est dommage! Mon neveu vous aurait dit... Je les emporte quand même. Ça ne vous gêne pas? Les enveloppes seulement, pas les lettres... Pour mon plaisir! Je suis très curieuse de graphologie, et si, par hasard, vous arrivez à bien connaître le caractère de ces correspondants, vous pourriez contrôler...

Le docteur eut un tressaillement subit. Il se leva et fit un tour dans son cabinet. Tous ses nerfs étaient en branle.

—J'y suis! pensa-t-il. Ah! la rouée!

Il croyait deviner pourquoi Mme Marjolin voulait emporter ces enveloppes. C'était pour la poste, certainement. Elle avait conservé les deux mandats et désirait rentrer dans ses fonds. Il n'y a pas de petites économies. Et comment toucher les mandats sans pièces d'identité? Ils étaient au nom du docteur Luteck. Elle montrerait donc plusieurs enveloppes au nom de Luteck, et la poste, édifiée,

rendrait les deux mille cinq cents francs. C'était limpide. Ah! l'horrible guenon!...

Il se rappela brusquement qu'à sa dernière visite elle lui avait demandé une quittance de loyer pour savoir combien il payait de frais de balayage. Une autre ruse évidemment. Elle voulait cette quittance pour la présenter à la poste avec les mandats. Heureusement, il n'en avait trouvé aucune dans ses tiroirs. Quelle fourbe!

Cette découverte produisit sur le docteur un effet extraordinaire. Il craignait même de se trahir par quelque mouvement trop expressif de ses muscles. C'était pour cela qu'il avait quitté son fauteuil et fait quelques pas autour de son bureau.

—Ah! vous avez un neveu si fort que ça en graphologie! s'étonna-t-il en revenant à elle. Eh bien! oui, je vous donnerai volontiers quelques enveloppes, mais pas celles-ci. —Et il les reprit vivement. —Elles sont sans intérêt, celles-ci; je veux dire que, ne connaissant pas beaucoup des personnes qui me les ont envoyées, je ne pourrais pas contrôler rigoureusement avec les déclarations de votre neveu. Mais je vais en recueillir d'autres, écrites par des amis à moi, dont je sais toutes les particularités intellectuelles ou morales, et je serai fort curieux d'apprendre ce qu'en pensera votre graphologue. Revenez après-demain; voulez-vous, chère madame?

—J'aurai les enveloppes?

—Oui, je vous les promets.

—En attendant, vous pourriez sans doute, pour ma curiosité personnelle, me laisser emporter celles-ci?

—Non pas, non pas! répondit le docteur en posant fermement la main sur le petit tas de papier.

Et il se rassit, les pieds allongés vers la corbeille, comme pour la défendre.

—Qu'est-ce que ça vous fait d'attendre deux jours? insinua-t-il avec un sourire discret. Je vais vous confier un petit choix d'écritures... Je ne vous dis que ça... Votre neveu sera enchanté. Entre nous, je n'y crois pas du tout, à la graphologie; mais je ne demande pas mieux que de me convertir.

Peu après, ayant masqué sa défaite par quelques paroles aimables et promis de revenir "très bientôt", Mme Marjolin s'en alla.

Dès qu'il fut seul, Luteck frota joyeusement ses mains.

—Je crois que nous la tenons! pensa-t-il. Elle va commettre ou faire commettre un faux pour rentrer dans ses débours, puisque la poste ne délivrera pas l'argent sans ma signature. Il suffira donc de la surveiller de très près, ces jours-ci, quand je lui aurai donné mes enveloppes, et de faire constater le faux au guichet de la poste où elle se présentera ou enverra son homme de paille.

Mais, comment la surveiller? Et surtout, comment se trouver dans le bureau de poste au moment précis? Un policier pourrait la suivre, sans doute; mais, pour que la vengeance fût complète, le châtement assuré, il faudrait qu'à ce moment les intéressés eux-mêmes, c'est-à-dire Mlle Navarroux, Denis de

Nanteilles et lui-même, Luteck, fussent présents et pussent démontrer, séance tenante, la fausseté de la signature, faire arrêter la coupable. Ce serait un beau coup: Mme Marjolin au Dépôt pour faux et tentative de vol!...

Oui, mais il y a beaucoup de bureaux de poste à Paris, et l'on peut s'y présenter de sept heures du matin à neuf heures du soir! Et puis, qui s'y présenterait? Il était difficile de faire surveiller tout le personnel de la *Vie Nouvelle*; il y avait bien cinquante employés de toutes sortes. Il y avait, en outre, les dix ou douze domestiques de l'hôtel de la place Malesherbes, susceptibles, également, d'encaisser les mandats de Mme Marjolin. Que de complications!

Ne sachant trop comment procéder, le docteur résolut de consulter avant tout Mlle Navarroux. D'ailleurs, il avait promis, tantôt, de la tenir au courant; et ce qu'il venait d'apprendre était assez important pour qu'on lui fit une visite.

Le docteur Luteck devait dîner en ville, ce soir, chez des amis de la rue Copernic. Il jugea bon de s'habiller tout de suite et de passer vers les sept heures et demie avenue Henri-Martin, chez Mlle Navarroux. De là, il serait rue Copernic en trois ou quatre minutes.

Il sonna aussitôt son valet de chambre. Il fut prêt à sept heures et partit immédiatement.

Il trouva Fausta chez elle.

—J'ai du nouveau! annonça-t-il après avoir salué la jeune fille.

—Moi aussi! déclara-t-elle avec une flamme d'espérance dans les yeux.

Il pria:

—Racontez?

—Eh bien, je suis allée chez Mme Marjolin pendant qu'elle était chez vous.

—Ah! bah!

—Comme j'étais sûre de ne pas la rencontrer... Il vous faut dire que la femme de chambre de la mère Coupe-Toujours... oh! pardon!

—Je savais... sourit le docteur.

—...que la femme de chambre de Mme Marjolin est une de nos anciennes bonnes, une brave fille qui m'aimait bien, et qui ne nous a quittés que pour se marier avec le chauffeur de cette dame. J'ai donc fait demander Louise, à l'insu des autres domestiques, et je l'ai préposée à la surveillance de sa maîtresse. Nous avons donc quelqu'un dans la place, et quelqu'un de très dévoué... J'y ai mis le prix, du reste.

—C'est plus sûr.

—Et cette brave Louise pourra m'être, d'un grand secours. C'est surtout à cause des mandats que je me suis adressé à elle. Si Mme Marjolin ne les a pas détruits...

—Rassurez-vous! interrompit le docteur; elle ne les a pas détruits, je le sais certainement.

—Tant mieux! Louise les trouvera peut-être. Il y a si peu de chose qu'une servante un peu déguardie ne puisse trouver chez sa maîtresse... Vous comprenez, si elle les trou-

ve—et je lui ai donné toutes les indications désirables pour cela; je lui ai dit de chercher dans les vêtements, sous les doublures... puisqu'elle cache les reçus de cette manière, elle peut bien cacher de même les mandats—si elle les trouve, donc, elle me les apportera; et, avec de telles preuves en mains, nous tiendrons cette ignoble femme.

—Il y aura une bien meilleure façon de la tenir! dit le docteur Luteck.

Et il expliqua son plan personnel. Il raconta comment Mme Marjolin s'ingéniait à rassembler des preuves d'identité, comment elle cherchait à toucher le montant des mandats dans quelque bureau, et le beau scandale qui éclaterait si on pouvait la prendre en flagrant délit, la faire incarcérer comme une voleuse.

Fausta s'épanouissait d'enthousiasme.

—Oui, oui! Vous avez raison! Oh! voir cela!... Je donnerais!...

—Vous n'aurez rien à donner; et vous le verrez tout de même! Il faut absolument que nous le voyions! C'est pour me concerter avec vous à ce propos que je me suis permis de venir. Rien ne serait plus facile que de faire pincer Mme Marjolin par deux agents, si nous étions sûrs que Mme Marjolin elle-même dût se présenter avec les mandats à un guichet de poste; il suffirait de la filer. Mais les mandats étant au nom du docteur Luteck, ce ne peut pas être elle, une femme, qui en demande le paiement; ce sera certainement un homme.

—Oui, c'est probable... un homme.

—Quel sera cet homme? Voilà où les difficultés commencent!

—Son fils peut-être?

—J'y avais pensé.

—Ah! mais non! se reprit Fausta. Louise m'a dit tout à l'heure qu'Alexandre, arrivé ce matin, venait de repartir, on ne savait pour où. Il fait une de ces fêtes, paraît-il!... La mère est dans les transes... Donc, il faut éliminer Alexandre.

—Eh bien! tant pis! réfléchit le docteur, dont le front se ridait. J'aurais assez aimé faire pincer Alexandre.

—Et moi donc?

—La vengeance aurait été meilleure. Tandis que, si c'est un comparse qui va encaisser les mandats... Et combien de personnes peuvent en être chargées! S'il faut surveiller tout un régiment!...

Fausta méditait.

—Je ne crois pas, dit-elle, que Mme Marjolin soit assez imprudente pour se fier à un domestique ou même à un ami. Ce serait avouer au domestique ou à l'ami qu'elle est une voleuse. Mon sentiment est qu'elle agira elle-même.

—Cependant il lui sera difficile, avec ses jupes, de se faire passer pour le docteur Luteck!

—Il y a beaucoup de femmes-docteurs et la poste pourra croire que Luteck est une doctoresse.

—Ah! la route! Ce doit être ça. J'ai remarqué, en effet, que toutes les enveloppes

qu'elle voulait emporter tantôt étaient libellées "Docteur Luteck". Sur aucune il n'y avait *Monsieur* le docteur.

—Et puis Mme Marjolin sait se travestir à l'occasion. Je me rappelle avoir vu chez elle des photographies qui la représentaient en militaire. Elle a joué un rôle de page autrefois, dans une pièce qui fut donnée chez Moiru.

—Vraiment?

—Elle ne vous a jamais raconté? C'est un de ses bons souvenirs. Elle a des soupirs à retourner les parapluies quand elle évoque ces beaux jours. Il paraît qu'on ne la remarquait pas seulement pour son oreille.

—Vous m'ouvrez des horizons! dit le docteur. Pourtant, je ne la vois pas bien faire queue à un guichet en complet redingote et chapeau de soie... Mais tout est possible.

Tandis qu'ils causaient ainsi, la porte s'ouvrit derrière eux et la femme de chambre parut.

Elle annonça:

—Louise, de chez Mme Marjolin, est là qui désirerait parler à Mademoiselle.

—Bien, bien! répondit Fausta. Dites-lui que j'y vais... Vous m'excusez, docteur? Veuillez attendre une minute; il y a peut-être du nouveau.

Elle descendit à la hâte.

Peu après elle remonta. Elle était radieuse.

—Voyez ce que Louise m'apporte! murmura-t-elle en tendant un bout de papier satiné, transparent.

Le docteur prit ce papier et le considéra, ébahi.

—Tiens! Mais... on croirait... Eh oui!

—Votre signature, n'est-ce pas?

—C'est cela même!... Ma signature!

—Croyez-vous qu'elle s'applique?

—C'est Mme Marjolin qui a fait ça?

—En personne!... Louise, en fouillant, a trouvé ce papier dans un tiroir. Et, sachant que sa maîtresse avait fait des mandats à votre nom, elle venait me demander si ce papier, où elle croyait lire votre signature, n'avait rien de commun avec notre affaire.

—Ah! la brave fille!

—Elle a du flair, vous voyez!

—Je crois bien que ça touche à notre affaire! Cela prouve tout simplement que Mme Marjolin s'exerce à son métier de faussaire. Elle a dû décalquer sur une de mes lettres.

—Evidemment.

—Et ça prouve en outre que c'est elle-même qui opérera.

—Que vous disais-je?

—Mais savez-vous que cela pourrait suffire à la faire condamner, la petite mère. Gardez bien ce chiffon, mademoiselle. A défaut d'autre chose, nous le montrerons à qui de droit.

—Nous aurons autre chose! promit Fausta d'un ton confiant. Louise n'a pas encore trouvé les mandats; mais j'ai bon espoir!... Elle va chercher jusqu'à minuit. Sa maîtresse dîne en ville.

—Vous lui donnez gros, à cette perle?

—Mille francs d'avance. Et je lui verserai

cinq mille si elle trouve les mandats, dix mille si tout va bien, c'est-à-dire si nous pouvons, d'une manière ou d'une autre, faire fourrer Mme Marjolin en prison.

—Vous êtes royale.

—Quand on veut être royalement servi... Et je viens de lui recommander de bien surveiller Madame au point de vue du costume, de bien prendre garde si elle s'habille en homme, de nous prévenir immédiatement.

—Oh! Mme Marjolin ne mettra personne dans la confidence!

—Non, mais une bonne un peu intelligente peut remarquer bien des petites choses...

—Vous êtes divine! Il y avait déjà l'ange de l'assassinat; vous êtes le séraphin de la vengeance.

—Bien aimable!

—Alors vous croyez que je peux donner mes enveloppes?

—A Mme Marjolin? Quand il vous plaira... C'est-à-dire non, pas avant deux ou trois jours. Il faut que nous ayons le temps de nous organiser pour la filature.

—Il y a des policiers très modern-style qui surveillent des dames tout en leur faisant la cour... Vous vous souvenez de ces détectives américains que la marquise de Barbacane fit venir pour épier son mari?

—Et qui louaient des châteaux, donnaient des réceptions princières où ils invitaient le mari avec ses amours extra-conjugales... Oui, j'ai entendu dire; mais cela coûte vingt-cinq mille francs par mois, ces policiers d'Amérique, et je me fie autant à moi-même. A partir de demain, mon fiancé, moi et une amie, dans des fiacres différents, suivront tous les mouvements de Mme Marjolin; et, grâce aux petites indications de la bonne, j'espère que nos efforts seront couronnés de succès.

—N'oubliez pas de me tenir au courant.

—Non, certes.

—Et si vous pouvez me prévenir à temps pour que j'assiste à la petite scène dans le bureau de poste?...

—Oh! oui! nous tâcherons. Il faudrait bien que vous fussiez là, pour le tableau, et pour convaincre les employés de la poste aussi... Ne vous éloignez pas trop, cette semaine.

—Je ne bouge pas de chez moi... Je vous souhaite le bonsoir, mademoiselle... Et votre épaule?

Fausta sourit. Elle avait oublié les douleurs de son épaule.

—Elle va mieux, répondit-elle confuse.

Et, gentiment, elle tendit ses doigts au baiser du docteur.

Quand Luteck fut parti, Fausta souleva le brise-bise du petit salon et regarda là-haut, de l'autre côté de l'avenue, un point jaunâtre qui brillait à une fenêtre: la lampe de Denis.

Lui aussi, sans doute, cherchait, méditait, travaillait pour broyer la tête de la vipère. Oh! le bon Denis! l'amoureux aux roses, dont les lèvres, un soir, s'étaient mêlées aux feuilles mortes, pour l'effleurier...

—Bientôt! bientôt! soupira-t-elle.

Et ses bras fins, où le printemps faisait courir des frissons mystérieux, se tendaient, inconsciemment, vers la petite lumière hautaine.

XV

Bien souvent, Mme Marjolin avait raconté à son fils cette savoureuse anecdote: "Oui, mon Alex, j'ai été témoin de ça, moi... Un jour, rue Lafâtte, comme je revenais de l'Hôtel des Ventes, je vis un loqueteux tendre la main vers un homme à favoris blancs et à chapeau rond, qui passait. L'homme mit sa main à la poche et donna quelques sous. Mais une pièce de cinquante centimes s'était glissée entre les sous et, avant d'arriver à la main du pauvre diable, elle tomba. Elle fit un petit bruit métallique sur le trottoir. Alors le monsieur à favoris blancs se baissa, ramassa la pièce de cinquante centimes et, après avoir jeté un regard circulaire, assuré qu'il n'y avait là personne qui put le reconnaître, il remit les cinquante centimes dans sa poche. Or, sais-tu quel était cet homme? Le baron de Rothschild. Oui, mon petit, l'homme le plus riche de France, il se baissait pour ramasser dix sous. Même quand on a des milliards, les sous sont bons, vois-tu, mon Alex?... Il ne faut jamais les dépenser inutilement."

Alexandre avait-il retenu la leçon? Il n'y paraissait guère, surtout depuis quelques jours. Mais Mme Marjolin, elle, ne l'oubliait pas.

Sans doute, dans le feu de l'inspiration, elle ne s'était pas demandé, naguère, ce qu'elle ferait de ces deux mille cinq cents francs en mandats-poste. A ce prix, la belle vengeance qu'elle entrevoyait ne lui paraissait pas chère. C'était même une excellente opération. Détourner Fausta de Denis, la ramener aux pieds d'Alexandre, faire le bonheur de ce cher enfant, l'empêcher de ruiner sa santé, de compromettre sa fortune, interrompre cette fête capuleuse dans laquelle il se plongeait depuis quelques mois; oui, certes, cela valait bien deux ou trois billets de mille.

Aussi la première idée de Mme Marjolin avait-elle été de détruire ces mandats-poste, assez compromettants d'ailleurs, et de les passer aux profits et pertes.

Mais, peu à peu, son sentiment avait changé à ce propos.

—Bah! deux mille cinq cents francs constituent une somme! réfléchissait-elle.

Feu le baron les aurait sûrement ramassés, dût-il avoir un peu de poussière au bout des doigts. Or, elle n'était pas une Rothschild. Les frasques d'Alexandre devenaient inquiétantes, en outre. Ce malheureux garçon faisait folies sur folies. Et ne serait-ce pas une folie de plus que de renoncer à deux mille cinq cents francs qu'on avait là sous la main, de brûler ces petits papiers qui re-

présentaient une poignée d'or pour acheter un petit tableau de maître, ou un surtout de table empire, ou pour faire installer une marquise élégante à l'hôtel de la *Vie nouvelle*, une dépense qui s'imposait, cependant!

Encore s'il avait fallu se livrer à des tours de force extraordinaires pour reprendre cet argent?

Mais rien ne paraissait plus facile. Que fallait-il pour cela? Tracer au verso de ces papiers quelques lettres microscopiques ressemblant plus ou moins à celles qui composaient la signature de Luteck, et montrer à un employé trois ou quatre enveloppes de lettres, ou une quittance de loyer, ou une carte d'électeur, appartenant au susdit Luteck. Et n'était-on pas en assez bons termes avec lui pour se procurer, sans avoir l'air de rien, ces diverses pièces?

D'ailleurs, on lui avait fait gagner pas mal de monnaie, depuis quatre ans, au docteur Luteck. Et à qui porterait-on préjudice, en reprenant ainsi les deux mille cinq cents francs? A personne. On rentrait dans ses déboursés, voilà tout.

A mesure que les jours passaient, Mme Marjolin la sentait croître, la tentation perverse.

Et bientôt, ne résistant plus, elle alla trouver le chirurgien.

Pourquoi se serait-elle méfiée? Elle avait prié Moiru de ne pas la nommer chez les Navarroux; et Moiru était un galant homme. Comment donc les Navarroux auraient-ils pensé à elle? deviné que ces mandats avaient été envoyés par elle, cousus par elle sous la doublure d'une jaquette?

Personne, à Paris, ne pouvait soupçonner Alexandre d'être encore amoureux de Fausta. Il semblait l'avoir joliment oubliée, son ami Fausta. Par conséquent, on ne pourrait guère soupçonner sa mère d'être pour quelque chose dans cette aventure. On les croirait authentiques, les mandats, bien envoyés par de Nanteilles à Luteck, l'associé, le complice. Il n'y aurait pas un Parisien sur cent qui doutât de cette canaillerie, de ce complot de deux hommes destiné à faire tomber entre leurs mains une fortune de deux ou trois millions. Ne se commet-il pas des crimes aussi atroces pour un profit beaucoup moindre?

Et puis, quand même les Navarroux finiraient par la soupçonner, comment Luteck l'aurait-il jamais su?

Dans cette sécurité trompeuse, Mme Marjolin avait commencé ses visites chez le docteur. Ce ne fut qu'au bout d'une semaine qu'elle obtint ses enveloppes.

Dès qu'elle les eut, elle prit la résolution de monnayer ses mandats.

C'était une corvée désagréable, pourtant. Elle n'aurait pas regretté de donner une petite commission à l'homme de bonne volonté qui serait allé signer ces papiers à sa place dans un bureau de poste; mais ç'aurait été trop dangereux de mettre un tiers dans la confiance, même le plus sûr des amis.

D'abord, elle avait cru pouvoir se présen-

ter avec ses vêtements féminins, quitte à déclarer qu'elle était doctoresse. Mais si l'employé se méfiait par hasard?

Rien, sur les enveloppes pas plus que sur les mandats, n'indiquait que le docteur Luteck fût une femme plutôt qu'un homme. Il était donc plus sage de se travestir. Ainsi, cela irait tout seul.

Mme Marjolin se prépara aussitôt à cette métamorphose.

Elle alla chercher elle-même, dans l'armoire de son fils, un complet-redingote noir—un docteur, naturellement, cela devait porter des vêtements sévères—et, l'ayant essayé, il lui parut que cela n'allait pas trop mal. La redingote était bien un peu large aux épaules, et le pantalon légèrement étroit d'un autre côté; mais un pardessus d'été pourrait cacher ces disgrâces. D'ailleurs, tous les médecins ne sont pas des modèles d'élégance.

La question cheveux était plus grave. Mais, pour une fois, Mme Marjolin pourrait bien laisser sa perruque; et sa véritable tête, déjà blanche et presque entièrement chauve—passerait sans difficulté pour celle d'un prince de la science.

Restait le chapeau. Ceux d'Alexandre étaient vraiment un peu grands. Elle acheta donc un chapeau de soie à sa mesure, fleurit sa boutonnière d'une rosette rouge, et crut n'avoir rien oublié.

Un matin, elle ferma la porte de sa chambre et procéda toute seule à une sorte de répétition... Mais oui, pas mal!... Un homme, tout à fait un homme, et des plus vénérables. Qui pourrait la reconnaître sous ce costume?

Tandis qu'elle s'étudiait devant la glace, elle sursauta.

On venait de frapper à sa porte.

Vivement, elle se mit de côté, car il lui semblait qu'on pouvait la voir par le trou de la serrure.

—Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle d'une voix aigre.

Louise répondit:

—Je venais demander à Madame s'il fallait réclamer ce drap perdu à la blanchisseuse?

Mme Marjolin eut un geste d'épouvante.

—Mais bien sûr, il faut le réclamer! grinja-t-elle. Est-ce qu'elle est là, la blanchisseuse?

—Non, madame; pas encore.

—Eh bien alors? pourquoi me demandez-vous des choses, comme ça? vous n'avez donc rien à faire?

—Je prie Madame de m'excuser...

Entre ses dents, Mme Marjolin se dit:

—Elle est tannante, cette fille, depuis quelques jours Je l'ai tout le temps sur le dos!

Et, trois ou quatre minutes après, tandis qu'elle enlevait son gilet, Mme Marjolin entendit frapper de nouveau, mais à l'autre porte, celle du cabinet de toilette qui s'ouvrait sur le couloir. Et celle-ci, elle avait oublié de la fermer à clef.

—N'entrez pas! cria-t-elle, rageuse.

Que lui voulait-on encore?

—Madame, c'est une lettre de M. Alexandre, annonça la voix de Louise.

—Eh bien! posez-la sur le guéridon!... Et qu'on me laisse tranquille, vous m'entendez?

Décidément, cette Louise devenait insupportable. Pourquoi, d'abord, montait-elle les lettres? Ce n'était pas son rôle. C'était au portier de monter les lettres.

Mme Marjolin se déshabilla rapidement serra les vêtements masculins dans un placard, ferma et reprit sa robe d'intérieur.

Après avoir lu la lettre d'Alexandre — il était à Rome et demandait cinq mille francs par mandat télégraphique — elle rassembla son dossier Luteck, car elle avait l'intention de se présenter à la poste ce soir même, entre chien et loup, vers les six heures et demie.

Elle avait serré les deux mandats et les enveloppes du docteur dans un coffret italien à secret où elle gardait ordinairement ses papiers les plus précieux. Elle ouvrit ce coffret et, à sa grande surprise, elle n'y trouva pas les mandats.

—Comment ça se fait-il? marmotta-t-elle.

Les enveloppes au nom de Luteck y étaient bien... Des billets d'autrefois, des souvenirs de jeunesse, toutes les menues reliques entassées là-dedans depuis vingt-cinq ans y étaient aussi... Mais les mandats avaient disparu... Eh non! elle avait beau fouiller, elle ne les découvrait pas, les deux petites coupures de la poste.

—Où les ai-je donc mis? se demanda-t-elle, contrariée. Il me semblait bien, pourtant...

Elle chercha, pendant une demi-heure, dans le coffre-fort, dans le tiroir de sa poudreuse, dans les feuillets d'un vieux code où elle glissait parfois des papiers importants... Ah! c'était triste de vieillir, de perdre la mémoire!

Cette idée ne l'effleura point qu'on avait pu ouvrir le coffret et y prendre les mandats. Elle se croyait sûre de ses domestiques. D'ailleurs, il était fort difficile d'ouvrir ce meuble. Il représentait un rayon de bibliothèque avec deux douzaines de dos de volumes en bois d'olivier. L'un de ces dos glissait et laissait voir une menue ferrure. Mais, avant de faire glisser ce dos, il fallait tirer par ci, presser par là, pousser ailleurs; et, pour trouver la clef, un non-initié aurait bien tâtonné trois jours.

Mme Marjolin demeura fort enragée de ce contretemps.

Le surlendemain, lasse de chercher partout ses mandats, elle rouvrit le coffret italien; et alors, elle soupira d'aise. Ils y étaient, les mandats! tous les deux! Comment ne les avait-elle pas vus, l'autre matin? Elle perdait donc la tête?

Elle les prit, les insinua dans l'une des enveloppes du docteur, plaça le tout dans la poche intérieure de la redingote et s'habilla sans retard. Elle voulait se débarrasser tout de suite de cette corvée. L'heure lui semblait favorable, du reste.

Avant de prendre son chapeau, elle sonna Louise, Jeanne et François et leur ordonna,

sans ouvrir la porte, de s'en aller tous les trois au grenier, où il y avait depuis longtemps un nettoyage à faire. Ainsi, elle pourrait sortir sans être vue.

Quand elle eut entendu, là-haut, les pas des domestiques, elle prit une plume, griffonna quelques signatures de Luteck sur un bout de journal, pour s'entretenir la main — il ne faudrait pas hésiter tantôt, sous les regards de l'employé. Ensuite, ayant déchiré ce journal, elle se faufila dans les couloirs, descendit rapidement, traversa le vestibule et ouvrit la grande porte.

Mais quelle fut sa stupéfaction en apercevant, à dix pas de la porte, Louise qui rentrait! Elle n'était donc pas là-haut, cette paresseuse? Mme Marjolin faillit pousser un cri.

Mais elle se contint, ne regarda pas la bonne, afin de ne pas attirer son attention; et, à pas souples, elle se dirigea vers l'avenue de Villiers.

Au coin de la rue Legendre, elle remarqua un fiacre aux stores baissés, qui stationnait. Cela fit voler un sourire au coin de ses lèvres.

Il y a, pour tout homme et pour toute femme qui se travestit, une joie singulière à marcher, à parler, à agir. On se figure aisément qu'on change de personnalité en changeant de costume, qu'on étrenne une âme toute neuve, qu'on a laissé au porte-manteau, avec les habits coutumiers, les préoccupations et les tristesses de chaque jour.

Mme Marjolin se rappela trois ou quatre escapades qu'elle avait faites jadis dans un costume pareil, mais pour des raisons bien différentes! Un jour, avec Moiru, justement, elle était allée dîner à Saint-Cloud. Lui était en femme, elle en homme. Ce qu'ils avaient intrigué les garçons!...

Sur le boulevard des Batignolles, elle aperçut un rassemblement.

Elle s'y mêla aussitôt et aborda des individus, leur demanda ce qui se passait, en grossissant la voix. Puis elle repartit, très amusée, le long des boutiques.

A chaque glace des devantures, elle se mira complaisamment.

Sur la place Clichy, elle hésita. Si elle entrait dans ce bureau de poste?

Mais elle se souvint d'un docteur qui habitait au-dessus, et il ne fallait pas commettre d'imprudences.

Il y avait un autre bureau rue Fontaine, pas bien loin de là. Le quartier lui semblait meilleur. Elle ne devait connaître personne rue Fontaine. Elle se dirigea donc vers cette rue.

A six heures quarante, comme la lumière baissait, elle arriva.

Elle palpait un peu tout de même.

Elle poussa la porte, entra et chercha le guichet.

Une douzaine de personnes piétinant devant le numéro 4 lui indiqua que ce devait être là.

Paiement des mandats, y lut-elle sur une pancarte.

Elle alla grossir le nombre des patients, prit dans la poche intérieure de sa redingote les enveloppes, les mandats et attendit.

A chaque seconde, la porte luttait derrière elle, sous la poussée des arrivants ou des sortants.

Des dames odorantes, voiletées dru, s'approchèrent du guichet voisin et tendaient un papier discret, noir ou trois initiales, pour la poste restante.

Contre la cabine du téléphone, une ménagère avait déposé un filet que boursoufflait la boule grenue d'un chou-fleur.

Lentement, le préposé au paiement des mandats expédiait son monde.

A six heures cinquante-deux, ce fut le tour de Mme Marjolin.

Elle voyait un peu trouble. Chaque coup de tampon semblait lui battre la cervelle. Derrière son dos, une foule de retardataires se bousculaient. Il y avait bien quinze personnes, maintenant. Et toujours le "panpan" de la porte qui claque, à intervalles presque réguliers.

Mme Marjolin éternua, car l'absence des belles boucles brunes qu'elle portait habituellement jusque sur sa nuque, se faisait cruellement sentir. Ensuite, ayant assujéti son chapeau de soie sur son front, elle présenta les deux mandats à l'employé.

Celui-ci les regarda tour à tour, leva les yeux vers la personne, aperçut la rosette.

— Vos pièces d'identité? lui demanda-t-il.

Mme Marjolin, sans répondre, tendit son paquet d'enveloppes au nom du docteur Luteck.

— Vous n'avez pas autre chose? Carte d'électeur, quittance de loyer?

— Non, monsieur... Mais je suis bien connu!... dit Mme Marjolin, d'un air pincé. Des enveloppes m'ont toujours suffi. Remarquez, je vous prie, qu'il y en a neuf ou dix... D'ailleurs, si vous voulez regarder le Tout-Paris ou le Bottin...

Mais l'employé, sans méfiance, lui rendait les mandats.

— Signez! marmotta-t-il.

Mme Marjolin soupira, soulagée.

Elle prit le porte-plume; et, de sa main fine, qui ne tremblait pas du tout, elle traça deux fois la signature du docteur Luteck.

L'employé ouvrit un tiroir, prit deux billets de mille francs et un de cinq cents, les fit claquer entre ses doigts, les posa sur la planchette.

Mme Marjolin avançant les mains, avec cette nervosité légère qu'on a pour recueillir des fruits longtemps espérés...

— Au voleur! cria une voix aiguë.

Mme Marjolin se retourna et faillit tomber à la renverse.

Fausta!... Cette femme jeune, mince, vêtue de noir, c'était Fausta! Et son amie, Mme Bianchetti, l'accompagnait! Et Denis de Nanteuilhes était là, lui aussi!

— Au voleur! arrêtez-le!...

Ces cris s'élevaient dans le bureau de poste. Et, maintenant, Fausta n'était pas seule

à les lancer; M. de Nanteuilhes les poussait aussi.

Mme Marjolin fut prise d'un tremblement convulsif. Elle se vit perdue. Et, machinalement, n'obéissant qu'à son instinct, qu'à sa terreur d'un scandale, d'une catastrophe irréparable, elle fonce, tête baissée, vers la porte.

— Arrêtez-la! cria de nouveau Mlle Navarroux, en se précipitant pour lui barrer le passage. C'est une voleuse, une faussaire, une femme habillée en homme!

Et Mme Marjolin trouva Denis de Nanteuilhes devant la porte.

— Non, madame, non! Vous ne vous échapperez pas! lui disait-elle, en étendant les bras.

Elle serra ses mâchoires; elle lui jeta un regard féroce.

En ce moment, si elle avait eu un couteau à la main, elle aurait frappé peut-être. Elle vivait une de ces minutes où l'être le plus civilisé tend à se comporter comme le plus sauvage, car elle se sentait menacée, sinon dans son existence, du moins dans son honneur, sa réputation, sa fortune, sans quoi l'existence n'est qu'une sorte de végétation sordide.

— Laissez-moi! Je ne vous connais pas! grinça-t-elle. Que me voulez-vous?

— Ah! vous ne me connaissez pas? répliqua Denis. Je vous connais, moi! Et même très bien! Vous êtes Mme Marjolin, qui demeure place Malesherbes, no 14, et c'est pour vous faire connaître à ces messieurs que nous vous avons suivie. Vous ne vous attendiez pas à celle-là, hein?

Mais cette scène avait fortement impressionné le public. On se bousculait dans le bureau; de tous côtés, on avait déserté les guichets pour voir, et les employés étaient debout; le receveur, ayant ouvert une porte, accourait, les sourcils froncés.

— Voyons, voyons! qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il d'un air autoritaire.

Fausta répondit:

— Il y a une femme qui s'est déguisée en homme pour voler deux mille cinq cents francs.

— Ce n'est pas vrai? s'exclama Mme Marjolin.

— Ce n'est pas vrai! s'exclama Fausta. Regardez donc ses oreilles si elles ne sont pas d'une femme! Je jure que c'est une femme, une voleuse, qui a imité la signature d'un de nos amis pour s'approprier son argent.

— Ce n'est pas vrai! hurla de nouveau Mme Marjolin.

— Alors, si ce n'est pas vrai, pourquoi voulez-vous vous échapper comme ça?

Cette réplique parut convaincante.

Le receveur se joignit à Denis et à Fausta pour barrer la porte et il ordonna d'une voix claire:

— Allez chercher des agents. Pénicourt!

— Mais, monsieur... voulut protester Mme Marjolin.

— Vous vous expliquerez au poste, monsieur... ou madame!

— Oh! mais c'est infâme! On peut donc, sur les dénonciations d'un trio de coquins...

—Misérable! dit Fausta. C'est vous qui osez traiter les autres de coquins?

—Assez! assez! Vous vous expliquerez devant le commissaire. Qu'est-ce qui a reçu les mandats? C'est vous, Gannereuil? Passez-les moi, je vous prie.

—Oh! mais c'est infâme! infâme! continuait Mme Marjolin—et sa bouche bavait de rage.—Prenez garde! vous ne savez pas bien qui je suis!...

—Justement! Nous allons le savoir! conclut le receveur.

—Je suis puissante!...

—Tiens, tiens! *puissante!*

Mme Marjolin verdit de s'être trahie si sottement.

Eh bien quoi? s'insurgea-t-elle. N'ai-je pas le droit de m'habiller en homme, si ça me fait plaisir?

—Et de faire des fausses signatures pour empêcher l'argent des autres! ajouta Fausta.

—Taisez-vous, gredine! Ça ne vous portera pas bonheur d'espionner ainsi les honnêtes gens. Je vous revaudrai ça! Et à votre pané d'amoureux aussi! Ah! les crapules!

—Tiens, tiens! Vous nous connaissez donc? s'écria Denis.

—Allons, c'est assez! déclara le receveur. Silence! ou je vous fais coffrer tous!

Mais quelqu'un dit:

—Voilà les agents!

Et Mme Marjolin recula, frissonnante.

Les agents? Était-ce donc possible?... Des agents! Ils entraient, ils allaient la prendre, la mener au poste, à travers les rues grouillantes de badauds, de gens qui ricanent, qui insultent! Arrêtée! elle si riche, si respectée jusqu'alors! Emprisonnée comme une gouape des boulevards extérieurs!

—Ne me touchez pas! dit-elle à l'agent qui, sous les ordres du receveur, la saisissait par le poignet. Ne me touchez pas! Vous vous en repentirez!... Ah! mais, il n'y a donc pas, dans cette foule de braves gens, quelqu'un qui comprenne, qui sente que je suis une honnête femme, qui vienne à mon secours? A moi! Qui veut gagner mille francs? Secourez-moi! Débarrassez-moi de ces brutes!... Ah! mais, ils vont me tuer! A moi! j'étouffe! je meurs!...

Elle se convulsait, elle grinçait des dents. Elle sentit les agents l'empoigner par les bras, la pousser, l'entraîner...

Et alors elle ferma ses yeux, renversa sa tête, amollit ses jambes, se laissa emporter, comme un paquet de loques, sous les huées des spectateurs.

XVI

Cahots de fiacre, claquements des sabots de cheval, bourdonnements des rues qu'on longe. A droite et à gauche, tiédeurs de corps robustes: les agents, les deux hommes de la police, collés à son corps à elle et conversant par-dessus ses épaules:

—Dis donc? si elle tournait l'œil pour de vrai?

—Te fais pas de bile! C'est une frime. Pas plus malade que toi et moi.

Mme Marjolin entend ces paroles, mais elle continue à ne pas bouger, à ne pas donner signe de vie. Elle ferme toujours les yeux, laisse retomber sa tête, respire à peine, pour faire croire à un véritable évanouissement.

Mais son cerveau travaillé, fume, gronde, comme une usine aux foyers rouges. Des idées s'y heurtent; des plans s'y échafaudent, des regrets y geignent: Quelle bêtise! Avouer qu'elle était une femme, qu'elle connaissait Fausta et les autres! Et cette imbécile tentative d'évasion! Ces appels aux badauds, ces promesses d'argent à qui la sauverait!

Perdue! elle s'est perdue elle-même. Elle s'est conduite comme la dernière des femmes du peuple. Elle n'a pas pu dompter ses nerfs. Elle a sottement crié, ragé, démontré à tous sa culpabilité. Et maintenant en route pour le commissariat, le Dépôt, les assises, la maison centrale peut-être!...

Ah! ordures de l'avarice! Tout cela pour deux mille cinq cents francs, quand on a des millions!

Se tuer?

Elle y pensa. Mais comment se tuer? Pas d'armes, pas même une épingle à chapeau qu'on pourrait s'enfoncer dans le cœur.

Alors? Sauter par la portière? Se jeter sous des roues?... Mais ces hommes dont les mains viles la tenaient?

Le fiacre allait toujours.

—Première à droite! indiqua l'un des agents au cocher... Là! vous voyez le drapeau?

Le cheval trotta moins vite, s'arrêta complètement.

L'agent ouvrit la portière, tira Mme Marjolin par le bras.

Elle frissonnait. Elle arrivait donc? Plus moyen de s'échapper. On allait la traîner devant le commissaire, lui mettre des menottes peut-être... Que fallait-il lui raconter, au commissaire?

Elle crut que toutes ses idées se gelaient dans son cerveau comme de petites pommes tardives.

Elle fit la morte, s'abandonna aux mains des agents, traversa une pièce, une autre, entra dans une pièce plus chaude, où une clarté brusque lui blessa les yeux à travers les paupières.

—Qu'est-ce que c'est? demanda une voix enrouée.

—Monsieur le commissaire, exposa l'un des agents, c'est une femme habillée en homme, paraît-il, que nous vous amenons. Elle a essayé de voler, au bureau de poste de la rue Fontaine. Le receveur est là, du reste, avec des témoins.

—Ah! Et elle s'est trouvée mal?

—Oh! pas pour de vrai. Elle gigotte comme un lapin, de temps en temps.

Mme Marjolin entendit des portes battre derrière elle, des gens entrer, parler... Elle reconnut la voix de Fausta.

—Voici les témoins, annonça un agent.

Le receveur dit:

—Monsieur le commissaire, j'ai requis l'arrestation de cette personne qu'on accuse d'avoir apposé une fausse signature sur des mandats-poste, pour s'en approprier le montant. Elle a cherché à fuir, quand elle a été dénoncée, et sa conduite, comme sa tenue, m'a paru suspecte. D'ailleurs, les témoins qui l'accusent sont là; ils demandent à être entendus.

Il y eut un silence. Dans ses oreilles, Mme Marjolin perçut le bruit de son sang qui lui battait le cerveau, de ses ondes rythmées, comme une marée rouge.

—C'est moi, monsieur le commissaire, qui accuse cette femme de faux et de vol! déclara la jeune fille d'une voix violente. Et c'est bien facile à prouver. Cette femme s'est habillée en homme, s'est affublée d'une fausse décoration et a voulu se faire passer pour le docteur Luteck, afin de lui voler deux mille cinq cents francs. Le docteur Luteck est bien connu. J'ai apporté sa photographie avec sa signature. La voici. Vous pouvez constater qu'il n'a aucun point de ressemblance avec cette personne. Le docteur Luteck habite avenue d'Antin, no 57; vous pouvez voir dans les annuaires. C'est d'ailleurs l'adresse qui se trouve sur les enveloppes présentées par cette femme elle-même; et Mme Marjolin, ici travestie, habite place Malesherbes, no 24. Vous pouvez vous en assurer également d'un coup de téléphone et mander ici ses domestiques: ils la reconnaîtront sans peine... Je vous prierais en outre, si cette dame contestait mes déclarations, de faire venir le docteur Luteck, qui doit être chez lui, et qui ne demandera pas mieux que de vous éclairer, monsieur le commissaire.

Mme Marjolin ne pouvait plus feindre; elle haletait, elle tremblait, des convulsions commençaient à secouer ses membres. Elle rouvrit ses yeux, tout à coup, et se mit à crier, comme une folle, pour toute sa fureur de vaincue.

—Eh, là! eh, là! calmez-vous! dit le commissaire de police. Je voulais vous faire donner des soins, mais je vois que c'est inutile; vous avez encore des forces!

Et, après l'avoir dévisagée d'un regard bref, il demanda:

—Vous avez entendu ce dont on vous accuse? Qu'avez-vous à répondre?

Elle ne répondit rien. Les yeux exorbités, la face cramoisie, elle continuait à crier comme une démente; et les agents qui la tenaient chacun par un bras, avaient besoin de toute leur poigne pour la mater.

Qu'aurait-elle pu répondre? La vérité? Que ces mandats étaient à elle, qu'ils représentaient son propre argent, qu'en les encaissant, elle ne volait rien à personne?... Mais si le commissaire voulait savoir pourquoi elle avait ces mandats? Le véritable crime dont on pourrait l'accuser alors ne serait-il pas plus terrible que celui dont on l'accusait maintenant?...

Voyant qu'elle se taisait, le commissaire ordonna aux deux hommes:

—Assurez-vous d'abord de son sexe.

En entendant cela, Mme Marjolin eut un sursaut. Les pommettes de ses maxillaires saillirent. Comment? On allait la déshabiller, là, devant tout ce monde? Elle allait subir cet opprobre?

—Ah! mais non! cria-t-elle. Je vous défends de toucher à mes habits!... Monsieur!... Oh! messieurs!... Mais puisque je l'ai avoué que j'étais une femme!... Eh bien, oui! une femme!... Je suis une femme! Que vous faut-il de plus?... Grâce!...

—Pourquoi, si vous êtes une femme, vous faites-vous passer pour le docteur Luteck? demanda le commissaire de police. Expliquez-vous, voyons!

—Eh bien, quoi? Est-ce qu'il n'y a pas de femmes-docteurs? répondit-elle, démontée, essayant de sauver les apparences par un mensonge nouveau, absurde, comme une bête traquée cherche une issue partout, même là où elle sait qu'il ne peut pas y en avoir.

Et, cyniquement, avec une célérité de parole insolite, elle déclara:

—C'est vrai, je ne suis pas le docteur Luteck, du moins celui qui demeure avenue d'Antin; mais je suis un autre docteur Luteck, une femme doctoresse. J'ai mes diplômes!... Je vous jure que j'ai mes diplômes! Il y a confusion, voilà tout... Je n'ai jamais fait de faux, je n'ai jamais volé. J'ai des millions!... Pourquoi essaierais-je de voler deux mille cinq cents francs quand je peux vous prouver que j'ai des millions? Vous voyez bien que les accusations de ces misérables sont ridicules!

—Monsieur le commissaire, intervint Denis de Nanteilles, nos accusations, loin d'être ridicules, sont encore incomplètes. Cette femme a des millions, c'est vrai; mais pour tout le reste elle a menti. Elle n'est pas doctoresse, elle ne s'appelle pas Luteck. Je prie instamment que le véritable docteur Luteck, qui habite avenue d'Antin, comme cette femme le reconnaît elle-même, puisque les enveloppes qu'elle a détournées portent cette adresse, je demande que le docteur Luteck soit appelé et confronté avec elle. Vous verrez alors ce qu'il faut penser de Madame, et comme nos accusations de faux et de vol sont bénignes à côté de celles qu'il formulera lui-même. Je demande également qu'on la confronte avec M. Théodore Moiru, avenue du Trocadéro, numéro 94.

Mme Marjolin eut un tressaillement... Moiru? Ils savaient donc? Ils connaissaient tous les dessous de cette lamentable aventure! Et voilà comment ils l'avaient épiée, filée, surprise!

Elle ferma les yeux et haleta de haine, de désespoir.

—Monsieur, disait le commissaire à Denis, ce que vous demandez là n'est pas de mon ressort. Toutes ces comparutions nous entraîneraient trop loin. Je vais seulement m'assurer de l'identité de cette dame, de la vôtre et des divers témoins. Le reste, ce sera l'affaire du juge d'instruction.

Mme Marjolin chancela sous ces paroles;

et, cette fois, sa faiblesse ne dut pas être feinte.

Le juge d'instruction... Elle avait bien compris. Un magistrat allait informer, les tribunaux allaient être saisis. La catastrophe était bien définitive. Plus rien à faire. Tout Paris, toute la France allaient savoir; et la maison Marjolin s'écrouler au vent du scandale, toute la famille Marjolin connaître la flétrissure, comme une association de bandits. Et cela, pourquoi? Parce qu'on avait été une trop bonne mère, une mère aveugle, qui n'avait pas bien su discerner la route à suivre, dans une minute d'affolement, pour sauver son fils, pour lui rendre le bonheur. Ah! le pauvre Alexandre! Il sera joli, son bonheur, quand il saura que sa mère a été conduite au Dépôt!

Elle eut un long soupir, comme si son cœur se déracinait. Et des larmes jaillirent dans ses yeux, des sanglots agitèrent sa poitrine.

—Eh bien! oui, j'avoue! J'avoue tout ce que vous voudrez, dit-elle en se tournant vers le commissaire. J'ai eu tort; je suis coupable, non pas de vol—je n'ai rien pris à personne—mais coupable d'étourderie, de méchanceté, peut-être... Et je vous demande grâce! Oui, moi, je vous supplie de me faire grâce... Et vous aussi, Fausta, veuillez me pardonner. Vous savez bien pourquoi j'ai agi... Oh! vous avez été bonne pour moi, pour nous tous, autrefois; soyez-le encore! Et vous aussi, monsieur de Nanteilles, daignez vous souvenir!... Vous voyez bien que j'avoue tout? Pardonnez-moi! Oh! je vous en prie! S'il vous reste un peu de cœur, pardonnez-moi! Je suis une malheureuse, vous le voyez bien! Ne me tuez pas! Ne déshonorez pas mon fils!

—Est-ce lui ou vous qui avez fait ces faux mandats? demanda Fausta d'une voix implacable.

—Moi, moi! dit la mère d'Alexandre dans un cri! Lui n'a rien fait, il ne sait rien, je vous le jure... Dites à ces messieurs, Fausta, que je suis une honnête femme, malgré les apparences, que je ne suis pas une voleuse, que je ne mérite pas d'être arrêtée, que je n'ai fait de mal à personne, pas même à vous, car vous ne souffrirez plus, à présent, de mes... de ce que j'ai essayé de faire. Vous vous marierez quand il vous plaira et tout le monde vous honorera, vous prendra pour de braves gens tous les deux, puisque mes calomnies, mes mauvais procédés envers vous auront échoué... Fausta, au nom de votre mère...

—Pardon, madame! interrompit le commissaire de police, il me semble que ces petites histoires n'ont pas beaucoup de rapport...

—Oh! si, monsieur! Laissez-moi dire, je vous prie! Je suis accusée: laissez-moi me défendre!

Et, se retournant vers Fausta, elle se remit à l'adjurer, à lui parler de sa mère, à lui parler d'Alexandre aussi:

—Je l'ai trop aimé, mon pauvre Alexandre, voilà ma seule faute. Plus tard peut-être, si vous êtes mère, vous comprendrez, Fausta! Vous verrez à quelles extrémités, à quelles

folies une femme peut être réduite. Il vous aimait tant, mon pauvre mien! Il aurait été si heureux... Si vous saviez, maintenant, combien il souffre; si vous voyiez ce qu'il est devenu!... Oh! je ne vous demande plus rien, non! L'oubli seulement! L'oubli, la pitié!... Fausta, vous ne me répondez pas? Vous ne voulez pas me pardonner? Qu'est-ce que vous auriez de plus de me faire mettre en prison, de nous perdre tous? Seriez-vous plus heureuse? Et vous, monsieur de Nanteilles? Est-ce que cela ne gâterait pas votre bonheur, au contraire?... Je sais bien qu'il est agréable de se venger; mais vous avez le cœur haut, vous avez l'esprit juste: vous ne voudrez pas trop vous venger?... Et je suis si punie, déjà!... Si vous voyiez mon pauvre Alexandre!... C'est pourtant vous, avec votre beauté, qui êtes cause de tout! Sans vous, rien ne serait arrivé!... Ne le sentez-vous pas?... Oh! tenez, s'il faut que je tombe à genoux, je vais m'y mettre! Mais ne soyez pas trop dure, trop exigeante!... Ma vie est entre vos mains, à présent. Mon sort ne dépend que de vous. Si j'ai pris quelques billets de banque, tantôt—et des billets qui étaient à moi, vous le savez bien—je suis prêt à les rendre... Tenez, les voilà! Et je donnerai d'autre argent, tout l'argent qu'il faudra, monsieur le commissaire! Je désintéresserai toutes les personnes qui se croient lésées, et je verserai cinq mille francs pour les pauvres du quartier! Là, est-ce clair? Je verserai en outre le cautionnement qu'on m'indiquera, si c'est nécessaire. Je ne connais pas grand chose dans ces procédures; mais il me semble qu'un accusé qui a un domicile légal, une surface reconnue, on le relâche... N'est-ce pas, messieurs? Je me représenterai devant vous s'il le faut; mais ne m'envoyez pas en prison, je vous en prie... Vous ne dites rien, Fausta? Oh! un mot, par pitié! Avec un mot, vous pourriez faire abandonner les poursuites! Oh! vous qui fûtes mon amie!...

Fausta semblait hésiter. Elle regardait Denis, qui paraissait fort ébranlé, lui aussi. Cette confession de Mme Marjolin était sincère, même touchante, parfois.

Et puis la mère d'Alexandre n'avait-elle pas raison un peu. La cause inconsciente de tous ces événements, n'était-ce pas elle, Fausta? Pourquoi donc demeurer intraitable? La vengeance, qu'on disait être le plaisir des dieux, n'est-elle pas, en réalité, une jouissance de brutes?

—S'il ne tient qu'à moi... murmura la jeune fille en regardant le commissaire de police...

—Evidemment, attesta celui-ci. Du moment que l'administration des postes est désintéressée... N'est-ce pas, monsieur le receveur? il n'y a plus que le docteur Luteck, dont vous êtes le représentant, sans doute, avec monsieur (il désigna Denis), qui puisse porter plainte.

Fausta déclara:

—Nous ne sommes pas les représentants du docteur Luteck. C'est pour nous, person-

nellement, que nous agissions, car nous avions contre Madame des griefs d'une autre nature; mais, pour ma part, je lui pardonne volontiers le mal qu'elle a voulu me faire et je renonce aux poursuites...

—Oh! merci, chère amie!

—...A une condition, pourtant.

—Laquelle?

—C'est que... Mais cela n'intéresserait pas ces messieurs. Nous en recauserons, madame... J'ai besoin de me concerter auparavant, avec mon père, avec M. Moiru et aussi avec le docteur Luteck... Mais ne vous avisez pas de vous rétracter! Nous vous tenons par plus d'un bout!... D'ailleurs, nous aurons toujours recours contre vous, n'est-ce pas, monsieur le commissaire?

—Certes, vous serez toujours à temps de déposer une plainte. Du reste, procès-verbal va être dressé, conformément à la loi.

Mme Marjolin baissait la tête. Quelle était cette condition dont Fausta lui avait parlé? Elle n'en avait aucune idée encore. Mais l'essentiel était de rester libre, de n'avoir plus à redouter les agents, les juges, le scandale public, la honte, la ruine, l'important était d'oublier tout cet épouvantable cauchemar.

Et les nerfs détendus, l'âme éteinte, elle continua de pleurer, doucement, en songeant à son fils, le débile Alexandre, qui cherchait à s'étourdir là-bas, dans les fumées de l'orgie.

Elle était pitoyable en pleurant de cette sorte, sous son chapeau de soie, dans son costume masculin, avec cette nuque presque entièrement dénudée, où elle avait froid, si froid, qu'un éternuement venait lui secouer les épaules, presque à chaque minute.

Et, pour sa vengeance—car il en faut une tout de même—Fausta dit à son amie, Mme Alberte Bianchetti, assez haut pour être entendue:

—Elle est très bien comme ça! bien mieux qu'avec sa perruque!... Tu ne trouves pas?...

XVII

Fausta rayonnait.

C'était fini. Plus d'obstacles au mariage. On pourrait le célébrer dans quelques jours. Qui s'y opposerait encore? Qui oserait formuler un blâme, risquer une critique? Personne. La machine infernale que Mme Marjolin avait lancée contre Denis venait de rater pitoyablement. Elle n'avait blessé que son auteur.

La mère d'Alexandre ne se permettrait plus de calomnier, d'outrager, de salir; on la tenait grâce au procès-verbal du commissaire, grâce aux faux qui étaient restés entre les mains du receveur.

Oui, certes, Fausta lui pardonnait. Seulement, ainsi qu'elle le lui avait laissé entendre, elle exigeait une réparation éclatante. Afin qu'aucun soupçon ne s'attardât en l'esprit de son père, en celui des Moiru, elle voulait que Mme Marjolin renouvelât devant

eux ses déclarations, qu'elle avouât sa culpabilité, qu'elle reconnût publiquement avoir envoyé les faux mandats, cousus les récépissés dans les vêtements de Denis, organisé lâchement cette basse vengeance.

Après, sans doute, il y aurait lieu de se détourner d'elle et d'oublier cette pauvre histoire, si toutefois le docteur Luteck se déclarait satisfait ainsi.

Dès qu'elle fut rentrée à la maison, Fausta mit son père au courant et lui raconta ce qui s'était passé au poste, lui confia son projet de faire comparaître Mme Marjolin devant lui, devant M. et Mme Moiru, devant la famille de Nanteilles et d'exiger d'elle une confession publique de son crime. Navarroux trouva ce châtement équitable. Il l'approuva.

Aussitôt Fausta téléphona au docteur Luteck, lui apprit en quelques mots les événements de l'après-midi et demanda un rendez-vous pour le lendemain matin.

Luteck vint chez elle à dix heures.

Il fut enchanté du résultat. Seulement, il estima que Mme Marjolin s'en tirerait à trop bon compte s'il lui suffisait de pleurnicher devant quatre ou cinq personnes, et de dire comme un enfant vicieux:

"Pardon! Je n'y reviendrai plus!" N'ayant pas entendu le plaidoyer de la coupable, il n'était pas enclin à l'indulgence, au contraire; et son intention semblait être de la poursuivre, de faire un scandale énorme, d'attaquer contre *La Vie Nouvelle*, tout le corps médical, toute la presse, tous les honnêtes gens, de la faire sauter impitoyablement, cette caverne de voleurs, où l'on exploitait, avec tant de cynisme, la naïveté des bons malades.

—Ca ne fait rien; votre idée a du bon! dit-il à Fausta. Imposez-lui d'abord cette amende honorable, à la Mère aux Microbes. Ca ne m'empêchera pas d'agir à mon tour. Je serai enchanté de la voir en posture de pénitente.

—Le cierge à la main et en chemise de nuit?

—Ah! non! n'exagérez pas!

—Ne craignez rien. Si vous la voyiez seulement sans perruque, ainsi que nous avons eu l'honneur...

—Alors quel jour la comparaison, mademoiselle?

—Quand il vous plaira. Grâce aux deux petits faux qui sont entre les mains du receveur, elle ne peut rien nous refuser, il me semble.

—Eh bien, pour ma part, je souhaiterais de grand cœur qu'elle fondât, en expiation de ses calomnies envers le corps médical, un prix annuel de cent mille francs, que l'Académie de médecine décrèterait au plus méritant des chirurgiens français. Vous pouvez lui faire savoir que telles sont mes conditions.

—Elle va les trouver dures!

—Ça m'est bien égal. Sans ça, je poursuis.

—Cent mille francs par an, cela représente une somme!

—Oui, un capital de deux millions et demi ou trois. Mais, si elle en a dix... C'est la moindre des choses qu'elle restitue en bonnes

œuvres le tiers de ce qu'elle a gagné en ses louches trafics. Cent mille francs par an, pas un sou de moins, ou je la traîne devant les tribunaux... Et vous verrez qu'elle casquera. Elle sait très bien que sa maison ne résisterait pas à un tel procès. Nous allons rire!...

Ce soir même, Fausta essaya de téléphoner à Mme Marjolin pour lui demander une entrevue. Mais elle ne put communiquer qu'avec Louise.

Alors elle lui envoya une lettre recommandée, dans laquelle étaient spécifiées ses conditions, en même temps que celles du docteur Luteck.

Mme Marjolin ne donna pas signe de vie. —Est-ce qu'elle se rétracterait? se dit Fausta. Elle est bien capable de préparer quelque autre canaillerie!

En cela elle se trompait. Mme Marjolin ne préparait rien. Mais elle ne pouvait pas se résoudre à cette humiliation d'aveux publics que Fausta voulait lui imposer, surtout à ce versement de cent mille francs par an qu'exigeait le docteur Luteck. Et ses alarmes étaient grandes. Quelle cruauté au cœur de ses ennemis! N'auraient-ils pas dû se contenter de ce qu'elle avait déjà fait? Qu'ils prisent garde! Elle n'était pas aussi ligotée, sans doute, qu'ils se l'imaginaient dans leur éphémère victoire. Plutôt que de leur abandonner deux ou trois millions, elle pouvait les employer contre eux; et il n'y a pas d'exemple qu'une femme d'aucun pays, d'aucun temps, n'ait pas eu raison de ses adversaires, quel que fût leur bon droit, en répandant à propos une pareille somme autour d'elle.

Trépidante, altérée de revanches, Mme Marjolin alla trouver le receveur des postes. Et, loyalement, elle lui fit comprendre de quelle reconnaissance efficace il deviendrait l'objet en détruisant ces bouts de papier blanc si malencontreusement signés par elle l'autre jour.

Mais le receveur ne parut pas disposé à faiblir. Les mandats? Il ne les avait plus, assura-t-il. D'ailleurs, puisqu'un procès-verbal avait été dressé, que dix ou douze témoins pouvaient être appelés par les plaignants, il lui paraissait difficile d'étouffer complètement cette affaire.

Et le commissaire de police, que Mme Marjolin alla trouver ensuite, ne fut pas plus encourageant. Il n'y pouvait rien. Si une plainte était déposée, il serait obligé de transmettre son procès-verbal. C'étaient là des documents péremptoires, et il semblait fort difficile de n'en pas tenir compte dès qu'une instruction serait ouverte.

Mme Marjolin écumait.

—Imbéciles! avait-elle envie de leur crier. Vous ne comprenez donc pas que je ferais votre fortune si vous m'étiez complaisants?"

Elle espérait trouver plus de condescendance en haut lieu. Mais, quelle misère d'aller dévoiler ses turpitudes à de grands personnages! N'était-il pas plus simple, comme l'ordonnait Mlle Navarroux, de les raconter

à quatre ou cinq personnes qui les connaissent déjà ou les soupçonnaient?

Un matin, elle reçut ce nouveau billet recommandé:

"Madame,

"Je vous prévient charitablement que je vous attendrai aujourd'hui, de cinq à six heures du soir, chez moi, avenue Henri-Martin, en compagnie de quelques personnes dont je vous ai cité les noms dans ma dernière lettre. Faute par vous de comparaître et de nous donner les satisfactions voulues, nous reprendrons notre liberté d'action et, dès demain matin, le parquet sera saisi.

"Fausta NAVARROUX."

Mme Marjolin rougit comme si elle avait été soufflée.

En dix secondes, vingt projets désespérés se levèrent dans son cerveau, heurtant les parois du crâne comme des lames battent une falaise.

Fuir!... Lâcher tout!... Liquider la maison!... Ou acheter les domestiques de la Fausta... la faire empoisonner... Ou souffleter ces Nanteilles, leur envoyer un spadassin qui les cloue à un mur comme des bêtes infectes... Ou déshonorer tout ce monde par un scandale terrible... Mettre à terre les Galeries Saint-Antoine... Ah! quoi, quoi? Elle ne pouvait donc rien, avec toute sa fortune, contre ces ignobles gens?

Eh non! rien!... Ou, du moins, rien d'immédiat!

Et, en faisant ces réflexions, elle sentait un froid mystérieux à son cou, le frisson du condamné qui voit déjà la guillotine et qui sait qu'aucune puissance terrestre ne peut empêcher ce couperet de lui trancher la tête dans une minute.

—Eh bien, oui! j'irai! gronda-t-elle, en lacérant la lettre de Fausta, comme une chatte qui fait ses griffes.

Une heure plus tard, un télégramme lui annonça qu'Alexandre serait de retour ce soir même.

Les yeux de la bonne mère s'humectèrent alors. Il revenait donc, après une escapade insensée de trois semaines? Pour combien de temps? Revenait-il guéri ou plus malade?

Ah! que tout fut fini, du moins, avant son retour, et qu'il ne sût jamais ce qu'elle avait fait pour lui, à quelle aberration morale elle avait été conduite par excès d'amour maternel. Qu'il l'aimât toujours! qu'il n'eût jamais à rougir d'elle!

A quatre heures, elle s'habilla. Robe noire, chapeau noir, voilette épaisse... Une toilette d'enterrement.

Et, vaguement inconsciente, l'esprit tellement surexcité que toute sensibilité semblait avoir fui de son corps, elle partit.

Elle ne prit pas de voiture. Elle marcha, le long des avenues bruyantes, où les premières feuilles, s'ouvrant au soleil, répandaient leur belle joie verte.

Elle s'arrêta sur la place de l'Etoile, resta une demi-heure sur un banc, comme une pauvre.

Puis elle repartit, la tête basse, impatiente d'en finir. C'était le moment, du reste. On devait l'attendre, là-bas.

Oh ! les Nanteilles, les Navarroux, Luteck même, cela lui était égal. Mais Moiru : Ce bon Théodore, à qui tant de souvenirs précieux l'attachaient ! Comment se tenir devant celui-là ? Où trouver le courage de lui dire : "Oui, j'ai abusé de vous ; je vous ai choisi pour être l'instrument de ma vengeance hypocrite, de mon crime..."

Sur l'avenue Henri-Martin, avant d'entrer chez Fausta, elle eut une sorte de vertige. Il fallut qu'un passant, un inconnu, lui prit le bras et la poussât loin des rails ; un tramway arrivait sur elle. Cet homme lui proposa de prendre un cordial chez un pharmacien ; mais elle le remercia d'une voix sèche, et, nerveuse, avec une fixité d'hypnotisée, elle marcha vers la maison des Navarroux, sonna, entra.

Brusquement, dans la galerie, sous le regard froid du valet qui certainement *savait*, Mme Marjolin se sentit mollir.

Jusqu'alors, malgré ses aveux de naguère, elle avait pu espérer d'éclatantes revanches, croire à l'impossible, s'imaginer qu'une tenue hautaine, un air belliqueux, des mensonges hardis masqueraient sa défaite et forceraient à fléchir la meute opiniâtre. Mais, à présent, elle comprit de nouveau que la lutte serait inégale et que le meilleur moyen de s'en tirer proprement, c'était encore de s'humilier comme l'autre jour, de crier grâce, d'avouer comment l'amour maternel, la peur de perdre Alexandre l'avaient poussée à cet acte de désespoir. Et Luteck lui-même pourrait-il rester sourd à ce cri du cœur ? Moiru ne lui pardonnerait-il point d'avoir tout osé pour sauver ce pauvre garçon qu'il avait toujours considéré comme son fils.

Le valet de chambre dit, en ouvrant la porte du petit salon :

— Si Madame veut passer par ici...

Dans cette pièce, elle demeura seule, un long moment, à tourner et retourner autour des sièges, avec des énervements de fauve mal apprivoisé.

De l'autre côté de la cloison, des voix, des pas, toute une rumeur de foule, aurait-on dit.

Fausta devait avoir lancé des invitations pour montrer Mme Marjolin repentante, affolée, en larmes. Oh ! l'odieuse fille !... Comment ne pas lui sauter à la gorge, bientôt, quand elle ouvrirait la porte ?

Ses ongles s'enfoncèrent dans la soie d'un fauteuil, et ses pieds, qui s'étaient emboués légèrement à marcher ainsi, s'essuyèrent avec frénésie contre les doubles rideaux et la grande baie. Elle avait soif de massacre et de pillage. Elle dut se retenir pour ne pas jeter contre les murs tout un peuple de figurines de Saxe qui montrait des sourires vernis sur une étagère.

Mais, à six heures moins le quart, la porte du grand salon s'ouvrit, et Fausta parut.

D'un mouvement réflexe, Mme Marjolin recula un peu en la voyant. Elle ne lui avait jamais semblé aussi grande.

Fausta était sévèrement moulée dans sa robe noire. Ses cheveux, ordinairement rebelles, étaient presque plaqués sur sa tête et ne présentaient aucun des ébouriffements à la mode. Ses yeux jaunes avaient une ardeur de métal en fusion.

— Bonsoir, madame, dit-elle simplement, sans tendre la main, sans égayer son visage du moindre sourire.

Et ses doigts étaient restés sur le bouton de la porte ouverte.

— Bonsoir, mademoiselle... Vous allez bien ?

Elle n'avait pas su retenir cette question banale, indigne. Et ses prunelles, rapetissées comme celles de tous les êtres qui vont combattre, luisaient de peur.

Fausta ne répondit même point.

Elle ouvrit plus grande la porte entre les deux salons et annonça :

— Nous vous attendions. Ayez la bonté de venir par ici.

Mme Marjolin hésita deux secondes. Puis, d'un mouvement automatique, elle alla.

Du premier regard, elle les vit tous. Ils n'étaient que sept : Navarroux, de Nanteilles père et fils, Mme et M. Moiru, Mme Bianchetti, Luteck... Celui-ci, debout devant la cheminée et les mains derrière le dos, la regardait venir. M. et Mme Moiru étaient assis à contre-jour, sur le canapé, Denis et son père formaient un groupe à part avec Navarroux. Mme Bianchetti, en cheveux, comme chez elle, feuilletait un album de cartes postales, près du piano.

Le silence était général. On entendit cliqueter les vitres, au passage d'un lourd camion.

Mme Marjolin alla droit vers Navarroux :

— Bonjour, monsieur...

— Bonsoir, madame, répondit-il de sa voix lente de Méridional assagi.

Et pas un muscle de sa face bronzée ne bougea.

— Ah ! docteur... je suis charmée de vous revoir...

— Moi aussi, madame.

— ... Vous allez bien, messieurs ?

Denis et son père, à qui ces dernières paroles s'adressaient, s'inclinaient légèrement, sans répondre.

— Bonsoir !... dit enfin Mme Marjolin vers M. et Mme Moiru, en leur adressant une sorte de sourire.

Mais ces divers efforts pour paraître calme, pour montrer son assurance, l'accablaient ; et chaque mot à dire lui semblait une montagne à remuer. Ses jambes tremblaient sous elle.

Pendant quelques secondes, Fausta la regarda se mouvoir en face de ces personnes hostiles, dont le mutisme avait quelque chose d'effrayant. Ensuite, apitoyée, elle résolut d'en finir vite.

— Madame, vous savez pourquoi vous êtes ici. Vous vous êtes conduite atrocement en-

vers mon fiancé, envers nous tous. Nous aurions pu vous poursuivre. J'y ai renoncé pour ma part, et, comme je vous l'ai déjà dit, je me déclarerai satisfaite si vous reconnaissez, devant mon père, devant ces messieurs, que tout ce que vous avez essayé de faire croire est faux, et que M. Denis de Nanteilles, que vous accusez du plus ignoble des crimes, est le plus honnête des hommes.

Mme Marjolin eut une aspiration violente, comme si l'asphyxie la menaçait, et laissa tressaillir ses épaules sous un sanglot.

—Oui, oui! dit-elle en fermant les yeux. J'ai eu tort, je l'avoue... grandement tort... Je suis une malheureuse.

Et des larmes jaillirent entre ses paupières dures.

Elle continua, d'une voix étouffée :

—J'ai eu tort; j'ai été folle de douleur; je n'ai pas eu conscience de ce que je faisais. Ah! si vous pouviez comprendre ce qu'une mère souffre quand elle voit son fils dans l'état où est le mien! Pardonnez-moi, tous!... Et que Dieu vous épargne les épreuves par lesquelles j'ai passé.

Les larmes coulaient, torrentielles, et les paroles avaient un son de sincérité profonde. Denis et Fausta se regardèrent, presque émus. M. Moiru se leva et fit quelques pas vers la mère d'Alexandre.

—Eh bien! je vous remercie, madame, dit Fausta en s'avançant aussi vers elle. Je crois que tout le monde est édifié maintenant, et je n'en demande pas davantage.

Luteck était resté rigide, lui, devant la cheminée de marbre, et l'apitoiement général ne semblait pas l'avoir entamé.

Il dit :

—C'est très bien, mademoiselle. Votre indulgence mérite toute notre admiration. Mais j'ai le regret d'être moins généreux que vous, et je demanderai à Mme Marjolin autre chose que des larmes et du repentir... Mme Marjolin, pour les besoins de son ignoble machination, a tenté de me discréditer, de me ruiner, de me faire passer pour un assassin. Si nous ne l'avions pas prise en flagrant délit, et si ses gredineries n'avaient pas été découvertes, j'aurais pu être tué dans mon honneur sans savoir d'où me venait le coup, et le monde médical tout entier aurait pu être sali par la boue dont cette femme a essayé de me couvrir. C'est là une lâcheté qui demande réparation... Mme Marjolin, heureusement, est une de celles qui peuvent réparer. Et, pour le mal qu'elle a failli me faire, elle devra, ainsi qu je l'ai déjà dit, faire beaucoup de bien à la médecine française. Elle fondera donc un prix de cent mille francs, dont l'Académie de médecine fera bénéficier, chaque année, un chirurgien français qui se sera signalé par quelque découverte importante. L'Académie spécifiera elle-même dans quelles conditions ce prix sera donné. C'est donc bien entendu. Je laisse à Mme Marjolin un délai de huit jours pour que ce legs soit signifié à l'Académie et que les capitaux nécessaires soient mis à sa disposition. Si Mme Marjo-

lin s'y refusait, j'aurais la tristesse de la traire devant les tribunaux.

Elle s'était raidie; elle ne sanglotait plus. Une pâleur terreuse gagnait ses joues, et la déformation de ses traits était si grande qu'on avait peine à la reconnaître.

—Mais, docteur, cria-t-elle d'une voix de gorge, une voix de quelqu'un qu'on étrangle, je ne pourrai pas les trouver, ces cent mille francs!

—Mais si! Mais si! sourit Luteck.

—Cent mille francs par an? Vous n'y pensez pas! Je serais réduite à la mendicité! Il faudrait un capital énorme et les affaires vont déjà si bien!..

—Trop bien pour la santé publique, madame.

—Oh! vous pourriez me faire grâce de vos sarcasmes! La santé publique n'est pas plus maltraitée par moi que par vous. J'ai des docteurs qui sont en possession de leurs diplômes, comme vous, et qui, comme vous, travaillent de leur mieux. Quel tort vous ai-je causé pour que vous me receviez avec tant de rigueur? En quoi avez-vous souffert? Il n'y a que les trois ou quatre personnes, ici présentes, qui aient eu connaissance de mes actes, de mes actes fort répréhensibles, je le répète, mais qui ne vous visaient pas personnellement; et toutes ces personnes savent aujourd'hui que mes imputations contre vous n'étaient pas fondées, que votre réputation et votre honorabilité demeurent intactes. Vous ne ferez pas une opération de moins. Je ne vous ai pas porté préjudice pour un centime. Et vous voudriez me demander des millions, à moi?

—Oui, madame. Et vous pouvez vous estimer heureuse que je n'en demande pas davantage.

—Mais c'est insensé! Je ne les ai pas, les trois millions!

—Tant pis!

—Oh! monsieur Luteck, n'avez-vous donc pas d'entrailles? Tuez-moi, si vous voulez, mais je ne peux pas vous procurer ces trois millions.

—Nous verrons bien!

—Quelle barbarie! A moi, qui ai été si bonne pour vous...

—Parlons-en!

—Oh! monsieur Luteck... messieurs, mesdames, expliquez-lui! Vous, Fausta, expliquez-lui, faites-lui entendre raison! Vous qui êtes bonne au fond, et qui savez bien pourquoi j'ai agi, intercédez, Fausta!

Elle lui avait pris les mains et peut-être allait-elle de nouveau tomber à genoux quand la porte s'ouvrit.

—Madame, dit la femme de chambre en s'adressant à Mme Marjolin, M. Alexandre est là.

Elle tressaillit.

—Alexandre? s'exclama-t-elle.

—Oui, madame.

—Ici? Comment se fait-il?...

Et, rougissant soudain, à la pensée que son fils pourrait tout apprendre, elle se redressa :

—Qu'il n'entre pas! dit-elle. Je vais le rejoindre... Qu'il n'entre pas!

—Mais si! mais si! dit doucement Luteck. J'aimerais assez le voir. Il manque à cette fête de famille.

—Oh! par pitié, docteur...

Mais elle se tut. Alexandre entra.

—Eh ben, quoi? Qu'est-ce qu'il y a donc? demandait-il, en pénétrant dans le salon, allègre.

Tous les assistants eurent un sursaut de surprise. Qu'il leur paraissait maigre! Ses pommettes avaient l'air de crever sa peau, comme des noix un sac usé.

Il venait d'arriver chez lui, à l'hôtel de la place Maiesherbes; et, apprenant que sa mère était en visite chez Fausta, il accourait. Chez Fausta: cela ne signifiait-il pas que la réconciliation était faite, que tout était oublié, que le mariage pourrait se conclure encore?

Embarrassé, sa canne à une main, son chapeau à l'autre, il regardait tout ce monde; et la gravité des visages lui semblait étrange. Il gloussa:

—Ben, vrai! ce que vous avez l'air de vous embêter, mes enfants!... Bonsoir!... Comment va, ma pauvre maternelle? J'ai voulu vous surprendre, vous voyez!... Comment? on pleure?

—De plaisir, mon chéri... Embrasse-moi!...

—Bonjour, Fausta! salua-t-il, familier, en sortant des bras de sa mère.

Fausta parut froissée par cette désinvolture.

Elle se rapprocha de Denis et prononça, d'une voix glaciale:

—Bonsoir, monsieur. Je n'ai pas besoin de vous présenter le vicomte Denis de Nanteilles qui sera mon mari dans quelques jours.

—Ah! ça biche encore, alors?... Certes, non, vous n'avez pas besoin de me le présenter... Connais bien... Chez qui est-il, maintenant?

—Mais chez moi, il me semble.

—Oh! je vois, je vois... Je voulais dire: chez quel patron? A-t-il une bonne place?

Denis blêmit.

—Monsieur, vous voulez m'être désagréable, je crois? demanda-t-il les dents serrées.

—Eh, monsieur! pourquoi donc? Ce n'est pas mon habitude, si j'ai bonne mémoire. Et je vous ai suffisamment prouvé, en vous donnant de beaux gages...

—Monsieur, je ne vous permettrai plus de me parler comme un goujat.

—Ah! mais vous vous échauffez, mon petit?

—Et je vais vous tirer les oreilles.

—Prenez garde aux vôtres, hein? dit Alexandre en levant la main sur de Nanteilles.

Celui-ci partit comme un trait.

—Je vous demande pardon, Fausta, dit-il en se tournant à demi vers sa fiancée.

Et il se lança sur Alexandre.

Mais il sentit deux bras nerveux se cramponner à son bras, et tout un corps pesant de femme arrêter son geste. Mme Marjolin avait bondi, s'était interposée entre Denis et

Alexandre, en mère impétueuse, en femelle grondante qui voit son petit menacé.

—Non! non! je vous en prie! Je ferai tout ce que vous voudrez! cria-t-elle. Vous entendez, monsieur Luteck? Tout ce que vous voudrez!... Mais arrêtez-vous! ne vous battez pas! oh, non! ne vous battez pas!

Pourtant, si elle avait été sûre qu'Alexandre fut le plus fort, qu'il dut le trouer de son épée, le faire rentrer sous terre, ce rival maudit, dont l'arrivée chez eux avait provoqué tant de catastrophes...

Mais il était grand, le rival, bien découplé, fort en escrime peut-être, tandis qu'Alexandre, vanné par trois mois de noce, ne pouvait plus sans doute faire bonne figure sur le terrain.

—Assez! pardonnez-lui, monsieur de Nanteilles!... Tais-toi, Alexandre! Tais-toi! Viens-t'en!... Oh! vous voulez donc ma mort, tous les deux?... Monsieur Moiru?

Elle l'appelait instinctivement, l'ancien ami. N'allait-il pas venir au secours d'Alexandre?

Moiru s'avança. Ses grosses moustaches tremblaient.

—Voyons, voyons! dit-il en retenant, lui aussi, le bras de M. Nanteilles.

Et Luteck, Navarroux, Fausta elle-même, accoururent afin de calmer Denis.

—Nous avons reçu satisfaction, disait le docteur. Mme Marjolin a promis... Soyez raisonnable, monsieur de Nanteilles.

Denis s'arrêta.

Mais Alexandre, d'autant plus agressif qu'il voyait son adversaire plus calme, glapissait en gesticulant:

—Nous nous retrouverons, monsieur! J'attends vos témoins!... Et, si vous n'êtes pas un lâche...

Mais tout le monde se retourna du côté de Mme Marjolin. Elle défilait contre l'épaule de M. Moiru, et ses bras se tordaient, ses yeux se révoltaient, une légère écume frangeait ses lèvres...

XVIII

Chez elle, dans sa chambre empire, dont les cuivres éclataient sous la clarté verte de la veilleuse, elle se ressaisit, tout à coup; elle redressa son buste sur le lit, approcha les mains de sa tête, comme pour démêler un chaos de pensées noires engourdies là-dedans, et voyant Alexandre à son chevet, elle poussa un cri:

—Ah! c'est toi!... Oui, je me rappelle... C'est toi, mon pauvre mien! Embrasse-moi! Oh! fort, fort!

Il l'embrassa, somnolent.

—Eh ben? Ça va mieux? demanda-t-il.

—Oui, oui. Ne t'inquiète plus, mon trésor. Je suis guérie, tu vois!

—Ce n'est pas trop tôt.

—Et toi? Et toi?... Comme tu as l'air fatigué!... Quelle heure est-il?

—Mais, neuf heures!

—Neuf heures?... As-tu dîné, au moins?

—Oui. Un bol de bouillon, deux œufs... Je n'avais pas faim, du reste... Et vous?

Faut-il vous faire préparer quelque chose? Jeanne était là, elle vient de descendre à l'office, elle va remonter tout de suite, m'a-t-elle dit... Faut-il vous faire préparer quelque chose?...

—Non, merci. Tu es toujours bon... Embrasse-moi encore pour me guérir tout à fait, me donner des forces... Oh! mon pauvre mien!

Et ses yeux brillants où traînait un reflet de la folie récente, le regardaient avec effroi.

Elle n'était pas curieuse de savoir comment elle était arrivée à la maison, si c'était en fiacre qu'on l'y avait apportée, si sa crise avait été bénigne ou violente, si on l'avait soignée chez les Navarroux ou ailleurs; pas un de ces détails ne l'intéressait encore. Mais savoir ce qu'on avait dit à son fils, si on lui avait raconté la vérité, s'il estimait sa mère comme auparavant, voilà ce qui la préoccupait, ce qui l'épouvantait.

Il demanda, en étouffant un bâillement dans sa main large, la seule chose de lui où l'amaiement n'eût pas opéré ses ravages:

—Qu'alliez-vous donc faire chez ces brutes?

Elle poussa un soupir d'aise et des larmes de joie mouillèrent ses yeux.

Elle prit la tête de son fils dans ses mains, la baisa, la caressa. Non, il ne devait rien savoir. Ils avaient été discrets sans doute; une dernière pitié leur était venue.

Elle répondit:

—Ce que j'allais faire? Mais rien... Une simple visite.

—Vous voulez donc rester en relations avec ces gens-là?

—Oh! maintenant, non!

—A la bonne heure!... Alors, c'est pour bientôt, la noce?

—Oui, je suppose.

—Vous aviez pourtant cru qu'elle n'aurait pas lieu, que vous la feriez rater?

—Moi?

—Rappelez-vous... Il y avait un moyen, m'aviez-vous dit...

—Oh! à quoi bon? Quand je te disais ça, je te croyais malheureux de ne pas épouser cette fille. Mais tu es bien guéri, n'est-ce pas?

—Ah, oui donc! répondit-il en fermant les yeux.

—Elle ne mérite guère, d'ailleurs, qu'on la regrette... Au fond, je suis ravie, tiens, que tu ne l'épouses pas. Son mari n'aura pas de l'agrément tous les jours.

—Ah, non! bigre! dit Alexandre avec conviction.

—Et puis les *Galerias Saint-Antoine* en ont dans l'aile, tu sais?

—Vraiment?... Ça ne m'étonne pas! Il y avait tant de camelote dans cette boîte...

—Les *Galerias de la République* leur font une concurrence terrible. Navarroux n'en dort plus. Il sent la faillite. N'as-tu pas remarqué son air citron, tantôt?

—En effet. C'est donc ça?

—Mais toi, chéri? Vas-tu redevenir sérieux, enfin? Tu m'as bien chagrinée, tu sais, avec tes folies, tes dépenses... Que veux-tu que nous devenions, si tu continues? Ce serait la

faillite pour nous aussi!... Quand te rangeras-tu? Est-ce que tu ne penseras pas bientôt à prendre une gentille petite femme?

—Vous en connaissez une?

Mme Marjolin sourit de bonheur.

—Ah! comme tu me fais plaisir! Tu y penses donc? murmura-t-elle... Ah! Dieu ne nous abandonne pas! Il vient à nous!... Merci!

Et, lasse d'avoir tant parlé, amollie d'entrevoir une légère espérance, Mme Marjolin referma ses yeux, ramena la couverture sur sa joue, s'abandonna au sommeil.

Que de sursauts, pourtant, le long de cette nuit!

Chaque fois qu'on ouvrait et qu'on marchait dans sa chambre, elle se redressait, hagarde, se demandant si ce n'était pas eux, les deux hommes redoutés, les témoins de M. de Nanteuilhes... Car il y avait cette menace de duel encore.

Ils ne vinrent que le lendemain soir.

Malgré toutes les précautions prises par Alexandre, elle devina leur arrivée, s'aperçut de leur présence, réussit même connaître leurs noms. L'un était le docteur Luteck.

Elle sauta hors de son lit, s'habilla, voulut sortir immédiatement. Elle ne ressentait plus aucun malaise. Il n'y eut pas moyen de la retenir. A travers du feu et du sang, elle aurait marché.

A six heures, elle fut en présence du docteur Luteck. Elle ne lui dit que ces mots:

—Vous savez ce que j'ai promis, hier? Les cent mille francs par an?... Parfaitement!... Mais c'était à condition qu'on ne se battrait pas. Souvenez-vous-en!... Vous êtes l'un des témoins de M. de Nanteuilhes, paraît-il. Arrangez-vous donc. Pas de duel! ou pas un sou!

Luteck ne tenait pas énormément à ce duel; et Fausta y tenait moins encore. Pourquoi donc aurait-on laissé Denis et Alexandre se battre?

Après quelques pourparlers rapides, les quatre témoins, influencés par Luteck, déclarèrent qu'il n'y avait pas lieu à rencontre, ce dont la bravoure d'Alexandre s'accorda fort bien.

Le lendemain, l'Académie de médecine fut avisée que Mme Marjolin fondait un prix de cent mille francs, qui devait être décerné, chaque année, à un chirurgien français.

La plupart des journaux, la *Vie Nouvelle* en tête, annoncèrent ce bel événement; et le docteur Luteck ne fut pas peu surpris à cette lecture.

Le communiqué s'exprimait ainsi:

UNE BIENFAITRICE DE L'HUMANITE

“Tout le monde connaît le nom de *Marjolin*. Ils se chiffrent par millions les Européens des deux sexes qui ont eu recours à l'une des spécialités de cet éminent docteur, enlevé trop tôt à la science française, et qui ont dû leur guérison aux *Pilules Antimicrobiennes*, à la *Ouate antirhumatisme*, à la

Préservateur Omnium ou à quelque autre invention célèbre de cet homme de bien.

“ Nous apprenons que sa veuve, Mme Edmée Marjolin, vient de fonder un prix annuel de *cent mille francs*, que l'Académie de médecine devra décerner à un chirurgien français dont les travaux ou les découvertes auront le plus contribué à la guérison ou au soulagement de l'espèce humaine.

“ De tels actes se passent de commentaires. Il n'en est pas de plus nobles ni de plus émouvants.

“ Le nom de Marjolin devra être inscrit au Temple de Mémoire, parmi ceux des plus grands philanthropes dont l'humanité s'honore.”

Luteck rejeta le journal et poussa une haute fusée de rire.

— Et voilà comment on écrit l'histoire ! se dit-il.

Puis, reprenant la gazette et s'appêtant à couper l'entrefilet—ne méritait-il pas les honneurs du cadre?—il pensa :

— Ces gens-là ont décidément le génie des affaires, et j'aurais été un barbare de les faire coffrer... J'espère qu'on leur donnera une croix, le 14 Juillet... Ça vaut ça, d'aïlleurs.

Le mariage de Fausta et de Denis fut célébré dans l'église de Marly-le-Roi, en présence d'une cinquantaine de personnes.

Il avait fallu commander d'autres lettres de faire-part ; mais les époux n'avaient plus l'air de songer aux tourments de cette effrayante quinzaine, et, comme un matin paraît souvent plus clair après un orage nocturne, ils semblèrent plus radieux de toutes ces noirceurs accumulées naguère autour de leur mariage.

Fausta dégageait du bonheur, comme un jardin des parfums.

Denis, ébloui par les splendeurs du but atteint, avait l'air d'hésiter, parfois, comme un pigeon aux ailes neuves qui voit trop de soleil au bord de son nid.

N'était-ce pas meilleur d'avoir souffert, d'avoir désespéré ? Que sont les amours faciles dont la joie a constamment guidé la marche, avec des ritournelles de viole fleurie ?

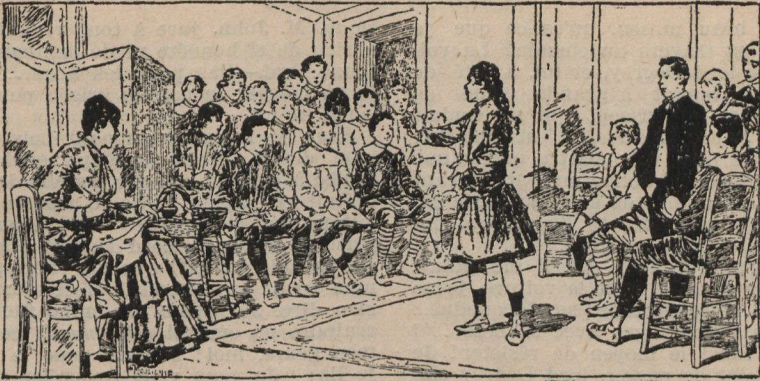
Les myrtes sont plus doux aux fronts qui ont saigné.

Ce fut au Bel-Respiro que les mariés passèrent leur lune de miel. Sous les plantes reverdies, dont les feuilles mortes avaient protégé leur prime tendresse, leurs baisers ne devaient-ils pas être plus savoureux ? Avec quelle émotion ils revirent la mare auprès de laquelle une main mystérieuse venait effeuiller tant de roses, naguère, pour faire la pelouse plus molle aux pieds de l'amie !

Et, sur le mur, le barreau descellé par où s'introduisait le craintif amoureux, par où passait sa tête fine, quand ses lèvres, mélancoliques à mourir comme les feuilles d'automne, voulaient effleurer, anonymement, les doigts de la jolie rêveuse ?...

Fausta se garda bien de faire sceller ce barreau de fer. Elle l'aimait un peu comme une chose vivante. Et, par son jardinier, elle le fit enrubanner de liserons, afin qu'un peu de joie printanière l'entourât toujours et que des ailes d'abeilles folles vinsent bruire là où celles de l'Amour avaient passé.





Baroness !

(Monologue pour fillette)

AH ! AH ! je crois que papa ne doit pas s'ennuyer en ce moment. On n'a pas l'idée d'une chose aussi cocasse... Et cela, pour avoir pris la défense d'un âne ! (Au public.) Vous allez voir si ce n'est pas bizarre. (Elle raconte.) Tous les ans, nous venons passer ici six mois à la campagne dans cette chère vieille maison, où papa est né... Papa, vous le connaissez bien, Jacques Miran, le peintre ? Ici nous sommes isolés, sauf d'un côté, où le parc du château longe notre jardin. Mais cela ne faisait rien à papa, parce que le propriétaire, le bon Monsieur Gautier, était notre ami. (Tristement.) Il est mort. Cela nous a fait beaucoup de chagrin. Et puis papa disait : "Qu'allons-nous avoir pour voisin à présent ?"

A notre arrivée ici, nous avons appris que le château venait d'être acheté par un jeune baronnet anglais, très, très riche, orphelin, et qui était veun s'y installer avec un monsieur grave, qu'on dit son gouverneur, et beaucoup de domestiques. Dans nos promenades avec papa, nous le rencontrons chaque jour avec une voiture nouvelle (Très vite.) landau, victoria, phaëton, break, automobile... il en a... il en a... Moi, ça m'était bien égal. Mais un matin il nous croise dans un charmant petit panier, traîné par un âne gris (Avec enthousiasme), un âne ravissant. (Gaiement.) Cette fois, je rage et ferme. J'ai toujours désiré avoir un âne gris, moi. Certes, je n'aurais eu qu'à le dire à papa (Avec fierté), mais je n'aime pas demander. Enfin, de ce jour-là, ce n'est pas bien, je l'avoue, mais je me mis à regarder lord Dogrey de travers. (Au public.) Il s'appelle Lionel Dogrey, ce que les paysans d'ici ont traduit par Dogue gris...

Il y a huit jours, je vais, tout au fond du jardin, dessiner dans notre petit bois ; c'est là qu'une simple haie le sépare du parc du

château, et même il y a une brèche dans la haie, une brèche que le bon Monsieur Gautier avait défendu de boucher pour que sa petite amie Jacqueline (Elle se présente au public) puisse lui rendre souvent visite. (Changeant de ton.) J'étais là si absorbée que je ne m'aperçois pas que quelqu'un s'était approché de moi. (Imitant l'accent anglais.) "Ce était tiout à fait joli cette petite vioue de la rivière," dit tout à coup une voix derrière moi. (Avec vivacité.) Je me retourne. (Riant.) C'était le Dogue gris, un jeune homme blond, à la figure douce, très rose, qui, avec des grands yeux très bleus, me regardait d'un air pas désagréable du tout. Pourtant, je le trouve trop sans gêne, et, mécontente, je lui répons : "En France, monsieur, quand on veut regarder ce que font les gens, on leur demande la permission d'abord." Il paraît vexé et me réplique d'un air hautain : "Permission !... moa ! no !" La colère me prend, et je riposte, fermant brusquement mon album : "Alors, vous, album... No !" Puis je m'en vais, le laissant très mortifié.

Le soir, je raconte mon aventure. Papa s'écrie : "Bravo ! cela lui apprendra à ce jeune millionnaire !" Alors maman de dire : "Voyons, Jacques, ne l'encourage pas à faire la gamine. Elle ne l'est que trop déjà." Et papa de répondre en riant : "Ce n'est pas faire la gamine, c'est soutenir son drapeau contre l'étranger !" Puis on parla d'autre chose.

J'avais tout à fait oublié lord Dogrey, quand avant-hier je descends toute seule au village pour voir la fille du notaire, une de mes amies. Je m'étais faite belle. (Souriant.) J'avais ma robe rose, mon chapeau garni de cerises et pris ma jolie ombrelle de taffetas à fleurs. Comme il faisait très chaud, je prends, pour revenir, le sentier qui longe la

rivière. Au beau milieu, qu'est-ce que je vois, arrêtée en travers du chemin? La voiture à âne de lord Dogrey, et lui, à côté de son équipage, tapant à grands coups de houssine sur le joli grison, qui ne voulait pas avancer. (*Avec vivacité.*) C'est plus fort que moi, je ne puis voir battre quelqu'un. Quand une maman ici donne une tape devant moi à un marmot, tout de suite je saute entre elle et l'enfant. (*Riant.*) Je protège les chiens, les chats... et les ânes.

Tout en m'approchant, car il me fallait bien passer entre le talus et la voiture, je me disais: "Cela ne te regarde pas, Jacqueline... laisse l'Anglais s'arranger avec sa bête..." (*Gaiement.*) Bon! le moyen de résister! Je suis sur le point de passer, lord Degrey cingle son âne, qui répond par un hi-han douloureux... Aussitôt l'indignation me prend, j'écarte avec brusquerie le jeune homme stupéfait, et, me plantant entre lui et l'âne, je lui crie: "C'est bête et très méchant ce que vous faites là!" Rouge de colère, il restait sa houssine levée, tandis qu'en face de lui, je tendais toute raide mon ombrelle à fleurs. Nous étions aussi ridicules l'un que l'autre, mais je n'y pris pas garde, et, très excitée, je repris: "Battez-moi!... Ah! battez-moi un peu si vous l'osez!" Le tout avec un mouvement nerveux de mon ombrelle à fleurs, lui donnant à entendre que j'étais bien résolue à lui rendre coup pour coup.

Lord Dogrey se calma le premier et, avec flegme me répondit: "No! je ne veux pas *batter* une femme..." Il fit une petite pause, sourit, et, en me regardant, ajouta: "Je ne veux pas *batter* vous jamais..." Je le toise fièrement sans répondre. Alors lui, très malin, d'ajouter: "No! mais puisque vous défendez à moi de toucher le âne... qui ne veut pas marcher, c'est vous, miss, qui le *recondourrez* au château." (*Riant.*) Ce n'était pas bête, ça! que dites-vous de cette ruse? Le vaincu dictant ses conditions au vainqueur!... Mais, pour moi, la chose essentielle, c'est que l'âne ne fût pas battu. Alors je répondis, le congédiant avec mon ombrelle à fleurs: "Soit, monsieur! Allez..."

Il s'inclina très grave et s'éloigna rapidement.

Quand il fut rentré au château, car de l'endroit où la voiture était arrêtée on voyait très bien la grille, je caressai le grison, l'invitant à me suivre, ce qu'il fit sans aucune difficulté, en me regardant d'un air reconnaissant: car, tout bête qu'il était, il avait, je crois, fort bien saisi la scène. La grille du château était ouverte, et, sur le seuil, la jardinière, qui me connaît depuis longtemps, attendait pour conduire maître Grison à l'écurie.

"Eh bien, mademoiselle Jacqueline! C'est donc vous qui ramenez l'âne de Milord?—Mais oui, ma bonne Ursule..." Et je lui racontai l'histoire. Vous pensez si cela l'a fait rire. Alors elle me dit: "Ah! mademoiselle, que voulez-vous? Ces jeunes gens si riches croient que tout le monde doit leur céder. Celui-là n'est pas mauvais; son vieux domes-

tique, M. John, jure à tout venant qu'il n'y a rien de si honnête ni de meilleur que son jeune lord.—Pas pour les ânes..." lui dis-je en baisant le nez du grison pour prendre congé de lui.

Hier, je retourne au petit bois pour finir mon dessin. Tout à coup, quelque chose tombe à côté de moi sur les plis de ma jupe. C'était ce papier (*Elle le montre*) enroulé autour de cette petite botte d'herbe. Surprise, je regarde. Lord Dogrey était appuyé sur la haie (*Riant*) que ma chère petite maman avait prudemment fait fermer sans rien dire. Je prends ma mine fâchée, mais craindre un ennemi (*Gaiement*) ce n'est pas mon genre, moi! J'ouvre donc le papier, et je lis: "Je veux vous remercier pour avoir *reconduit* le âne." (*Riant.*) Je suis trop franche pour accepter ce que je n'ai pas mérité, alors j'écris en dessous très vite: "Inutile, monsieur, j'ai *reconduit* le âne pour lui et non pour vous," et je lui renvoie la botte d'herbe. Je le vois lire, il avait l'air vexé... Cela m'enchanté. Il se met à réfléchir, griffonne, et la botte d'herbe me rapporte ce compliment: "Vous êtes une petite Française pas aimable du tout!"

(*Avec colère.*) Pas aimable!... Attends un peu!... Rageuse, je réplique: "Je suis très aimable pour les gens qui me plaisent; la preuve, c'est que j'ai manqué de déchirer ma robe neuve pour défendre un âne contre un sans-cœur qui le battait." Attrape! (*Riant.*) Et la balle verte lui transmet aussitôt mon jugement sévère, mais juste. Bien persuadé que le coupable ne se relèverait pas du coup, et trouvant que la chose avait assez duré, je ferme mon pliant pour quitter la place, quand, juste entre les deux battants, le petit facteur vert me rapporte le message suivant. (*Elle lit sur la feuille.*)

"Je ne étais pas un sans-cœur, mais le âne était trop tiéti. Vous avez donné deux bonnes leçons à moi. J'aimais beaucoup cela, le franchise. J'ai toujours désiré que mon femme me dit la vérité... Si vous voulez être baroness... un jour, je serai tout à fait content. Signé: Lionel DOGREY."

(*Au public, très gai.*) Conquérir un mari en prenant parti pour un âne... cela ne se voit pas tous les jours, hein? (*Elle change de ton.*) Le jeu devenait sérieux. Alors, rapidement, j'écrivis sur la feuille: "Monsieur, chez nous, les choses ne se passent pas ainsi. Dans deux ou trois ans d'ici, vous pourrez parler de cela à mon père." Aussitôt, et très vite, je repris le chemin de la maison, mais en chemin, pour la dernière fois, la petite botte verte m'apportait, comme conclusion à notre escarmouche au foin coupé, ces mots: "Je parlerai avant. LIONEL."

(*Grave.*) Il fallait maintenant tout dire à papa. Hier soir, par malheur, il est resté dîner à la ville; je comptais le prendre à part après le dîner, quand notre vieux François arrive avec une carte sur un plateau.

—Qu'est-ce, François?

—Monsieur... c'est le jeune lord d'à côté.

—Qu'est-ce qu'il vient faire? dit papa.

—Une visite de politesse, répond la maman, avec son joli sourire, en pensant à la haie qu'elle a fait boucher.

Papa est allé le recevoir au salon. (*Gaiement.*) Je crois que papa va bien rire et, gentiment, conseiller comme moi à lord Dogrey de repasser plus tard. (*Un peu soucieuse.*) Oui, mais quand il sera parti, papa, qui est très sérieux, quoique très gai, appellera tout de suite sa petite Jacqueline. Et il faudra qu'elle explique tout à papa et à maman, Jacqueline. (*Au public.*) C'est pourquoi je suis montée dans ma chambre chercher ce

papier et la botte d'herbe. Papa verra bien que je n'ai fait que suivre son conseil (*Riant*), que je n'ai défendu l'âne et riposté à lord Dogrey que pour tenir ferme le drapeau de la France et de l'humanité, (*Au public.*) Qu'est-ce qui se passera plus tard?... je l'ignore... Mais si ce fameux prétendant est aussi *tiétu* que son âne, dans trois ans d'ici (*Faisant une révérence au public*) votre amie Jacqueline sera peut-être baroness... Baroness! Certes, cela est gentil. (*Gaiement.*) Mais, entre nous, ce qui me tente (*Riant*) c'est que j'aurai l'âne aussi..." (*Elle salue et sort.*)

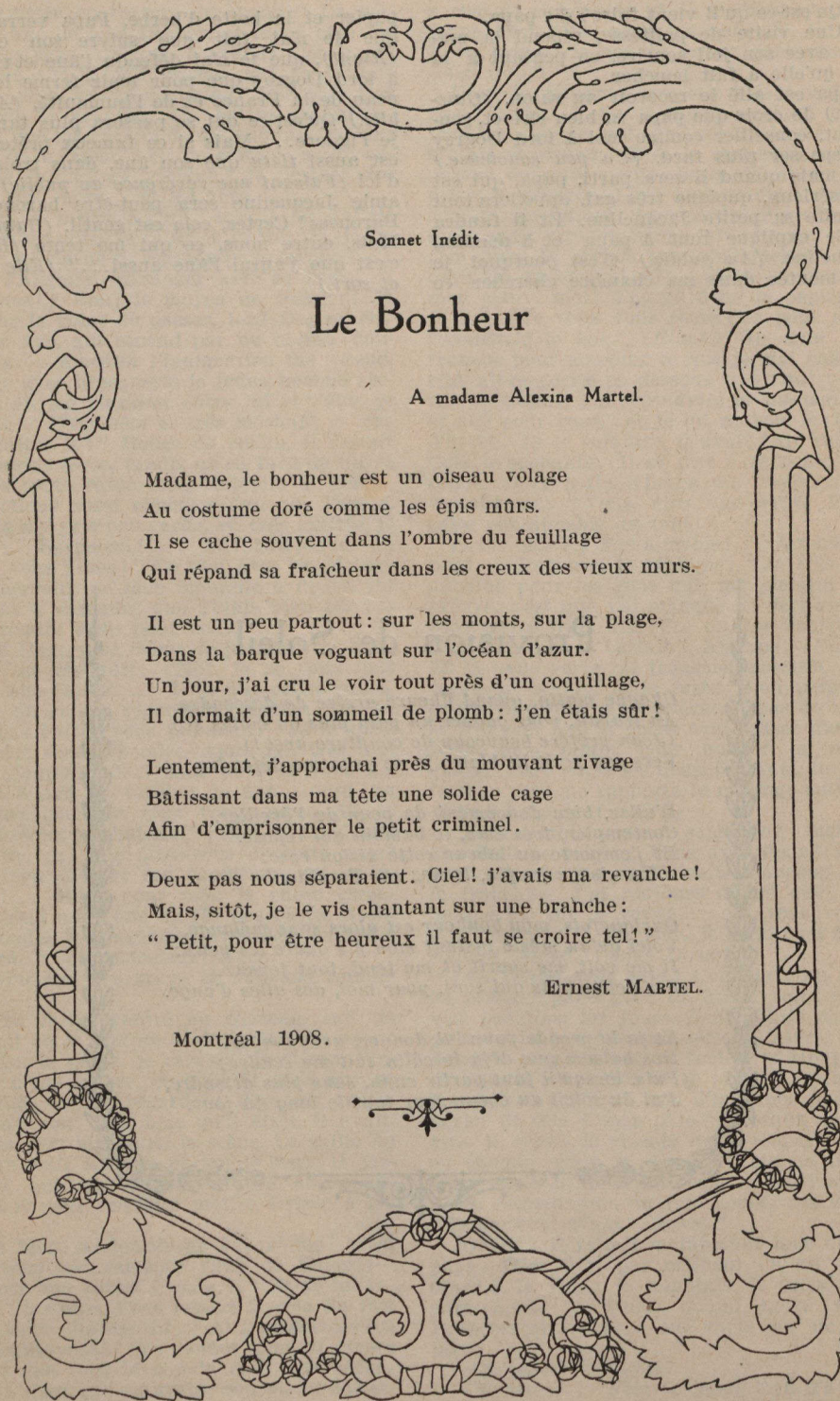
Provision de Soleil

Chaque matin, quand l'heure arrive de descendre
Au travail, pour gagner un pain plus ou moins sec
(Jean préfère beaucoup de confiture avec!)
Vers son petit lit blanc, je ne peux me défendre

D'aller, bien doucement de peur de l'éveiller,
Contempler, très ému, le bambin qui repose.
Et j'emporte au labour cette vision rose:
..Un visage joufflu, le nez sur l'oreiller!

Quelquefois, mon bonheur est alors sans mélange.
Voici qu'au même instant mon fils ouvre les yeux:
Il me voit, me sourit et me tend, tout joyeux,
Ses petits bras qui sont, pour moi, des ailes d'ange.

Et je le prends pour lui donner, avec amour,
Des baisers que déjà le câlin sait me rendre;
Puis, lorsqu'il faut partir enfin, sans plus attendre,
J'ai du soleil au coeur pour tout le long du jour.

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, framing the text. It features a central floral motif at the top, two vertical columns on the sides, and a wide, ornate base at the bottom with symmetrical scrollwork and floral elements.

Sonnet Inédit

Le Bonheur

A madame Alexina Martel.

Madame, le bonheur est un oiseau volage
Au costume doré comme les épis mûrs.
Il se cache souvent dans l'ombre du feuillage
Qui répand sa fraîcheur dans les creux des vieux murs.


Il est un peu partout : sur les monts, sur la plage,
Dans la barque voguant sur l'océan d'azur.
Un jour, j'ai cru le voir tout près d'un coquillage,
Il dormait d'un sommeil de plomb : j'en étais sûr !

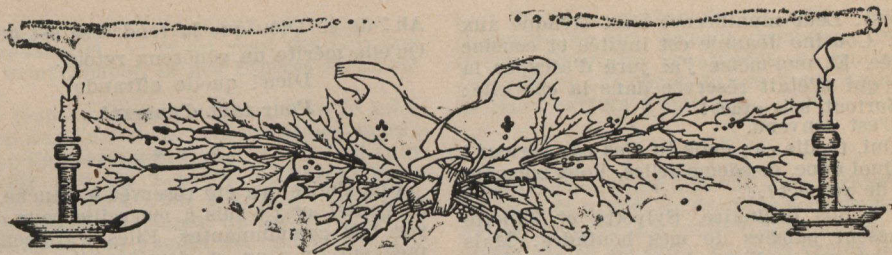
Lentement, j'approchai près du mouvant rivage
Bâtissant dans ma tête une solide cage
Afin d'emprisonner le petit criminel.

Deux pas nous séparaient. Ciel ! j'avais ma revanche !
Mais, sitôt, je le vis chantant sur une branche :
" Petit, pour être heureux il faut se croire tel ! "

Ernest MARTEL.

Montréal 1908.

A small decorative flourish consisting of a central floral motif with two horizontal lines extending outwards, positioned below the date.



Blanches Journées

Par CHRYSALE



Ue connais deux petites filles qui ont fait, hier, leur première communion. Elles sont sœurs. L'une a douze ans, l'autre onze. L'aînée a le teint mat et chaud, un profil de Madone, un air habituellement pensif et doux, et, dans le regard, une expression angélique. La cadette

est rose, fraîche, un peu étourdie; son nez drôlet cherche le vent; elle songe à trente-six choses à la fois ou ne songe à rien du tout, et, comme on dit, elle tombe de la lune; mais son petit cœur est plein de bonté naïve. Et je ne sais qui j'aime le mieux de mes jeunes amies, de Sylvette ou de Ninette, de la brune ou de la blonde.

Depuis quelque temps, je les voyais affairées. Le grand événement approchait. Quand je les prenais sur mes genoux, elles me faisaient leurs confidences. Il faut que vous sachiez que Sylvette et Ninette vont, chaque matin, au couvent. Le soir, lorsqu'elles regagnent le logis, ce sont des bavardages sans fin. Elles me racontent, avec des rires étouffés, des clins d'yeux malins, des chuchotements discrets, les graves incidents de la journée :

—Clotilde Desmoulins a été très malhonnête. Il a fallu la punir.

—Oh! cette Clotilde, elle vous a un toupet!

—Et Suzanne, donc, Suzanne Deschamps!

—Suzanne aussi?

—Elle a dessiné M. Pruneauvolet...

—M. Pruneauvolet, qu'est-ce là, Ninette?

—C'est M. l'aumônier.

—Il porte un bien joli nom!

Ninette s'amuse beaucoup de mon irrévérence; et, quoique Sylvette en soit légèrement offensée, elle ne peut s'empêcher de la trouver très comique. Et leurs voix pures, aux notes de cristal, continuent de gazouiller, m'emplissent l'oreille d'un concert délicieux. Nous causons souvent de M. Pruneau-

volet. Pourtant, depuis un mois, j'ai cru saisir, chez ces mignonnes, une certaine propension à la rêverie. Ninette regarde voler les mouches; on pourrait croire qu'elle médite. Sylvette a des émois, des baisers fous et, par moments, des bouffées de larmes — auxquelles succèdent de gentils sourires. Tel un soleil d'avril, trempé d'averses.

La semaine dernière, elle eut une crise de désespoir. Sa maman lui avait découvert des points blancs dans la gorge:

—Tu vas te mettre au lit, mon enfant.

—Mais c'est demain la confession générale.

—J'en suis fâchée.

—Mais, si je ne me confesse pas, je manquerai la première communion.

Elle devint pâle. Ses lèvres frémissaient. Je voulus opérer une diversion:

—Tu en as gros à raconter à M. le curé?

—Oh! oui, j'en ai au moins pour une heure!

Pauvre innocente!... Je ne me doutais guère qu'elle eût commis tant de péchés...

* * *

Les menaces d'angine se sont dissipées. Et il a été convenu que Sylvette et Ninette passeraient au couvent, selon l'usage, la nuit qui précède la cérémonie. Elles sont très effarées de ce changement. Et comme si elles portaient en voyage, elles distribuent, autour d'elles, de méticuleuses recommandations:

—Maman, tu seras là à huit heures moins un quart?

—Je te le promets.

—Bien sûr?... Et tu emmènes Jeanne et Marie?...

—Mais oui, mes chers trésors... Prenez bien garde de vous enrhumier...

La mère est émue. Jamais, jusqu'à présent, elle n'a quitté ses filles; elle ressent la vague inquiétude d'une poule à qui ses poussins seraient ravis. On s'est embrassé éperdument, on s'est mangé de caresses. Et Ninette et Sylvette ne se sont pas bornées à convier à la fête Marthe et Marie (les deux

bonnes). Leur munificence s'est étendue aux amis. Cousine Jeannie est invitée et cousine Andrée. Et moi-même j'ai juré d'occuper la place qui m'était réservée dans la chapelle :

—Surtout, sois exact!

—C'est convenu.

—Oui, tu dis ça; mais tu n'es pas sérieux!

—Quoi donc, mesdemoiselles. Vous me manquez de respect?...

En temps ordinaire, Sylvette et Ninette se fussent pâmées de mes boutades. Mais elles ont, aujourd'hui, de trop lourds soucis. Leurs nerfs se tendent et leur imagination est exaltée :

—N'oubliez pas l'heure, au moins! A huit heures moins le quart!

Je me suis piqué d'honneur. Quand j'ai franchi le seuil du couvent, la demie de sept heures sonnait au beffroi voisin. Il y régnait une agitation inaccoutumée: l'agitation des grands jours. Les cornettes des sœurs se hâtaient le long des allées, contournaient les plates-bandes, s'engouffraient dans les couloirs, trottant menu et saluées au passage. Sœur Opportune s'occupe de préparer le chocolat dont se régaleront ses brebis, après le sacrifice de la messe. Sœur Zéphyrine, que j'ai si souvent ouï vanter et qui touche du piano et de l'orgue en perfection, a organisé son concert spirituel; elle tient à la main le bâton de commandement. Sœur Lætitia exerce un emploi non moins précieux: elle dirige la pharmacie et veille à ce que Sylvette et Ninette se garent des courants d'air. Autour d'elles, circule un essaim de servantes bénévoles, de servantes du Seigneur. Ce sont les anciennes élèves de la maison. Cousine Jeannie en est, et cousine Andrée. Elles s'empressent, se multiplient, se concertent :

—Ma sœur, avez-vous besoin de moi?

—Puis-je vous être utile, ma sœur?

Et la grâce alanguie de cousine Andrée, et la grâce robuste et piquante de Jeannie, s'unissent en un caquetage de volière. Mais, soudain, les murmures s'interrompent. Une procession défile; huit fillettes s'avancent, couronne au front, cierge en main, leurs petits pieds captifs dans les mules blanches, et, tout entières enveloppées, roulées, noyées, dans des vapeurs de mousseline. Et, de ces neigeuses petites personnes, un chant s'exhale, frêle et léger comme un souffle. C'est la pieuse strophe de Fénelon :

Mon bien-aimé ne paraît pas encore,

Trop longue nuit, dureras-tu toujours?

Tardive aurore,

Hâte ton cours!

Rends-moi, Jésus, ma joie et mes amours.

O jour heureux, quand te verrai-je éclore?

Les voix qui la modulent lui communiquent un charme infini. Il semble que quelque chose de très pur chemine vers les lumières du temple que l'on voit briller dans le lointain. Et les suprêmes accents du cantique s'égrènent et achèvent de mourir :

Ah! de ce Dieu que la tendresse est grande,
Qu'elle mérite un généreux retour.

Dieu! quelle offrande

Pour tant d'amour!...

* * *

Une chaise m'a été réservée à gauche, près de l'autel, et j'y suis à merveille pour observer nos communicantes. Elles s'alignent de face, sur un rang, et, derrière elles, se presse un flot d'autres robes blanches: ce sont leurs compagnes plus âgées et qui renouvellent. De chaque côté, sont les religieuses prosternées. Ainsi, ces chères colombes vont au sacrifice comme les jeunes soldats vont au feu, entourées, soutenues, encadrées, par des vétérans mieux aguerris. Elles sont pénétrées de la grandeur des circonstances. Ninette, contre sa coutume, est presque solennelle; et, près d'elle, j'aperçois un bout de nez, un coin de menton, deux yeux baissés et recueillis: c'est Sylvette.

Là-haut, dans la tribune, autour de l'orgue, un violon, une harpe, sont assemblés; des jeunes filles en toilette claire, en chapeau de ville, tiennent un papier; elles vont chanter, elles chantent. Sœur Zéphyrine lève sa baguette. La messe de Sainte-Cécile, de Gounod, épanche sur l'auditoire, la voluptueuse mollesse de ses accords. Des prêtres se pressent au bas de l'autel. Il y a M. le curé de la paroisse qui officie, et un père capucin, et M. l'aumônier Pruneauvolet, qui semble un digne homme. Les paroles du *Credo* retentissent dans un murmure confus. Puis, un frisson parcourt la mousseline des voiles. C'est l'instant de l'offrande. Chaque communicante s'approche de M. l'abbé, baise la patène et laisse tomber une pièce sur le plat que présente le bedeau. Et, certainement, ce bedeau n'est pas très plaisant à voir, il est vulgaire; et le son de ces pièces de monnaie, qui s'amoncellent en ses mains, éveille des idées un peu trop humaines. Je voudrais qu'en ce moment on ne m'obligeât pas à redescendre sur terre... Mais le tableau n'en est pas moins suave et, si j'ose ainsi dire, éminemment artistique. La lumière, tamisée par les vitraux, se joue dans les robes, caresse les paupières, nimbe les fins cheveux des pénitentes. Elles regagnent leurs places discrètement; leurs petits pieds effleurent le sol. On dirait des lis qui marchent.

M. le curé célèbre sa messe avec une sollicitude infinie. Il y verse tout ce qui est en lui d'onction cordiale et paternelle. Il est visiblement heureux. Il enveloppe ses oailles d'un regard doucement illuminé. Et il leur parle. Il leur conte l'histoire, qu'elles savent déjà sans doute, mais qu'elles ont toujours plaisir à entendre, du divin nourrisson exposé dans la crèche et qu'honorent les savants et les humbles, les mages et les bergers. Sa conférence est ornée de réminiscences et de citations empruntées à l'Evangile, et dont quelques-unes sont en latin. Il y est

question de brebis, d'agneaux sans tache... *Ecce agnus Dei...*; et du mont des Oliviers, et du mont Thabor, et des Espèces eucharistiques.

Mes jeunes amies Sylvette et Ninette sont, je suppose, d'assez médiocres théologiennes; elles ne s'embarrassent guère de ce qu'il faut concevoir par les Espèces eucharistiques; mais, si ces mots n'ont pas, pour elles, un sens précis, elle devinent, du moins, ce qu'ils signifient, et que l'heure est unique et que quelque chose d'auguste va s'accomplir. Elles s'approchent de la sainte table; leurs menottes, en soulevant la nappe festonnée, sont agitées d'un faible tremblement, et, lorsque le prêtre avance l'hostie consacrée, leurs yeux se ferment, leurs joues blémissent.

Maintenant, ployées sur leur prie-Dieu, la tête, entre les mains, elles s'abîment dans le ciel, dans l'infini, dans l'azur. De Sylvette, je ne distingue plus rien qu'une rose de sa couronne, et de Ninette qu'une mèche blonde qui ne consent pas à se cacher. La belle musique de sœur Zéphyrine les frôle d'un battement d'ailes. Une odeur d'encens, par-

tout épandue, achève de les griser. Extase passagère et qui, demain, tombera, comme s'évanouissent les brouillards du matin, et qui laissera, au fond de ces âmes ingénues, un doux parfum d'amour...

* * *

La cérémonie est achevée. Les derniers accords de la harpe, les derniers soupirs du violon, se sont tus. Le candide troupeau se rend au réfectoire, où fume, dans de vastes tasses, le chocolat de sœur Opportune. C'est là que j'ai retrouvé mes jeunes amies. Sylvette trempait avec modestie ses lèvres dans le bol odorant et observait encore la réserve et la pudeur que commandaient les circonstances. Ninette y allait plus rondement. Elle mordait avec entrain dans sa tartine beurrée.

Elles me sautèrent au cou. Et je sentis que leur petit cœur débordait d'innocence et de tendresse.

Elles m'obligèrent à goûter à leur chocolat... Mon Dieu, qu'il était bien vanillé, le chocolat de sœur Opportune!

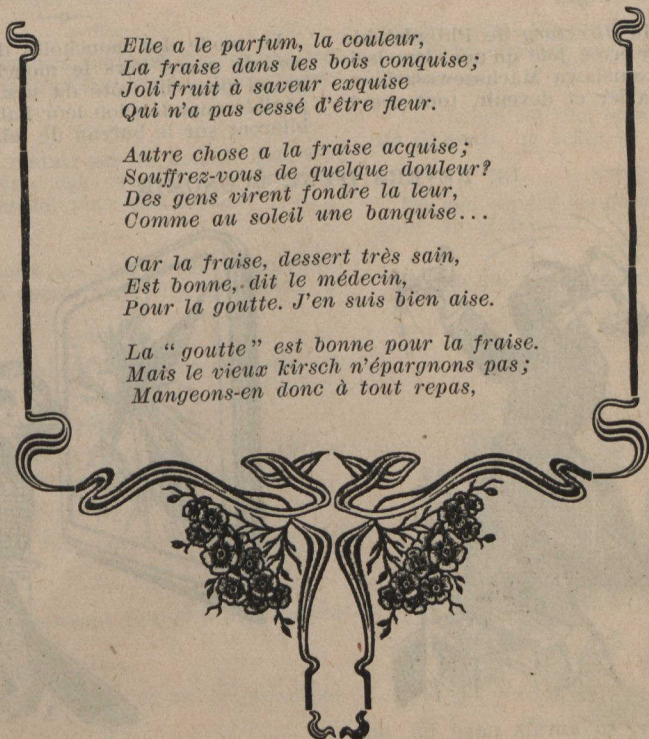
La Fraîse

*Elle a le parfum, la couleur,
La fraise dans les bois conquise;
Joli fruit à saveur acquise
Qui n'a pas cessé d'être fleur.*

*Autre chose a la fraise acquise;
Souffrez-vous de quelque douleur?
Des gens virent fondre la leur,
Comme au soleil une banquise...*

*Car la fraise, dessert très sain,
Est bonne, dit le médecin,
Pour la goutte. J'en suis bien aise.*

*La "goutte" est bonne pour la fraise.
Mais le vieux kirsch n'épargnons pas;
Mangeons-en donc à tout repas,*





Une femme de New-York a écrit une lettre démontrant qu'elle n'était pas folle, puis s'est suicidée. Ce qui est, jusqu'à date, le record du démenti donné à soi-même.

Une femme de Chicago s'est suicidée parce qu'on lui reprochait de s'acheter plus de chapeaux qu'elle n'en avait besoin. Entre deux maux, elle a voulu choisir le moindre.

Il est pénible d'apprendre, en plein temps d'élection, qu'un savant a découvert que la plupart des cas de folie sont dus à la manie de trop parler.

Les éditeurs du *directory* de Philadelphie ont dû apprendre avec joie qu'une demoiselle du nom de Bronislaw Machszewssgchawlyskis doit se marier et devenir, tout court, Mme Saznow.

Ce qui fait rougir les uns peut faire pâlir les autres.

Les vétérinaires objectent aux chapeaux *Merry Widow* pour la tête des chevaux. Les chevaux sont souvent l'objet de plus de sollicitude que les femmes.

Après avoir bien prié pour avoir ce que vous désirez, aidez un peu le Bon Dieu. Un bon vieux curé disait : "Faites dire des messes pour les récoltes, mais n'oubliez pas d'engraisser vos terres."

La mode des mouchoirs de femmes va à pas de géant vers le mouchoir juste assez grand pour un côté du nez. Ça sera moins pénible quand, selon leur habitude, elles l'oublieront sur le bureau de toilette.

LE REVERS D'UNE ECONOMIE



—Toi, Belzémire, tu aurais payé un ouvrier pour cette petite affaire de rien. Tiens ! on cogne, on cogne...



...Et puis, c'est une économie de...
—Beau fin !



La Pentecôte

(Chez les jeunes Anglaises)

Par MARY FLOREW

QUI n'a pas sa petite superstition?... Question oiseuse s'il en est, surtout lorsqu'on l'adresse à des dames, car c'est un peu l'apanage de notre sexe—et pourquoi le nier?—que de savoir opposer aux décevantes réalités de la vie des illusions plus ou moins réconfortantes. Or, je vous le demande, quelle est la définition du mot superstition? N'est-ce pas, souvent, un cadre tout préparé (légué par une lignée d'ancêtres) que nous donnons à notre amour de l'inconnu et du mystérieux?

Certes, chaque pays et chaque race, quel que soit leur degré de civilisation, ont leurs superstitions, plus ou moins aimables, puériles ou grotesques. Il suffit d'avoir vécu quelque temps dans nos campagnes pour savoir combien les croyances populaires ont d'influence sur la vie et sur les actes des paysans.

Mais les grandes villes n'échappent pas à ce travers inoffensif, et nombreuses sont encore les dames du meilleur monde qui tremblent de frayeur en apprenant que leur femme de chambre a brisé, ou simplement fêlé une glace, voire un miroir à main.

Et je vous conterai la mésaventure qui m'arriva pas plus tard qu'avant-hier. Une amie d'enfance m'avait rendu visite le matin, et je ne lui permis de partir qu'après le repas. Or, comme nous quittions la table, un vieil air de pension se prit à me hanter, et, sans m'apercevoir, je le fredonnais déjà à mi-voix, quand mon amie, très alarmée, m'interrompit :

—Tu n'y penses pas? Voyons!
—Qu'est-ce donc?
—Tu chantes un cantique?
—En est-ce un? Je croyais...
—Non! Je t'en prie!
—L'air ne te plaît pas?
—Mais si! Seulement, tu sais bien que cela porte malheur de fredonner un cantique dans un appartement?
—Allons donc!
—Tu verras que cela causera un départ, ou une rupture!

Et mon amie avait raison, en principe, puisque le soir même, elle repartait pour

chez elle. Il est vrai que son départ était décidé bien avant mon malencontreux oubli.

Mais il en est d'autres, et c'est une consolation, qui sont bien plus superstitieuses que nous. Et voici venir l'époque où les Anglaises, avides de sonder l'avenir, ont l'occasion d'interroger les oracles.

Les fêtes du Whitsunday (Pentecôte) sont attendues avec impatience par les fiancées anglo-saxonnes—les fiancées-en-herbe y comprises. Pendant ces deux ou trois jours de vacances, que tout bon Anglais observe scrupuleusement, les jeunes filles se rendent en foule à certains pèlerinages profanes consacrés par les traditions séculaires.

Il faut citer en premier lieu les bois voisins du château de Denton Hall, dans le comté de Tynemouth.

Il y a plusieurs siècles, ce château appartenait à deux sœurs, jeunes filles de grande beauté. Un Don Juan de l'époque commença par faire la cour à l'aînée, pour la trahir bientôt en offrant son cœur à la cadette. L'abandonnée, apprenant la trahison, étrangua sa sœur pendant son sommeil.

Et il est désormais article de foi que toute jeune fille qui, se promenant le soir sur la lisière du bois, entend un sifflement résonner dans l'ombre, est trahie par son fiancé. Mais il est permis de se demander si beaucoup de jeunes filles tiennent compte de cet avertissement.

Moins lugubre est la légende attachée au Roche Well (au Puits de la Roche), dans les Cornouailles.

De temps immémorial, les jeunes Cornouaillaises se rendaient sur le bord du puits, le jour de la Pentecôte, et lançaient dans l'eau de petits cailloux ronds. Selon la grandeur des cercles que produisaient à la surface de l'eau les projectiles, elles auguraient de la proximité ou de l'éloignement de leur mariage.

Ce point fixé, elles se penchaient sur l'eau et cherchaient à y découvrir l'image du futur époux.

Or, il arriva que le diable s'éprit d'une jeune fille et que, pour l'empêcher d'interroger l'oracle, il saisit au vol les cailloux

qu'elle jetait. Après quoi, il lui fit une cour endiablée. Mais, s'oubliant, il consentit à se pencher avec elle sur l'eau sacrée. A sa grande surprise, la jeune fille n'aperçut que le reflet de sa propre image : l'eau se refusait à reproduire les traits de Lucifer !

Et depuis lors, les couples amoureux se rendent, pendant les fêtes de la Pentecôte, sur le bord du puits. Si l'eau leur renvoie nettement les deux images, c'est qu'ils sont l'un et l'autre loyaux et sincères.

La source de Saint-Colomb, dans les Cornouailles, appelée le Puits de Lady Nance, donne lieu, elle aussi, à une curieuse pratique.

Pendant les mêmes fêtes, les touristes se pressent sur ses bords et fabriquent chacun une croix avec des roseaux. Une croix qui surnage bien à plat annonce que la personne sera heureuse en amour et qu'elle se mariera bientôt. Si l'un des bras latéraux plonge sous la surface, c'est l'annonce d'une déception amoureuse. Si la croix tombe au fond de l'eau, l'interrogateur de l'oracle mourra dans l'année.

Un autre puits, celui de Chudleigh Glen, surnommé le Pixie's Parlour (le Salon des Farfadets), sert aussi de rendez-vous aux personnes superstitieuses.

La craintive fiancée laisse tomber sur l'eau un mouchoir, un ruban, un brin d'étoffe. Si l'objet flotte à la surface, c'est du bonheur ! Dans le cas contraire, la jeune fille fera mieux de ne pas se marier ou de chercher mieux !

Non loin de la région londonienne, dans le comté d'York, se trouve, sur la rivière de l'Esk, un pont très connu des amoureux.

Au XVe siècle, vivait un certain Tom Forrès, qui s'éprit éperdument d'une jeune fille du pays. La rivière séparait leurs villages, mais Tom n'hésitait pas à la traverser à la nage pour aller faire sa cour à l'objet de sa flamme, comme disaient, fort poétiquement d'ailleurs, nos grand'mères.

Mais Tom était plus riche d'amour que de ducats, si bien qu'il résolut d'aller au loin chercher fortune. La veille de son départ, il voulut faire ses adieux à sa fiancée ; mais la rivière avait grossi, et le pauvre garçon dut partir sans sa provision de caresses et de bonnes paroles. Il devait rester dix ans absent !

Enfin, il revenait riche, immensément riche. Après son mariage, il voulut perpétuer le souvenir de ses vicissitudes en élevant un pont sur l'Esk,—afin de permettre aux amoureux du Yorkshire, ajoute la légende, de traverser la rivière en tous temps.

Aussi, les couples d'amoureux ont-ils grand soin de profiter des fêtes de la Pentecôte pour visiter le Lover's Bridge (le Pont des Amants). Le traverser trois fois dans les deux sens, c'est se ménager de longues années de bonheur matrimonial.

Et je pourrais citer également le célèbre Giant's Causeway (l'Escalier du Géant), si connu de tous les touristes qui visitent l'Irlande. On y montre une pierre appelée le *Wishing-chair*, la Chaise des souhaits. Il suffit de s'y asseoir et de formuler mentalement un désir pour le voir bientôt satisfait.

Et il est à peine besoin de dire que les amoureux s'y rendent de tous les coins de la Verte Erin.



Lilas en Fleur

*J'étais le petit écolier en blouse
Qui s'en va musant le long du vieux mur,
Regarde feuiller Nature, et jalouse
L'oiseau qui le raille et fuit dans l'azur.*

*Le vieux mur était tapissé de mousses
Et criblé de trous pleins de nids joyeux;
Là-haut les lilas, sous leurs jeunes pousses,
Fleurissaient des fronts aux cheveux soyeux.*

*Je regardais fuir et rentrer sans trêves
Les moineaux aux nids remplis d'oisillons,
Mais je n'allais pas encore, en mes rêves,
Jusqu'aux frais lilas dans les cheveux blonds.*

*Roméo naïf, prompt aux escalades
Des nids, je grimpais le long du rocher;
Des rires là-haut partaient en roulades...
Je lâchais la branche et m'allais cacher...*

* * *

*Aujourd'hui, songeur à la tempe grise,
Parfois, en ces lieux, je repasse encor;
Les lilas en fleur embaument la brise,
Et le mur est là comme un vieux décor.*

*Et d'autres moineaux y couvent sans doute
Dans des nids pareils à ceux de jadis;
Mais ce n'est plus eux qu'à présent j'écoute:
Mes yeux et mon cœur se sont enhardis!*

*Qui donc, sur le mur, sourit et se penche?
Dans quels fins cheveux fleuris-tu, lilas?
Où sont à présent les yeux de pervenche
Et les rires frais aux railleurs éclats?*

*Qui sait? Ces cheveux coiffent les grand'mères
D'autres écoliers naïfs et mutins;
Les yeux bleus, pleurant de belles chimères,
Ont pâli, sans doute,—ou se sont éteints.*

*Et les rires clairs des bouches vermeilles
Se sont envolés... Demandez aux vents
Voleurs de parfums, de fredons d'abeilles,
De chansons d'oiseaux et d'amours d'enfants!*



La Folie des Poètes

Par JEAN FROLLO

IL VIENT de mourir, à Londres, dans une maison de fous, un jeune poète, Francis Thompson, le mieux doué, peut-être, de toute l'école contemporaine anglaise. Sa vie fut un roman, un roman triste et douloureux. Il connut la misère, la misère noire des bouges de Londres, une misère telle qu'il fut réduit à écrire ses vers sur des bouts de papier qu'il ramassait dans la rue. Quand la gloire vint enfin couronner ses efforts, il n'était plus en possession de toutes ses facultés. Il y a quelques mois, il a fallu le conduire dans une maison de santé. C'est là qu'il vient de s'éteindre.

Des poètes fous, nous aussi nous en avons eu. Vous parlerai-je de Baudelaire, mystique étrange, ennemi des hommes et des lois? Comme Francis Thompson, il mourut dans un asile, paralytique général dit-on, après toute une vie faite de bizarreries et d'extravagances.

On raconte de lui qu'il se teignait le corps en vert et qu'il allait dîner au café dans une vraie toilette de guillotiné, la tête rasée, le cou nu, sans cravate ni faux col. Dans son appartement il vivait au milieu de lézards, de crapauds, de couleuvres. Parfois, dans la rue, il s'amusait à briser les glaces des magasins, dans le seul but d'entendre le bruit du verre cassé. Envoyé dans l'Inde pour y exercer le commerce, il perdit toute sa fortune et ne rapporta de son voyage qu'une négresse. Ses amours allaient toujours vers des femmes étranges à quelque titre. Il passait de la naine à la géante, de la femme squelettique à l'obèse aux chairs débordantes. Et quand, frappé de folie, il fut enfin enfermé dans un asile, lui qui avait, comme écrivain, le plus riche vocabulaire du monde, il n'en garda que ces trois mots : " Non, crénon, non ! "

Et Gérard de Nerval, dont j'ai eu l'occasion de vous parler un jour... Sa folie éclata aux yeux de tous le jour où on le trouva au Palais-Royal, traînant un homard vivant au bout d'un ruban bleu. Il se fâcha tout rouge quand l'ami qui l'avait aperçu, voulut l'emmener chez un médecin. " En quoi, s'exclama-t-il, cet animal est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat ou que tout autre bête dont on se fait suivre ? J'ai le

goût des homards, qui sont tranquilles, sérieux, savent les secrets de la mer... " Conduit dans la maison du docteur Blache, il en sortit guéri. Mais, quelques mois plus tard, il fut arrêté par une patrouille, la nuit, dans une rue de Paris, au moment où, nu comme un ver, les bras tendus vers le ciel, il attendait que son âme montât dans une étoile !

* * *

Francis Thompson, Baudelaire, Gérard de Nerval, combien d'autres poètes français ou étrangers, ont vu leur raison sombrer dans les abîmes de la folie ! A quoi bon les énumérer ? Leur nombre est tel qu'une fois de plus on peut se demander, avec les docteurs Antheaume et Dromard, quels sont les liens intimes qui existent entre l'art poétique et la folie.

De fait, quand on lit ce que les poètes ont bien voulu nous dévoiler, on a nettement l'impression que leur état d'âme a quelque chose de singulier. Tous ils déclarent qu'au moment de l'inspiration ils obéissent à une volonté supérieure, à une force inconnue, à quelque chose de mystérieux qui, brusquement, s'empare d'eux et les emporte loin de la réalité. Comme dans une sorte de délire, ils entendent des voix. Comme dans le délire encore, les objets prennent, dans leur imagination, des formes, des aspects qu'ils n'ont pas, et provoquent une série d'images fantasques, étranges, qui se succèdent et s'enchevêtrent comme dans un rêve. Au reste, quand on analyse froidement les tableaux qui se déroulent superbement dans une belle poésie, le plus souvent on a l'impression qu'il s'agit là d'une véritable hallucination. Et si ce mot vous choque, voici un fait qui prouve qu'il est bien à sa place.

Un jour que Verlaine se trouvait à la terrasse d'un café, un ami lui demanda comment lui venaient ses inspirations. " Regardez ce store agité par le vent, lui répondit le poète. Pour vous, c'est un simple morceau d'étoffe que l'orage secoue. Pour moi, c'est tout autre chose. J'y reconnais la voile d'un vaisseau qu'ébranle la tempête, et me voici tout épouvanté sur une mer en furie. Puis, mon imagination fait un tour. Alors

j'y vois un drapeau qui flotte; le clairon vient de sonner la charge; je fonds sur l'ennemi et j'entraîne au feu une armée..." Voilà ce qu'un poète peut voir dans le store sale d'un café du quartier Latin!

Ces temps-ci on a beaucoup parlé des tendances artistiques des fous. Or, c'est surtout l'art poétique qui fleurit dans les asiles. Sonnets, satires, chansons à boire, hymnes religieux, madrigaux, évocations amoureuses, occupent une bonne partie des recueils périodiques que publient les pensionnaires de certains asiles. Vaut-elle quelque chose cette production poétique? Je regrette infiniment de ne pouvoir reproduire ici quelques-unes de ces poésies, que les docteurs Antheaume et Dromard citent dans leur ouvrage. A leur avis, et c'est bien l'impression qui se dégage de la lecture de ces morceaux, bon nombre de ces pièces de vers sont pleines de charme, d'harmonie et d'originalité.

Mais, à défaut de ces poésies, voulez-vous me permettre de vous présenter quelques-uns de ces poètes?

En 1882, on pouvait voir, à l'asile de Sainte-Anne, un ouvrier tailleur, d'une instruction rudimentaire, qui s'intitulait comte de Swedenborg. Il se croyait à la fois ministre des Affaires étrangères, président de la République et prince héritier d'Autriche. Il passait ses journées à écrire, sans s'arrêter un seul instant, et produisait chaque jour la matière d'un volume. Incapable, certainement, de trouver deux rimes quand il était bien portant, à l'asile la plupart de ses écrits étaient rédigés en vers, tracés au courant de la plume, avec une rapidité inouïe.

Il avait pour voisin un marchand de journaux, presque illettré. Chez lui la folie s'était manifestée par l'impossibilité de parler autrement qu'en vers. Son idée fixe était d'acheter les deux rives de la Seine, depuis le Point-du-Jour jusqu'à Charenton. A l'asile où il fut enfermé, il ne faisait qu'écrire des poésies, pour la plupart fort médiocres, mais dont quelques-unes avaient une certaine allure.

Chez ces deux aliénés, c'est donc bel et bien l'excitation cérébrale qui avait déclenché l'inspiration poétique. Chez d'autres—et ils sont nombreux—l'influence de la folie se manifeste d'une façon un peu différente. C'est ainsi que Moreau de Tours, l'aliéniste bien connu, a eu à soigner, pour des accès intermittents de folie un jeune homme qui, quelques jours avant chaque accès, passait la plus grande partie de son temps à écrire des vers qui, en aucune façon, ne reflétaient l'imminence de la folie.

* * *

Des poètes qui deviennent fous et des fous qui deviennent poètes, ne trouvez-vous pas que cette simple opposition indique déjà l'existence d'une sorte de lien entre la folie et l'art poétique? Acceptons ce lien, puisqu'il existe. Mais, en même temps, disons-nous bien que c'est là une raison pour chérir encore davantage les poètes. Car quelle que soit la nature mystérieuse de la poésie, pour nous elle a toujours cette faculté précieuse et inappréciable d'embellir la vie et de répandre quelque éclat sur les jours ternes de l'existence.



Science Populaire

La Fabrication d'un Crayon

IL S'AGIT du crayon ordinaire, dit à mine de plomb, ou exactement de graphite, sorte de charbon, ou plus exactement de carbone que l'on trouve principalement en Angleterre et dans la Sibérie. Autrefois, la mine des crayons était sciée dans la masse même du graphite, l'industrie n'existant guère qu'en Angleterre, où l'on trouvait du graphite compact; mais pendant les guerres de la Révolution, la France ne pouvait plus fournir du graphite scié en Angleterre, et l'ingénieur français Conté, songea à utiliser des graphites inférieurs; il se mit à les pulvériser et à mélanger la poudre obtenue avec de l'argile: ou même il se passa complètement du graphite, en faisant une pâte noire analogue avec de l'argile et du noir de fumée. Ce furent plutôt ces derniers crayons qui gardèrent son nom. Toujours est-il, que maintenant, les mines de crayons se font au moyen d'une pâte graphiteuse. Nous allons voir comment.

Le graphite, qui provient aujourd'hui le plus fréquemment de la Sibérie ou de Bohême, est broyé avec de l'eau et jeté dans des cuves chauffées à la vapeur; on laisse décanter, de manière à ce que les parties les plus lourdes tombent au fond des bassins: on trie ainsi les qualités différentes de graphite, pour les employer à des crayons plus ou moins chers. On fait passer les diverses pâtes obtenues dans des filtres, et on les sépare de l'eau. Puis on broye les poudres grossières recueillies dans des espèces de moulins rappelant les moulins à farine; on ajoute de l'argile finement moulue à la poudre de graphite, et on fabrique du tout une pâte d'une consistance convenable qu'on fait passer sous une première presse en chassant toutes les bulles d'air qu'elle peut renfermer. Il s'agit maintenant de transformer cette pâte plastique en petites baguettes rondes ou carrées qui seront les mines de crayons; on obtient ces baguettes au moyen d'une filière c'est-à-dire qu'on comprime la pâte dans une presse spéciale: elle est obligée de sortir, sous la pression d'un piston, à travers de petits trous percés dans les rubis ou des saphirs: une matière moins dure serait bien vite usée par le passage continu de cette pâte de carbone, qui est elle-même si dure.

Les baguettes, à la sortie de la filière, présentent une grande longueur; mais aussitôt on les coupe, (tandis que la pâte est encore plastique), en tronçons correspondant à la longueur de trois crayons. On les porte au séchoir, et alors on les recoupe en trois mor-

ceaux, dont chacun est de la longueur même d'un crayon. Mais le dessiccation n'est pas encore complète, et surtout il faut arriver à donner au graphite la dureté exactement demandée par la clientèle, celle qui répond le mieux aux usages divers auxquels les crayons peuvent être appliqués. On va donc commencer par soumettre ceux-ci à une température, qui paraît énorme, de 1500 degrés Réaumur, dans des creusets absolument fermés. Après cela, on essaye la dureté du crayon, et on la modifie, en l'augmentant ou la diminuant, suivant le besoin, et cela au moyen d'opérations délicates: nouvelle cuisson dans de la vaseline, de la stéarine, du blanc de baleine, etc. Pour la fabrication des "mines" de couleur, elle se fait de manière toute analogue, mais sans graphite du tout; la mine est formée d'un mélange qui demeure constamment mou, de gomme adragante et d'hématite, ou de bleu d'outremer, ou encore d'ocres diverses, on ne fait pas cuire ces mines colorées.

Les bois sont faits généralement de cèdre. On commence par tailler à la scie et à la machine-outil des planchettes ayant la largeur de six crayons, puis on les soumet à l'action de lames tranchantes qui découpent longitudinalement six rainures parallèles, dans l'épaisseur de la planchette: elles représentent la moitié du logement de la mine, et elles sont demi-circulaires, demi-hexagonales ou rectangulaires, selon la forme que devra présenter la mine elle-même (à noter que cette forme a aussi peu d'importance que possible, et répond surtout aux fantaisies de la clientèle). On loge ensuite des mines dans les rainures après avoir enduit celles-ci de colle-forte, et on recouvre d'une planchette toute semblable que l'on a également garnie de colle. On rapproche le tout, en maintenant bien serré. On empile les paquets de planchettes ainsi collées deux à deux, une fois du reste que la colle est bien sèche; et à l'aide de scies circulaires parallèles et fonctionnant simultanément, on découpe toute la série des crayons, en obtenant des séries de mines entourées de leur enveloppe de bois.

On obtient de cette façon des crayons carrés; mais on a inventé des raboteuses automatiques auxquelles on les confie, et qui, suivant leur disposition, donnent des crayons ronds, hexagonaux, etc. On polit le bois au moyen de polissoir en cuir sur lesquels on fait tomber de l'émeri; et il ne reste plus qu'à vernir, marquer et numéroter les crayons avant de les mettre en vente.



Actualité Montréalaise

L'ILE SAINTE - HÉLÈNE

Par PIERRE VOYER

LN JUILLET 1870, un journal de Montréal publiait la note suivante: "On parle beaucoup, à Montréal, d'acheter l'île Sainte-Hélène pour en faire un parc; celui de la Montagne, que nous n'avons pas encore, ne nous suffit plus." Et au commencement de mai, cette année, un journal montréalais contenait cette autre note: "Avant la fin du présent mois, l'île Sainte-Hélène, ce joyau du grand fleuve Saint-Laurent, aura cessé de faire partie du domaine public du Canada, pour devenir, enfin, la propriété exclusive de la cité de Montréal."

Il aura donc fallu 38 ans pour faire aboutir le projet. Pour obtenir autrefois, dans le temps de la garnison, que le public montréalais pût aller prendre le frais dans l'île Sainte-Hélène, le travail fut beaucoup moins long mais très ardu. Et quand l'administration céda, elle se réserva le droit d'annuler son permis quand bon lui semblerait.

La gravure de la page 86 représente le premier grand pique-nique qui se fit alors sur l'île. On pourra, en examinant les détails de cette déjà vieille image, obtenir une assez bonne idée des costumes et tournures de l'époque, ainsi que de la manière de s'amuser des gens qui fréquenterent, au début, le futur Coney Island canadien.

* * *

L'île Sainte-Hélène a eu ses historiens et ses poètes. Des savants en ont fait l'objet de sérieuses études; un géographe très patient a même tracé d'elle une carte où pas un pouce de terrain n'est oublié ou une baie omise.

Achintre, pour la chanter, mit en œuvre les plus riches rimes de son écrin:

Séduisante naïade assise au seuil de l'onde,
Tu naquis en ces jours où Cybèle féconde,
Aux caresses du ciel livrant son large sein,
D'un nouvel univers concevait le dessein.

Et comme ivre d'orgueil, à ton réveil jaloux,
Le St-Laurent t'étreint de ses bras forts et
[doux!

En tes halliers discrets où chuchote la brise,
Sur ta grève pierreuse où le flot vert se brise,
A de bruyants pic-nics, aux couples amoureux,
[reux,
Tu verses la fraîcheur de tes massifs om-
[breux.

Les géologues, gens précis et esclaves de la réalité, nous ont appris que la forme et les matériaux de l'île Ste-Hélène sont dus à la lente accumulation des détritiques de toute sorte transportés par les eaux du fleuve, qui, peu à peu, ont produit, à l'aide de débris arrachés aux calcaires de la vallée du St-Laurent, l'île actuelle.

La paléontologie, science des plantes et des animaux fossiles, y a trouvé des choses qui portent des noms terriblement compliqués.

De même pour la flore, de même pour la faune. Mais les historiens nous intéresseront beaucoup plus.

* * *

Saviez-vous que le premier propriétaire de l'île Sainte-Hélène fut le fondateur de Québec? Oui, Champlain lui-même, qui la paya avec la dot de sa femme, Hélène Boulé. De là le nom de l'île. C'est en 1629 que cela se passa.

Plus tard, en 1688, le roi donne l'île à Charles Lemoine qui reçut, en même temps, le titre de Sieur de Longueuil. Le nouveau propriétaire y fit élever un modeste manoir.

Jusqu'en 1760, l'île fait peu parler d'elle. Du moins on ne trouve aucun document, sauf un plan indiquant la présence d'un petit fort dont les ruines se voyaient encore il y a quelques années.

On a attribué la construction de ce fort au chevalier de Lévis, appuyant l'hypothèse sur l'épisode suivant hypothétique lui-même :

Le vainqueur de la bataille de Ste-Foy, le chevalier de Lévis, ayant été forcé d'abandonner le siège de Québec, à la suite de secours arrivés d'Angleterre, venait d'atteindre Montréal avec le reste de ses troupes.

Le surlendemain de son arrivée, trois corps

Les conseils de son chef M. de Vaudreuil réussirent à la fin et le décidèrent à une obéissance qui, dans les circonstances, devenait une malheureuse mais fatale nécessité. La reddition des armes devant s'opérer le lendemain, le chevalier de Lévis convoqua ses troupes pour une heure assez avancée de la soirée.

C'était par une nuit humide et froide de la fin de septembre ; de gros nuages gris, fouettés par la bise d'automne, ondulèrent comme une houle sur le ciel, dont on apercevait parfois un pan étoilé à travers les déchirures des nuées ; de blanches vapeurs commençaient à monter du fleuve. Au loin, vers St-Lambert et Montréal, l'éclat de certaines lueurs piquaient le voile de brume de taches jaunâtres : c'étaient les feux des Grands Gar-



ILE STE-HELENE.—Le corps-de-garde.

d'armée anglais opéraient leur jonction à quelques lieues de Montréal. Devant la supériorité de ces forces, plus de 20,000 hommes, M. de Vaudreuil, le commandant en chef, réunit un conseil de guerre, et après une longue délibération, on se résolut à capituler, la lutte devenait une suprême folie.

Les termes de la capitulation furent acceptés ; moins un pourtant : les honneurs de la guerre pour les troupes françaises.

À ce refus, le chevalier de Lévis, saisi d'une noble indignation, ne voulut rien entendre, et suivi de ses braves compagnons, environ deux mille hommes, se retira sur l'île Ste-Hélène, disposé à faire payer cher au vainqueur ses exigences. En son nom et au nom de sa petite armée, il protesta contre un refus injurieux pour l'honneur militaire.

des des camps anglais.

De grandes masses noires, coupées par intervalle d'éclairs intermittents, se meuvent dans l'ombre et déroulent leurs longs anneaux dans les fourrés du bois, pour marcher ensuite d'un pas lent et cadencé sur la route principale de l'île : ce sont les régiments qui défilent par compagnie, et les épées nues des chefs dont la lame brille sous un rayon de lune.

Tout à coup un roulement de tambour, roulement prolongé, retentit dans les ténèbres ; un autre lui succède, suivi de sons mats, secs et sourds ; chaque coup de baguette ressemble à un sanglot ; cela frappe l'oreille mais tombe sur le cœur.

Le dernier peloton vient de se former à la gauche de l'armée. Les troupes sont rangées



Le premier pique-nique à L'Île Ste - Hélène.

BK

en ordre de bataille. En avant de leur front, un vaste brasier où flambent des troncs d'arbres, éclaire les mâles figures d'un groupe d'officiers, au milieu desquelles se détache pâle et crispé le visage du chevalier de Lévis.

Au mouvement décrit par l'épée du commandant en chef, les tambours de toutes les compagnies éclatent à la fois, comme un coup de tonnerre; puis les roulements diminuent, s'affaiblissent, pour moduler ces gémisséments lugubres et sourds au milieu desquels les fifres jettent, semblables à des cris plaintifs, des notes entrecoupées et stridentes.

A ce moment, trois hommes sortent des profondeurs des rangs et se dirigent vers le brasier; ce sont les porte-étendards de chacun des régiments. Tous trois tiennent d'une main ferme, mais le front incliné, la hampe du drapeau dont les plis, déchiquetés par la mitraille, retombent en lambeaux.

A un second signal de l'épée du chevalier de Lévis, les officiers abaissent vers le feu, qui fait son œuvre, l'image de la France militaire.

Pendant que s'accomplit cet holocauste de l'honneur, les tambours battent aux champs, les troupes présentent les armes, les officiers saluent de l'épée; on dirait l'éclat d'une parade à St-Germain, sous les regards du roi. Puis, lorsque la dernière fleur de lys eut crépité, lançant vers le ciel, sous forme de larmes de feu, une suprême protestation, un cri, un seul, formidable rumeur, jaillit à la fois de toutes ces poitrines: Vive la France!! Et les échos du rivage voisin répétèrent: Vive la France!!

Le chevalier de Lévis venait de brûler ses drapeaux plutôt que de les rendre à l'ennemi.

Tout était perdu pour la France au Canada, tout, "fors l'honneur," comme l'avait écrit jadis de Pavie le plus chevaleresque des Valois.

* * *

Vers 1807, comme il y avait lieu d'appréhender l'envahissement du Canada par les Américains, le gouvernement anglais, ayant acheté l'Île Ste-Hélène de la famille Longueuil, y fit construire de sérieuses fortifications destinées à protéger la baie d'Hochelega, puis une prison militaire. Celle-ci brûla en 1848, mais le geôlier en chef, M. Nighth, continua à demeurer sur l'île dont il fut le gardien en titre pendant de nombreuses années.

L'île ne fut plus qu'un vaste arsenal. Les piques-niques furent plus que jamais interdits. Une petite garnison, se composant d'une trentaine d'hommes, en avait la garde des armes et des poudres. En été, des bataillons entiers allaient y camper, histoire de faire un peu de villégiature. Le prince Arthur y a passé quinze jours avec sa compagnie.

C'est Jos. Vincent qui y transportait les malles.

Quand le gouvernement anglais retira ses

troupes du Canada, l'Île Ste-Hélène fut donnée à notre gouvernement. Plus tard, celui-ci se réserva rien que la partie est, le public étant admis sur l'autre, régime qui a duré, plus ou moins, jusqu'à ces temps derniers.

* * *

Pendant assez longtemps, on dut se rendre dans l'île par canots; ce qui restreignait le nombre des pique-niqueurs. Puis la Compagnie de Navigation de Longueuil obtint le privilège des transports et en fit faire le service par le *Montarville* et le *Ste-Hélène*.

La chronique du temps considère que c'est le 24 juin 1874 que l'île devint quasi officiellement parc public.

C'est peut-être en cette année-là que doit se placer une anecdote qui fit le tour du Canada et qu'Achintre a recueillie pour la postérité, en se mettant en scène lui-même:

"Nous nous disposions au retour, lorsque sur le bord de l'île, un étranger, qui depuis un instant paraissait écouter notre conversation, nous salua poliment et s'avança en souriant vers notre groupe.

—Ah! messieurs, vous êtes Français?

—Français de France, comme on dit ici.

—moi, pareillement. Arrivé d'hier.

Nous examinâmes alors notre interlocuteur. C'était un vieillard à cheveux gris, au dos légèrement voûté, mais d'apparence robuste, à la voix ferme, à l'œil vif, et paraissant encore très-vert.

Ah! messieurs, on me l'avait bien dit, reprit-il, qu'on l'avait emmené bien loin, bien loin, dans un pays chaud, si chaud que les œufs cuisent au soleil; mais je n'ai jamais gobé ça. Comment un homme qui avait vécu toute sa vie dans le feu, pouvait-il craindre la chaleur? Mais, ici, par ce froid-là! je comprends tout. Ah! les brigands! Je ne m'étonne plus qu'il soit mort!

Puis devenant plus calme et d'une voix radoucie: seriez-vous assez bon, ajouta-t-il, de me dire de quel côté se trouve le monument?

Nous nous regardions stupéfaits.

—Quel monument mon brave?

—Celui du vieux, parbleu!

Et comme nous hésitions à répondre...

—Ne sommes-nous pas à l'Île Ste-Hélène?

—Parfaitement.

—Eh bien! je vous demande à quel endroit se trouve le tombeau de l'empereur?

La foudre tombant à nos pieds ne nous aurait pas frappé d'un étonnement égal à celui que nous éprouvâmes.

Nous essayâmes en vain de lui expliquer que l'île dont il parlait était située dans l'Océan, sur la côte d'Afrique, ce fut peine perdue. Le vieillard soupçonneux nous quitta brusquement; et, tandis qu'il choisissait les traces de nos pas afin de marcher plus à l'aise, nous l'entendîmes grommeler entre ses dents: ce sont des Anglais qui parlent français!"

En 1876, le même Achintre et son collaborateur, le Dr J. A. Crevier, après s'être demandé ce que serait l'avenir de l'île Sainte-Hélène, écrivaient ceci :

Quelques travaux peu dispendieux, un soupçon d'imagination et de bon goût, suffiraient pour donner à l'île une physionomie plus variée; mais l'on devrait avoir soin de conserver religieusement les traits rustiques de ce charmant séjour.

D'abord, il s'agirait d'agrandir le domaine de l'île Ste-Hélène en y rattachant, comme des fiefs à leur apanage, l'île Ronde, et le petit archipel de St-Lambert, ainsi que les îles aux Fraises et Moffat.

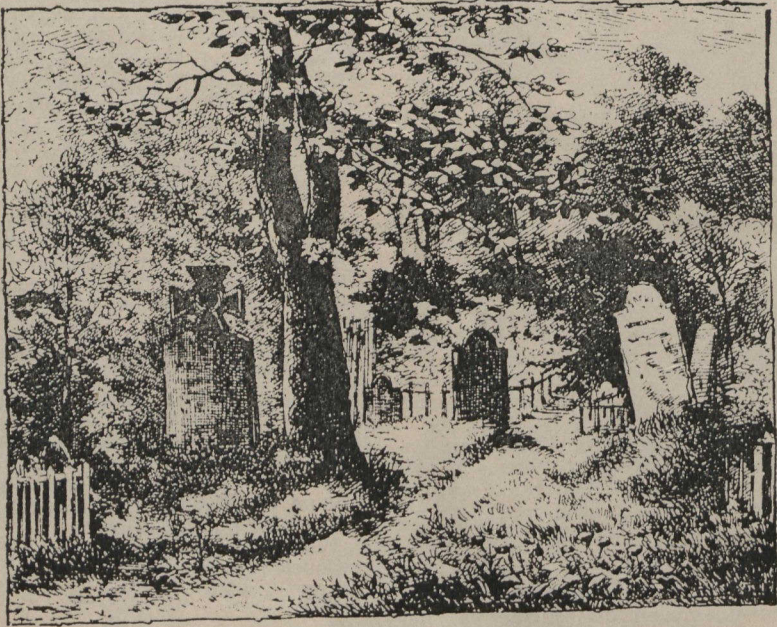
Un pont suspendu jeté entre les îles Ronde et Ste-Hélène serait une construction des plus

aux Fraises et Moffat, animerait le paysage; quelques jeux: cibles, tir aux pigeons ou tout autre, pourraient aussi s'y établir.

Ceci fait, un chemin carrossable autour de l'île où cavaliers et voitures circuleraient sans encombre, ne serait point fort coûteux et ajouterait un grand agrément à la promenade.

Sur les hauteurs qui, du côté de la baie d'Hochelaga, dominent le fleuve et son magnifique horizon, ne serait-il pas possible d'établir une longue et large terrasse, laquelle partant de l'allée de Lévis, se prolongerait en contournant la pointe de l'île jusqu'à l'ancien escalier municipal?

Par un ouvrage semblable, l'on obtiendrait une magnifique promenade, unique au monde,



ILE STE-HELENE.—Le cimetière militaire.

élégantes, et ajouterait une dépendance de plus sur laquelle on pourrait élever soit une tour, soit une terrasse couverte, garnie d'arbustes, de plantes grimpantes; construction que l'on enlèverait à la fin de chaque automne, et dont les matériaux se remiseraient dans les magasins de l'île.

Qui empêcherait d'avoir là—le lieu convient à merveille—un ballon captif, dans la nacelle duquel les amateurs pourraient, moyennant un prix modique, se donner les émotions d'une ascension aérostatique!

Quelques ponts de bois jetés sur les flots St-Lambert feraient de l'archipel une sorte de terre ferme où de petites chaloupes à vapeur viendraient déposer les explorateurs.

Un pavillon-buvette sur chacune des îles

et la vue d'un superbe panorama.

Des chemins tournants, pour faciliter l'ascension des monts Montcalm, Boulé et St-Sulpice, sur les flancs desquels on ménagerait une cascade, une chute écumeuse, relèveraient de beaucoup le charme de ces lieux.

Agrandir les lacs Arthur et Frontenac, amener de l'eau dans les deux rivières, et leur creuser un lit sinueux sur lequel on jetterait un ou deux ponts rustiques, donneraient un aspect pittoresque au paysage.

Avec le courant du fleuve, une simple roue hydraulique plongeant dans le St-Laurent suffirait, à peu de frais, à l'approvisionnement d'eau de toute l'île.

Une fontaine monumentale, au rond point

Dufferin, ne gêterait rien, et un jet d'eau dans la vallée St-Jean-Baptiste, où seraient cultivés quelques parterres, ne déparerait point ce site.

Un monument élevé à la mémoire du chevalier de Lévis ne serait, certes, pas plus déplacé sur l'île, que ne l'est dans le superbe jardin de Stowe, en Angleterre, l'obélisque de trente mètres de haut que surmonte la statue du général Wolfe, le rival heureux de Montcalm.

Et, plus tard, quel endroit plus convenable, quels bâtiments mieux aménagés, que les casernes de l'île pour avoir là une ménagerie, une sorte de jardin zoologique.

* * *

A certaine époque, l'île Ste-Hélène fut bien près d'être englobée dans les projets visant à l'agrandissement du port de Montréal. L'ingénieur Vernon proposa de changer le lit du fleuve et de le faire passer entre l'île et St-Lambert. De sorte que le côté nord du fleuve devenait un bassin contenu entre deux barrages dont l'un partant de la pointe sud de l'île et l'autre de la pointe nord. Ce projet tuait le parc public.

L'autre fut celui du pont en deux parties, l'une aboutissant dans l'île, l'autre en partant pour aller vers le sud. Le parc n'aurait

été que mutilé. Ce deuxième projet pourrait bien revivre un de ces jours.

* * *

Quoi qu'il arrive, l'important est que l'île Ste-Hélène est à nous, sous notre contrôle.

Si l'on écoute certaines gens, nos échevins devront en faire un lieu de délasséments bruyants, affermé par tous les amuseurs des foules—une imitation de la Coney Island de New-York.

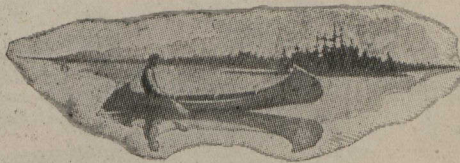
Ce n'est pas là mon idéal.

Je souhaite d'abord qu'on prenne les meilleures mesures pour assurer la conservation du caractère champêtre de l'île; qu'on préserve avec le plus grand soin les beaux arbres existants et qu'on en plante d'autres.

Je souhaite qu'on n'y admette que les amusements paisibles, bons pour l'esprit et le corps, et qu'on s'applique surtout aux amusements propres aux enfants.

L'île Ste-Hélène doit être le lieu de villégiature quotidienne, économique, paisible et frais des familles qui n'ont pas les moyens de s'en payer au loin et de longue durée.


Métamorphoser l'île Ste-Hélène en parc d'amusements bruyants et dispendieux, ce serait de la mauvaise administration, ce serait la détourner de ses fins.



Poissons versus Boissons



— Hé ! les amis, un gros poisson...
— Imbécile ! Tu gâtes tout avec ta pêche...



LA PÊCHE À LA LIGNE

LA PÊCHE à la ligne est une consolatrice. La pêche à la ligne est une école de philosophie. Les pêcheurs à la ligne sont peut-être les sages entre les sages. L'aisiblement assis, ils regardent couler la vie comme l'eau de la rivière. Rien ne leur importe que le bouchon de liège ou ce bout de plume qui danse là au gré du courant ou dort doucement dans l'eau paisible.

Quelle leçon de morale ces pêcheurs à la ligne dictent au monde! Sans doute, dans leurs exploits de pêche, l'éternel amour-propre humain joue son rôle comme en toutes choses, et ces paisibles personnages discutent, parfois, sur le nombre de poissons tirés de l'eau, comme les généraux ennemis sur le nombre de morts ramassés sur la terre rouge. Un dessinateur donna, un jour, la coupe du cerveau d'un pêcheur à la ligne et il montra, à la stupefaction de tous, que chaque cas de ce cerveau était remplie d'une image meurtrière, ce doux pêcheur ne songeant qu'à de fabuleuses prises, à des étripements de poissons gigantesques et à des fritures sans pitié. Et Alphonse Karr prétendait que le pêcheur à la ligne était plus féroce que le chasseur lui-même, le chasseur ne tuant que le gibier (parfois un chien ou un voisin, mais sans les porter à son crédit) et le pêcheur donnant, à la fois, la mort au ver qui lui sert d'appât et au poisson qui devient sa proie. Mais Alphonse Karr a beau dire: le pêcheur à la ligne est un sage et il y aurait moins de massacres en ce monde si les pêcheurs étaient plus nombreux.

Ce qui est certain, c'est que l'homme qui pêche nous donne la sensation d'une supériorité évidente. Nous nous agitions, il contemple. Nous nous effarons, il se repose. Nous faisons du bruit, il se tait. Il fait penser absolument à l'homme juste d'Horace, que rien n'émeut et qui se moquerait des éléments déchaînés. Il laisse passer avec la plus parfaite indifférence les événements les plus dramatiques. Pendant que s'écroulait un Empire, un pêcheur disait à son voisin:

—En font-ils du tapage, là-bas! C'est ennuyeux, car *ça mordait!*

Le bon vieux romancier Elie Berthet, qui avait de l'esprit et qui pratiquait la pêche à la ligne en plein Paris, contait qu'il voyait toujours, à la même heure et à la même place, au bord de la Seine, venir un homme d'un certain âge et qui semblait respirer à l'aise en se trouvant là, sur un quai, la ligne à la main. Le voisin avait l'air d'un personnage, et c'en était un, en effet, et, qui plus est, un ministre en fonctions. Elie Berthet ne s'en doutait pas. Mais il avait remarqué que son voisin, mieux posté sans doute, prenait plus de poisson que lui, et, un matin que, contre son habitude, ce pêcheur favorisé n'était pas

arrivé à son heure, le romancier s'installa à l'endroit même où, de coutume, l'inconnu jetait l'hameçon et il lança sa ligne. Quelques minutes après, l'autre apparaissait et, souriant à son confrère:

—Ah! monsieur, dit-il, je vous regardais jusqu'ici comme un homme sans ambition. Mais, si je ne me trompe, vous devez être un homme politique.

—Non, monsieur. Mais qui vous fait croire?...

—Oh! tout simplement, monsieur, parce que vous m'avez pris ma place!

Et le ministre—qui connaissait les hommes—eût, sans doute, en fait de place, préféré ce coin de Seine à son banc au Parlement et peut-être regrettrait-il son poste ordinaire plus qu'il n'eût regretté son portefeuille.

Il y a eu, à Paris, un Congrès de pêcheurs à la ligne, un concours de preneurs de goujons, quelque chose, en vérité, comme une réunion de philosophes. L'immobilité de ces contemporains contraste avec la nervosité générale et le pêcheur à la ligne semble protester contre les dévorants de la route poussiéreuse et les coureurs de canots automobiles. L'eût-être, dans leur légendaire quiétude, les pêcheurs à la ligne sont-ils les derniers représentants d'une race disparue, la race des patients et des résignés qui attendent que le poisson morde et se disent qu'à la longue tout finit par arriver. Et, s'ils ne prennent pas de poissons, ces sages, ennemis du nervosisme et de la vie fiévreuse, du moins prennent-ils le frais et ont-ils trouvé le moyen de tuer le temps et de laisser passer les heures. Leurs vertus sont peut-être des vertus négatives; mais, pendant qu'ils pêchent à la ligne, aucun de ces concitoyens ne se rend coupable d'aucun méfait. Leur amour paisible canalise toutes leurs autres passions. O étonnement! Le poisson est un instrument de moralisation. Il y aurait même à créer un prix de vertu spécial pour ces pêcheurs à la ligne donnant ainsi l'exemple de la douceur à une société la plus impatiente et la plus acharnée et la plus enragée qui ait, avec plus de civilisation apparente, montré le plus de dents et d'ongles et de griffes depuis que le monde est monde. Et si l'on créait, quelque part, une chaire d'espèce nouvelle,—une chaire de pêche à la ligne,—peut-être l'enseignement public trouverait-il là les moyens de faire avec succès de l'hygiène morale. "Cultive ton jardin!", c'est la morale de Candide, "Pêche à la ligne", ce serait, volontiers, la morale d'Alceste, et peut-être cet "endroit écarté",

Où, d'être homme d'honneur, on ait la liberté,

est-il le coin habituel au bord de l'eau, loin des soucis, loin du tapage et loin des hommes.



Prof. Lavoie

Fabricant Expert de
Perruques et Tou-
pets pour Dames
et Messieurs.

Maison fondée en 1860

**Cheveux teints dans toutes les nuances
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees.**

Assortiment complet de
Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de
Coffure, Peignes

et Ornaments en Tous Genres pour Cheveux.
Importation directe de Paris, Londres, New-York

**NO. 8, RUE
NOTRE-DAME
OUEST**

Coin Boulevard
St-Laurent ..

MONTREAL.



Sauvons la Forêt

CE N'EST qu'au commencement de ce siècle, quand les ports du Nord de l'Europe étaient fermés au commerce anglais par le blocus continental, qu'on installa au Canada des exploitations forestières en vue de l'exportation. Les forêts étaient jusqu'alors restées assez intactes, car la population était faible et les colons ne s'étaient guère éloignés des bords du Saint-Laurent.

La situation actuelle est fort différente. Depuis quatre-vingt-dix ans, de grandes destructions de forêts ont été accomplies, les unes pour faire place à des villes, des villages, des cultures, les autres par le seul fait d'exploitations conduites sans aucun souci de la régénération. Les forêts canadiennes sont principalement peuplées de résineux ; or, lorsque, dans de tels massifs, on effectue les abattages sans avoir soin de laisser sur pied un nombre suffisant de porte-graines, les forêts sont ruinées pour toujours ou ne se rétablissent qu'après un très long repos.

Les incendies sont aussi une cause sérieuse de dévastation pour les forêts du Canada. Ils sont occasionnés par la négligence des exploitants, l'imprudence des chasseurs ou des voyageurs qui quittent leurs campements sans en éteindre les feux, le manque de précautions des cultivateurs lorsqu'ils nettoient leurs terres en les écobuant. On estime que les incendies ont détruit beaucoup plus de

bois qu'il n'en a été abattu par la hache des bûcherons. Quelques incendies ont atteint des proportions gigantesques.

Malgré tout ce qu'elles ont souffert, les forêts du Canada constituent encore une énorme richesse. Leur surface, évaluée à 323 millions d'hectares, représente près de 38 % de celle du Dominion. Leur répartition est très inégale. Elles manquent complètement dans les régions septentrionales, situées en dehors des limites de la végétation arborescente, sont peu nombreuses dans les territoires qui font suite à la Prairie des Etats-Unis, sont extrêmement abondantes sur le versant du Pacifique, dans la Colombie britannique, dont le taux de boisement serait de 75 %, enfin sont fort belles encore dans les provinces de l'Atlantique (Ontario, Québec, Nouveau-Brunswick).

Si grande que soit cette richesse, on aurait tort de la considérer comme inépuisable. Jusqu'à présent, les forêts attaquées étaient les plus belles, les plus vigoureuses, celles dont la croissance était la plus rapide. En remontant vers le Nord on trouvera des massifs de moins en moins riches, des arbres plus courts, puis on atteindra des peuplements rabougris par la rigueur du climat, auxquels il faudra bien se garder de toucher, car ils constituent une zone d'abri indispensable pour atténuer la rudesse des hivers canadiens, et leur disparition ferait reculer vers le Sud la limite de la végétation forestière et agricole. On ne doit donc pas considérer comme exploitable, ou couverte de belles forêts, la totalité de la surface boisée attribuée au Canada.

Indépendamment de la consommation locale, qui est très élevée, car on l'estime à 40 millions de mètres cubes pour 5 millions d'habitants, le Canada doit, dès à présent, contribuer à alimenter l'Angleterre et les Etats-Unis, sans compter ce qu'il envoie dans le reste de l'Europe et de l'Amérique. D'année en année, sa clientèle s'étend dans l'Extrême-Orient, en Australie, dans les îles du Pacifique. C'est vers lui que se reporteront les demandes qui ne pourront plus recevoir satisfaction quand l'Autriche-Hongrie et la Russie se verront forcées de modérer leurs exportations. Les bois du Canada sont donc appelés à trouver des débouchés de plus en plus larges et, si l'on continue les exploitations en abattant de proche en proche la totalité des bois vendables, au lieu de se borner à réaliser la production annuelle, on verra sa richesse forestière décliner rapidement.

* * *

Il est profondément inquiétant de constater que 215 millions d'habitants de l'Europe, constituant les nations où le commerce et l'industrie ont atteint la plus haute puissance, ne trouvent plus assez de bois d'œuvre dans les forêts des territoires qu'ils occupent. Lorsqu'on sort de l'Europe, on voit une vieille nation, comme la Chine, des peuples jeunes et plein d'avenir, comme ceux de l'Afrique du Sud, de la République argentine, de l'Australie, ayant un déficit de production ligneux.